





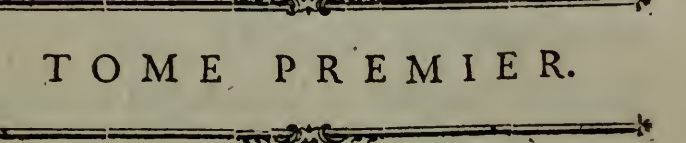

121

THÉÂTRES

ET

ŒUVRES MÊLÉES.

Par M. BAILLY, Garde Général des Tableaux du ROI.



TOME PREMIER.

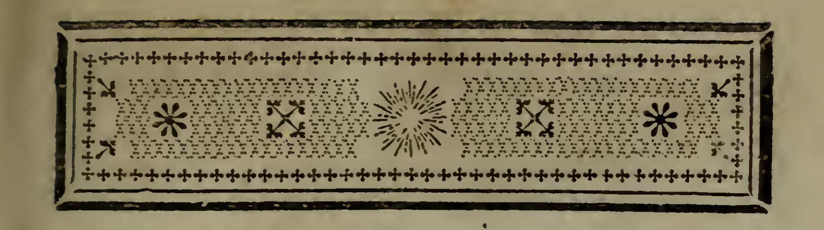


A PARIS,

Chez NYON, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A MONSIEUR

LE MARQUIS

DE MARIGNY,

Conseiller du Roi en ses Conseils, Commandeur de ses Ordres, Directeur & Ordonnateur général des Bâtimens de Sa Majesté, Jardins, Arts, Académies & Manufactures Royales, Lieutenant Général des Provinces d'Orléanois & Beauce, Capitaine-Gouverneur du Château Royal de Blois, & Gouverneur de la Ville :

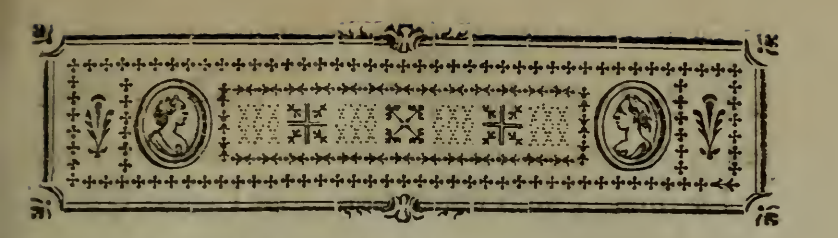
J'OSE présenter ces Essais au Protecteur des Arts, la Poésie est leur sœur; c'est

elle qui doit chanter les Mécènes qui les font fleurir.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très - humble &
très-obéissant Serviteur,
BAILLY.



PRÉFACE.

CE n'eſt pas ſans crainte que je donne les amuſemens d'une Muſe peu connue ; mais l'eſpérance que le Public les recevra avec quelque bonté, fortifie mon courage & me raſſure.

Je crois devoir informer le Lecteur du ſort des *Victoires de l'Amour*, Ballet en quatre Actes, avec un Prologue.

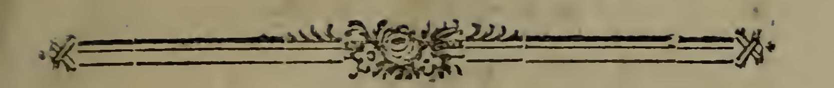
Pluſieurs perſonnes de conſidération & de mérite avoient approuvé le Poëme, ainſi que MM. *Rebel* & *Francœur*, dont les noms ſeuls font l'éloge ; en conſéquence, le Sieur *Pleſſis* le jeune, de l'Académie, le mit par leur ordre en Muſique. Ce Ballet fut répété trois fois : la premiere, chez feu M. l'Abbé *Bignon*, à la Bibliothéque du Roi ; la ſeconde, chez feu M. le Duc d'*Antin* ; la troiſieme, ſur le Théâtre de l'Opéra ; mais MM. *Rebel* & *Francœur*, juges nés du choix de pareils Ouvrages, peu ſatis-

faits de la Musique, desirant ménager l'Auteur, en ont toujours différé la représentation.

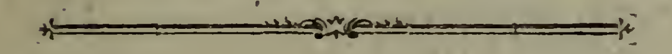
Le Sieur *Plessis* étant mort, & l'ayant ignoré plus de deux mois, j'ai réclamé mon Poëme ; ce que j'ai pu en apprendre, c'est qu'un inconnu s'en étoit emparé, ainsi que de la Musique.

Il ne manque à ce Recueil que le triomphe de l'Hymen, Opéra comique en deux Actes, qui fut joué en 1725 : je n'en avois point gardé de copie, l'original s'est trouvé perdu ; mais j'en regrette peu la perte, parce que ces Piéces en vaudevilles, souvent faites à la hâte, n'ont que le mérite du jour.





PROLOGUE
DE LA PARODIE
D'ARMIDE.



SILVIA, MARIO.

SILVIA.

Pas encore habillé ?

MARIO.

Non.

SILVIA.

Et pourquoi, Monsieur ?

MARIO.

Je ne veux point jouer.

SILVIA.

La raison, je vous prie ?

MARIO.

La Piéce me déplaît, & son Auteur m'ennuye ?
L'ouvrage dans le fond n'est pas supérieur.

SILVIA.

Eh ! qu'allez-vous chercher dans une parodie ?
L'auditeur éclairé vient pour rire un moment,
Et ſçait parfaitement
Qu'une plaiſanterie
Faite, à la hâte bien ſouvent,
Pour l'amuſer uniquement,
Ne peut, malgré les ſoins du plus heureux génie,
Compoſer en ſoi-même un ouvrage excellent !
Qui vous a donc ſi fort indiſpoſé contre elle ?

MARIO.

A vous parler ſans fard, c'eſt une bagatelle,
Qui, je vous répons, tombera,
Et que le public ſifflera.

SILVIA.

Eſt-ce ici choſe ſi nouvelle,
De même que chez nos rivaux,
De voir tomber, Monſieur, des ouvrages nouveaux ?

MARIO.

Dans une Parodie, on doit rire, je penſe ?

SILVIA.

D'accord, c'eſt-là le premier point.

MARIO.

Venons à la conſéquence.

SILVIA.

Eh-bien ?

MARIO.

On n'y rira point.
Je n'y trouve aucune ſaillie,
Pas la moindre plaiſanterie,
Les airs en ſont communs, la plupart mal placés,
Les refreins rebattus, uſés.

Quand on veut critiquer un Poëme lyrique,
J'entends, & de l'avis de certains connoiſſeurs,
Qu'on attaque les vers, enſuite la Muſique;
Qu'on blâme les Ballets & rejette les Chœurs,
Que du tout on tire partie;
En un mot, que l'on parodie
Les décorations, l'Auteur, & les Acteurs:
N'y trouvant rien ſur ma parole
Qui s'accorde à mon ſentiment,
Je viens de céder le rôle,
Et cela dans le moment.

SILVIA.

Tous mes camarades l'ont lue;
Vous-même ici préſent l'avez bien entendue.

MARIO.

Je ne ſçais où j'avois les yeux.

SILVIA.

D'ailleurs l'Auteur nous jure avoir fait de ſon mieux;

Et de plus, nous l'avons reçue.

MARIO.

Vous êtes ſon amie, on s'en apperçoit bien,
Pour moi, je ne ſuis pas le ſien ;
Je déclare à l'ouvrage une immortelle guerre,
Par-tout je le fronderai ;
Je vais deſcendre au Parterre,
Vous-même, je vous . . . . ſifflerai.

Mario ſort.

SILVIA.

Il eſt tout de bon en colere,
N'importe, il faut le laiſſer faire :
Cependant il me fait trembler ;
Eh ! le moyen de reculer ?

En faveur de l'Auteur, en faveur de moi-même,
Pour qui votre bonté chaque jour eſt extrême,
Meſſieurs, j'implore votre appui,
Comme nous allons aujourd'hui
L'expoſer à votre cenſure,
A vous ſeuls appartient le droit de le juger,
Son ſort eſt dans vos mains, c'eſt à vous de conclure.

Nous allons commencer, quel que ſoit le danger
Qui menace en ce jour & l'Auteur & l'Ouvrage,
Que ne puis-je vous engager
Vous-même à parer l'orage :

Nous n'allons rien négliger
Pour vous faire agréer ſes ſoins & notre hommage :
Si quelque eſprit fâcheux critique & fait tapage ;
Meſſieurs, applaudiſſez, pour le faire enrager.



ARMIDE,

PARODIE,

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21 Mars 1725.

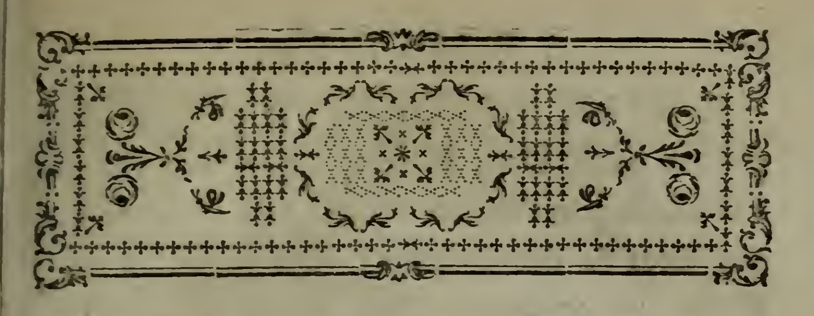


ACTEURS

DE LA PARODIE.

ARMIDE, Mademoiselle SYLVIA.
SIDONIE, Mademoiselle LA LANDE.
HIDRAOT, M. THEVENOT.
RENAUD, ARLEQUIN.
UBALDE, M. DOMINIQUE.
LE CHEVALIER DANOIS, PANTALON.
BACCHUS, M. THEVENOT.
Une HARANGERE, M. PAQUETI.
ARONTE, LE DOCTEUR.
Une BOUQUETIERE, Mademoiselle URSULE.
Troupe de HARANGERES.
Troupe de BOUQUETIERES.
Troupe de SATYRES, de la ſuite de Bacchus.
Troupe de DEMONS, transformés en Huiſſiers & Sergens.

La Scene eſt dans le Palais d'Armide.

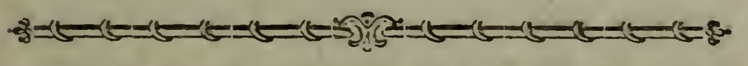


ARMIDE,

PARODIE.

ON JOUE L'OUVERTURE D'ARMIDE.

Le Théâtre repréſente un Arc de triomphe élevé à la gloire d'Armide, & pour célébrer ſon triomphe.



SCENE PREMIERE.

(*a*) ARMIDE, SIDONIE.

SIDONIE *prenant Armide par la main.*

Air qui ſuit :

DANSONS le nouveau cotillon,
Trémouſſez-vous belle,
Trémouſſez-vous donc.

(c) *Armide entrant rêveuſe.*

En vérité, belle Armide, je ne vous comprends pas! Dans le temps que tout ſeconde vos deſirs, qu'on ne ſonge qu'à vous donner des fêtes & des cadeaux, vous paroiſſez toute je ne ſçai comment! Eh! que vous manque-t-il donc?

Air : *Robin turelure.*

Pour vaincre nos ennemis,
Il ne vous faut, je le jure,
Qu'une œillade, qu'un ſouris, turelure:
Et votre victoire eſt sûre,
Robin turelure.

L'on ſçait par-tout ce que peuvent vos yeux, & vous leur faites faire ſi bien ce que vous voulez, qu'il n'eſt point de Coquette aujourd'hui qui ne voulut prendre de vos leçons.

Air : *Dans ces lieux tout rit.*

L'ennemi, de tous vos charmes
Eprouve enfin le pouvoir.
Oui, pour vous rendre les armes
Et vous aimer, il ne faut que vous voir.

ARMIDE.

Hélas! mon triomphe n'eſt pas complet: Renaud, que je ne puis ſouffrir, eſt juſtement

celui qui méprise mes charmes ; de tout le Camp qui me trouvoit gentille & de son goût, il fut le seul qui me vit avec indifférence, & tandis que tous les autres s'empressoient à me faire des civilités.... Monsieur .... me laissa passer sans faire semblant de me voir ; du plus loin qu'on m'appercevoit, je m'entendois dire :

Air qui suit.

La belle, je vous vois, je vous aime,
Si je vous ai, je vous aimerai tant,
Je suis tendre, je suis constant,
Je vous vois, je vous veux, je vous aimerai tant !

Air : *De Belphegor, Comédie Italienne.*

Si quelqu'un venoit près de moi,
Me vanter sa tendresse ;
Un autre avec délicatesse
Me disoit : lorsque je vous voi,
Je . . . sens un certain je ne sçai qu'est-ce,
Je sens un certain je ne sçai quoi.

Air : *L'Amour me fait, lon len la.*
(*Gracieusement.*)

Un autre plus timide
S'en venoit poliment,
Me dire : belle Armide,
Soulagez mon tourment ;
L'Amour me fait, lon len la,
L'Amour me fait mourir.

Que je ſuis bien punie ! Il faut juſtement, parce que je hais Renaud, qu'il ne faſſe point cas de moi.

Air : *Ton humeur, Catherine.*

Mais tandis qu'à mes doux charmes,
Tant de Guerriers à la fois,
Cherchent à rendre les armes,
Et ſe ſoumettre à mes loix ;
De Renaud, vois, je te prie,
Les impertinens rebuts :
(*a*) Il prétend, je crois, ma Mie,
Prendre avec moi le deſſus.

Air : *L'Amour, la nuit & le jour.*

Ah ! ce qui plus ma foi,
Excite ma colere ;
C'eſt qu'il eſt je le voi
Dans l'âge où l'on peut faire l'amour,
La nuit & le jour.

SIDONIE.

Air : *De ſon len la.*

Bon ! quoiqu'à votre victoire,
Il manque encor celui-là ;
Plus d'un cherche cette gloire,
C'eſt à qui s'empreſſera :
De vous . . . . aimer, landeriretre,
De vous aimer, de vous charmer.

(*a*) *En colere.*

En effet, celui qui ne ſçait pas profiter de l'occaſion quand elle ſe préſente, eſt un benais.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Qu'on doit auſſi-tôt méconnoître,
Et même oublier promptement.
Souvent l'Amant le plus charmant,
Ne tarde guere à l'être.

ARMIDE, *avec agitation.*

Un ſonge affreux m'épouvante, & me met toute hors de moi. Ah ! j'ai cru voir le perfide l'épée à la main.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

Pour éviter ſes coups,
Je ſuis, craignant ſa colere,
Pour éviter ſes coups,
Tombée à ſes genoux :
Mais dans ce débat ſévere,
Voulant fléchir ſa rigueur :
(*a*) Il m'a ſemblé, ma chere,
Qu'il . . . me perçoit le cœur.

SIDONIE.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Il ne faut jamais s'arrêter,
A ce qu'un ſonge peut chanter !

(*a*) *Tendrement.*

J'en ai fait certains dans ma vie,
Que j'ai goûtés comme un vrai bien,
Mais hélas, je vous certifie,
Qu'au réveil ce n'étoit plus rien.

Mais . . . . voici Monſieur votre Oncle, je vous laiſſe.

Elle s'en va.

SCENE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Bon jour, ma Niéce, bon jour . . . . je viens me réjouir avec toi, & joindre ma voix aux acclamations de la populace . . .

Air : *Des Trembleurs.*

Quand je te vois, je reſpire,
J'ai ce que mon cœur deſire ;
Pour ſoutenir cet Empire,
C'eſt ſur toi que nous comptons !
Pour honorer ta famille,
C'eſt trop peu d'être gentille,
Si l'Etat de toi, ma fille,
Ne voit quelques rejettons.

Air :

Air : *Lon len la.*

Ah ! quel ſera mon bonheur,
Si tu ſatisfais mon cœur !
Oui, ma chere Enfant,
Je mourrai content,
Si je puis d'aventure,
Voir avant ce funeſte inſtant,
De ta progéniture,
Vraiment, De ta progéniture.

Air : *Barbe en mariage.*

Flatte ma vieilleſſe,
D'un eſpoir ſi doux;
Hâte-toi, ma Niéce,
De prendre un tourelouritete,
De prendre un len la derirette,
De prendre un époux.

ARMIDE.

Air : *Lirette, liron.*

Je veux garder ma liberté,
Et mon humeur folette :

Menuet de M. de la Lande, dans un des Ballets du Roi.

Un Amant
Nous conte toujours ce qu'il reſſent,
Si tendrement,

Qu'à ſon tour,
On devient ſenſible à ſon amour. *Bis.*
Il enjôle,
Avec ſon air fripon,
Souvent le drôle
Sans ſujet ni raiſon,
S'envole . . . . . .
Ainſi qu'un papillon.

Air : *du Roi de Cocagne*, *Comédie Françoiſe.*

Et de plus ſa flamme eſt toujours belle,
Son diſcours toujours preſſant ;
Et promet de nous être fidelle,
Tant qu'il ſe trouve être Amant,
Eſt-il Epoux, ſa flamme eſt bientôt morte ;
Et lon len la
Ce n'eſt plus là,
Où lon trouve cela,
Le Mariage l'emporte.

Air : *C'eſt dans ces lieux que regne l'innocence.*

J'aime à donner de l'amour ſans en prendre,

HIDRAOT.

Ma niéce, en vain, tu prétends te défendre :
Songe qu'Amour ne perd rien pour attendre.

Air : *Flon flon.*

Quand on eſt jeune & belle,
Que l'on a des appas,
C'eſt être bien cruelle,

Que de n'en uſer pas :
Flon flon flon, larira dondene,
Flon flon flon, larira dondon.

Air : *Ma fille veux-tu un bouquet.*

Quand veux-tu prendre ce parti,
Quand veux-tu prononcer ce oui ?

ARMIDE.

Même air.

Non, non, non, mon oncle, non,
Ce n'eſt point là ma maladie,
Gai, gai, mais quel oncle j'ai,
Qui n'entend pas le deſſein de ſa niéce,
Gai, gai, mais quel oncle j'ai,
Qui n'entend pas le deſſein que j'ai.

Air : *J'en fr'ai la folie.*

Je vais pour (*a*) vous ſatisfaire,
Vous apprendre comme,
Pour m'engager & me plaire,
Il me faut un homme ;
C'eſt celui qui Renaud vaincra,
Qui mon tendre cœur obtiendra :
J'en fr'ai la folie, mon oncle,
J'en fr'ai la folie.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Voici nettement ma penſée,

(*a*) *Avec chaleur.*

HIDRAOT.

Te connoiſſant ſi déguiſée,
Je ne puis compter qu'en tremblant,
Sur des paroles ſi légeres ;

Il ſe fait un bruit de ſymphonie.

ARMIDE.

Mais, d'où vient ce bruit ?

HIDRAOT.

Mon Enfant,
Ce ſont je crois les Harangeres,
Qui viennent honorer ton triomphe.

SCENE III.

HIDRAOT, ARMIDE, TROUPE D'HARANGERES.

La Symphonie joue l'air du Vaudeville ſuivant, pendant lequel toutes les Harangeres arrivent.

Air : *Mirlababibobet.*

UNE HARANGERE.

Par-tout où vous portez vos pas,
Que vous faites, la belle,
De fracas !

Nos ennemis en ont dans l'aîle,
Mirlababi, ſer la babo,
Cette (*a*) gente pucelle,
Ser la baborita,
Les a ma foi tous mis à bas.

Air : *En revenant de Saint-Denys.*

Quand j'ons cette nouvelle appris,
J'en avons tant ri,
De ſçavoir qu'ils étions tous pris,
Le cul dans une hotte,
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

Elles ſe prennent les mains, & danſent en chantant le refrain du Vaudeville précédent.

J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

HIDRAOT.

Air : *O Pierre ! j'étois morte ſans vous.*

Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

Le Chœur.

Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

(*a*) *La montrant du doigt à ſes Camarades.*

HIDRAOT.

Sa beauté par-tout préſide,
Les plus terribles vainqueurs,
Malgré leur fureur perfide,
Eprouvent ſes rigueurs.
Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

Le Chœur.

Armide, Armide,
Triomphe des grands cœurs.

SCENE IV.

HIDRAOT, ARMIDE, TROUPE DE HARANGERES, ARONTE.

ARONTE *entrant tout eſſoufflé.*

Madame, les Chevaliers dont vous m'avez commis le ſoin, ſe ſont ſauvés . . .

Air : *Lon len la derirette.*

Je les ai voulu retenir, *bis.*
Loin de m'entendre & m'obéir,
Lon len la derirette,
Madame, ils ont gagné pays,
Lon len la deriri.

ARMIDE *avec surprise.*

Comment cela s'est-il pu faire ?

ARONTE.

Air : *Réveillez-vous.*

Comme je marchois à la suite,
Afin de veiller sur eux tous :
Un homme nous ... a mis en fuite.

HIDRAOT & ARMIDE *ensemble.*

Un seul homme ? que dites-vous ?

ARONTE.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

J'ai tout fait pour me défendre ;
Mais cet homme assûrément,
N'est pas un gaillard bien tendre,
J'en puis parler sçavamment :
Plus de trente coups de gaule,
Auxquels j'ai prêté l'épaule,
Vous disent, & vous font voir,
Qu'Aronte a fait son devoir.

ARMIDE *avec douleur.*

Je gage que c'est Renaud qui me joue ce tour-là.

Air : *Êtes-vous de Gentilly.*

Aronte, ſeroit-ce lui ?

ARONTE.

Vraiment, ma Commere, oui.

ARMIDE.

Qui me donne ce déboire,

ARONTE.

Vraiment, ma Commere, voire,
Vraiment, ma Comere, oui.

HIDRAOT, ARMIDE *enſemble.*

Air : *Des fraiſes.*

Pourſuivons juſqu'au trépas,
Celui qui nous offenſe ;
Qu'il ne nous échappe pas,
Courez, volez ſur nos pas,
Vengeance, vengeance, vengeance.

Le Chœur.

Qu'il ne vous échappe pas,
Courez, volez ſur leurs pas,
Vengeance ; vengeance, vengeance.

Les Harangeres & Aronte ſe retirent.

SCENE V.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Allons, ma Niéce, c'eſt ici qu'il faut jouer de notre reſte, profitons d'un temps ſi cher à notre vengeance; & pour mieux réuſſir, uniſſons nos voix.

HIDRAOT & ARMIDE *enſemble.*

Air : *Des petits Rats.*

Accourez eſprits de haine & de rage,
Et livrez à notre juſte courroux,
L'ennemi qui nous fait un tel outrage,
Qu'à ſon tour il expire ſous nos coups :
Secondez la fureur qui nous anime,
Pour calmer notre déſeſpoir ;
Conduiſez en ces lieux notre victime,
Qu'il éprouve enfin notre pouvoir.

ARMIDE *étendant ſa baguette.*

Air : *L'Amour plaît, dans Théſée.*

Vous que mes ordres ſévéres,
Rendent ſoumis à mes loix ;
De gentilles Bouquetieres,

Démons, prenez le minois. (*a*)

HIDRAOT & ARMIDE *ensemble.*

Accourez, esprits de haine & de rage,
Et livrez à notre juste courroux,
L'ennemi qui nous fait un tel outrage,
Qu'à son tour il expire sous nos coups, &c.

HIDRAOT.

Air : *Tout le long de la Riviere.*

Ma Niéce, courage,

ARMIDE.

Ma foi, tout va bien,
L'ennemi s'engage,
Je le vois qui vient, (*b*)
Tout le long de la Riviere,
Lere lon len la,
Tout le long de la Riviere.

HIDRAOT & ARMIDE *ensemble*

Ah! qu'il est bien là.

Air : *Que je chéris mon cher Voisin.*

Bon! (*c*) je vais sans perdre de temps,

(a) *Le Théâtre représente un fleuve.*
(b) *Renaud paroît sur les bords du fleuve.*
(c) *Voulant aller sur Renaud.*

L'immoler à ma rage.

ARMIDE *l'arrêtant.*

Mon Oncle, tout doux, je prétends
Avoir cet avantage.

Ils se retirent.

SCENE VI.

RENAUD *essuyant son épée au retour du combat.*

Ouf ! je viens ma foi de faire un grand ouvrage.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Sans que personne me seconde,
N'ayant que mon bras pour appui,
L'histoire me fait aujourd'hui
Bien assommer du monde.

Air : *Du* Confiteor.

Fleuve, qui coulez doucement,
Je boirois de votre eau clairette,
Si je n'avois par un serment
Promis, en buvant chopinette,
Qu'en quelqu'endroit que je serois,
Nullement d'eau je n'userois.

En s'étendant comme un homme qui a envie de dormir.

Air : *Quand le péril est agréable.*

En forme il faut que je sommeille,
Faisons bien cet office-là,
Car, on m'a dit qu'à l'Opéra,
L'on dormoit à merveille.

Je suis si las du combat de tantôt, que je me sens tout je ne sçai comment.

Air: *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Ces bois, ces prés charment mes yeux.
O dieux! quel gazon admirable,
Près de ce qu'il aime en ces lieux,
Je gage & je me donne au diable,
Qu'un Amant s'y plairoit ma foi,
Pour le moins tout autant que moi.

Air : *Notre galere, sans vent contraire, voguera. Comédie Italienne.*

Fleuve, qui d'une eau toute pure,
Arrosez ce charmant côteau,
Oui, je vous jure,
Que le murmure,
De votre eau,
Lere lanlere,
M'engage à faire
Ici dodo.

En se couchant sur le gazon.

Air : *Lerela.*

Puisque tout m'invite au repos,
Sommeil, par tes charmans pavots,
Viens fermer enfin ma paupiere,
Lerela . . . .

*On joue ici l'*air : *dormez, Roulette, afin de l'endormir.*

Il s'endort.

SCENE VII.

Entrée de BOUQUETIERES.

On danse autour de Renaud qui dort.

Premier Vaudeville (a).

I. COUPLET.

Qu'un Galant adroit, coquet,
Fasse présent d'un bouquet,
A quelque aimable Fillette.
On écoute son ardeur,
On assure son bonheur :
Le tout pour une fleurette. *On danse.*

(a) *de feu M. Mouret.*

II. COUPLET.

Un petit-Maître amoureux
Fait tout pour ſe rendre heureux ;
S'il le faut même, il l'achete ;
Qu'une Coquette entre nous,
En fait mettre à ſes genoux !
Le tout pour une fleurette. *On danſe.*

III. COUPLET.

Pour plaire, un jeune Plumet,
Se vante d'être diſcret ;
Mais, en arriere il caquete,
Plus inconſtant que le vent :
On le voit changer ſouvent,
Le tout pour une fleurette.

On danſe ſur le Vaudeville ; enſuite une Bouquetiere va à l'oreille de Renaud, & lui chante le Couplet qui ſuit :

Dormez, Roulette,
Prenez bien votre repos ;
Tantôt à la réveillette
On vous en dira deux mots.

Air : *Marie ſaliſſon eſt en colere.*

Hélas ! quelle erreur, quelle foibleſſe,
Ho, ho, tourlouribo.
Dans une aimable jeuneſſe,
Ho, ho, tourlouribo,

De ne pas chanter ſans ceſſe,
Ho, ho, ho, tourlouribo.

Le Chœur.

De ne pas chanter ſans ceſſe,
Ho, ho, ho, tourlouribo.

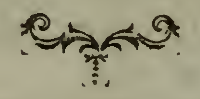
SCENE VIII.

ARMIDE *entrant en colere avec un couteau à la main, & les Acteurs de la Scene précédente.*

ARMIDE.

Quel tapage faites-vous donc ici ? Eſt-ce là ce que je vous ai commandé ? Belle façon d'endormir les gens, en faiſant un carillon du diable : . . . Retirez-vous.

Les Bouquetieres ſe retirent.



SCENE IX.

ARMIDE, RENAUD *endormi.*

ARMIDE *le couteau à la main.*

Air : *Oreguingué.*

Enfin il eſt en mon pouvoir, *bis.*
Il faut que dans mon déſeſpoir,
Oreguingué, ô lon len la,
Je faſſe éclater ma vengeance,
Et puniſſe ſon inſolence.

Air : *De Belphegor, Comédie Italienne.*

Courage, Armide, venge-toi, (*a*)
Fais voir plus de hardieſſe,
Mais d'où me vient cette foibleſſe ! (*b*)
Qui peut ainſi parler en moi ?
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

Air : *Un petit moment plus tard.*

(*c*) Frappons : Ciel ! je ſens que mon bras,
Refuſe à ma haine,
L'eſpoir de ſe venger, hélas !
Ma fureur eſt vaine.

(*a*) *Elle ſe ſent comme retenue.*

(*b*) *Portant ſa main ſur ſon front.*

(*c*) *Elle va pour le frapper.*

En le regardant.

A cet aſpect noble & grand,
Pourquoi donc me ſens-je émue ?
Pourquoi ce trouble charmant,
Je ſuis . . . . Je ſuis perdue.

Non .... il m'eſt impoſſible.

Air qui ſuit :

Turlututu rengaine, rengaine, rengaine,
Turlututu rengaine, rengaine ton couteau.

Le joli petit garçon, j'en ſuis enchantée : que me ſerviroit-il de me venger ainſi ? J'entre-vois un moyen plus sûr pour le punir, qu'il m'aime autant que je lui ſuis indifférente.

Air : *L'Amour, la nuit & le jour.*

Non, je n'oublierai rien
Pour tâcher de lui plaire,
Et m'y prendrai ſi bien,
Que je lui ferai faire
L'amour, la nuit & le jour.

Et moi, s'il m'eſt poſſible que je le haïſſe ; mais non, Armide, tu ne le pourras, il eſt inutile d'y penſer . . . . je me ſens bien, peut-être.

En l'entourant d'une chaîne de fleurs qu'elle trouve par terre.

Air : *Que je chéris mon cher Voisin.*

De ce soin je me charge, hélas!
Et m'en fais une gloire,
Car dans cet endroit l'on n'a pas
Des mieux suivi l'histoire.

Oui, mon cher Renaud, oui.

Air : *Cher Bacchus si je soupire.*

J'ai toujours craint de me rendre,
Et refusé cent fois de m'enflammer,
Mais je ne sçaurois me défendre,
Du plaisir de vous aimer.

Air : *Lerela.*

Démons, pour combler mes desirs,
Transformez-vous en doux zéphirs,
Portez-nous au bout de la terre,
Lerela, lerelanlere,
Lerela, lerelanla.

Deux Zéphirs viennent prendre Armide & Renaud, & les traînent dans la coulisse.

SCENE X.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, *dont le premier porte un ſceptre d'or, que lui a donné un Magicien, pour vaincre les enchantemens d'Armide; & le ſecond porte une épée: il paroît des monſtres au fond du Théâtre.*

UBALDE.

Air: *Pierre Bagnolet.*

En dépit de cette Sorciere,
De qui vous ſervez le courroux,
Monſtres, (*a*) à notre ordre ſévere,
Au plutôt retirez-vous tous,
Chacun chez vous,
Chacun chez vous,
Retournez dans votre taniere,
Sans tarder, obéiſſez-nous. (*b*)

LE CHEVALIER DANOIS.

Tout nous eſt favorable,
Allons chercher Renaud.

(a) *En montrant ſon ſceptre.*
(b) *Les Monſtres s'abyment.*

Le Théâtre change, & repréſente le Palais d'Armide.

UBALDE.

L'on voit d'ici le ſéjour enchanté,
Où par un charme fatal ce Héros eſt retenu.

Air : *Du retour de Fontainebleau, Comédie Italienne.*

Là, Renaud, petit à petit,
S'abandonne à la molleſſe ;
Et lorſque d'Armide il s'agit,
De répondre à la tendreſſe ;
Et gai, *bis*, comme il va,
Lerela . . . .

LE CHEVALIER DANOIS.

Si Renaud jette les yeux ſur cet Egide redoutable, nous l'engagerons à quitter ces lieux.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Empreſſons-nous, morbleu, j'enrage,
Je crains . . . . .

UBALDE.

La raiſon.

LE CHEVALIER DANOIS.

La voilà,
De trouver comme à l'Opéra,
Quelque Fille au paſſage. (*a*)

Ils s'en vont.

SCENE XI.

ARMIDE *ſeule.*

Renaud t'offenſe trop par ſon indifférence, il te faut l'oublier, Armide : oui, mais comment ? avoir recours à la haine ? non, cela ſeroit trop barbare ; implorons le dieu de la bouteille, du moins je me vengerai plus doucement.

Air : *Notre eſpoir alloit faire. Dans Perſée.*

Puiſqu'Amour oſe troubler mon ame,
Dieu du vin, rends-toi mon défenſeur :
C'eſt toi ſeul qu'en ce jour je réclame,
Viens éteindre une funeſte flamme,
Qui brûle mon cœur . . . .

(*a*) Il eſt certain que ſans cet Acte des *Chevaliers Danois*, ingénieuſement inventé par le célébre Quinault, l'Opéra d'*Armide* n'eût jamais eu cinq Actes.

SCENE XII.

BACCHUS & *sa suite*, ARMIDE.

BACCHUS.

Air : *Pere, je me confesse.*

Ta voix s'est fait entendre,
Dans la bacchique Cour ;
Nous venons te défendre,
Des charmes de l'Amour.
Pour chasser ce terrible Vainqueur,
Je vais tout entreprendre :
Pour chasser le terrible Vainqueur,
Qui regne dans ton cœur.
Pour essuyer tes larmes,
Pour calmer tes alarmes,
Nous t'allons faire voir,
Quel est notre pouvoir.
(*a*) Déchirons son bandeau,
Rompons & brûlons ses armes,
Eteignons son flambeau,
Dans notre bon vin nouveau.

Le Chœur.

Déchirons son bandeau,

(a) *En se retournant vers les Satyres.*

Rompons & brûlons ſes armes,
Eteignons ſon flambeau,
Dans notre bon vin nouveau.

Air : *Des Fêtes Grecques & Romaines :*
Livrons ſans alarmes.

Du fils de Semele,
Tu vois le zele ;
Il vole au gré de tes deſirs :
La liqueur charmante,
Qu'il te préſente,
Va calmer tes ſoupirs !
Prends du vin, & bois avec moi,
Viens ſous mon empire,
Un cœur qui ſoupire,
Ne fait qu'y chanter & rire,
Sous ma douce loi,
Ranges-toi.
Du fils de Semele, (*Repriſe.*)
Tu vois le zele ;
Il vole au gré de tes deſirs :
La liqueur charmante,
Qu'il te préſente,
Va calmer tes ſoupirs !
Pour vivre en paix,
Fuis l'amour, & fais uſage,
D'un jus qui t'offre mille attraits !
Au temps du bel age,

C'eſt être ſage,
Que de boire à longs traits!
Du fils de Semele, (*Repriſe.*)
Tu vois le zele;
Il vole au gré de tes deſirs:
La liqueur charmante,
Qu'il te préſente,
Va calmer tes ſoupirs! (*Fin.*)

Air : *C'eſt à toi, cher Camarade.*

Pour remporter la victoire,
Sur l'indifférent Renaud:

Il prend une bouteille & un verre entre les mains d'un Satyre.

Armide, il faut boire, boire, boire, boire,
Armide, il faut boire, boire, comme il faut.

ARMIDE.

Air : *Non, non, je ne veux pas rire.*

Laiſſe-moi, mon cœur eſt content, *bis.*
D'aimer à jamais cet Amant:
Je chéris trop la gloire,
Non, non, non, non, je ne veux pas boire,
Non, non, non, je ne veux pas boire,

BACCHUS.

Air : *J'en mourrois.*

Quoi ! ton cœur toujours ſenſible,
N'implore-t-il donc ma loi,
Contre ce vainqueur terrible,
Que pour ſe moquer de moi ?

ARMIDE.

Je ne ſçaurois,
Bacchus, il m'eſt impoſſible,
J'en mourrois . . . .

BACCHUS *en s'en allant.*

Air : *Adieu, panier.*

N'eſpere pas qu'en ces retraites,
Le Dieu du vin revienne un jour ;
Va, je te quitte ſans retour,
Adieu, panier, vendanges ſont faites.

BACCHUS *& ſa ſuite ſe retournant au fond du Théâtre.*

Va, nous te quittons ſans retour,
Adieu, panier, vendanges ſont faites.

SCENE XIII.

ARMIDE *seule.*

Que je suis malheureuse, il faut que j'aime qui ne m'aime pas. Hélas! comment l'Amour a-t-il pu trouver les chemins de mon cœur, moi qui en tenois les avenues si bien gardées! En vérité, il faut que ce petit Coquin-là se fourre par-tout.

Air : *Boire à son tour.*

Dans ces transports charmans.
Je sens sur ma parole,
Courir par tous mes sens,
Quelque chose de drôle,
Oui, cette ardeur,
Part de mon cœur,
Part de mon tire lire,
Part de mon toure loure,
Part de mon cœur.



SCENE XIV.

SIDONIE, ARMIDE.

SIDONIE.

Madame, votre charme a fait son effet; Renaud vous aime, & je ne puis m'empêcher de rire du stratagême dont vous vous êtes servie pour soumettre ce Rodomont.

ARMIDE.

Air : *Ah ! voyez donc que ces Manans sont drôles ?*

Que fait-il dans l'appartement ?

SIDONIE.

S'il dit une parole,
C'est votre nom, voici comment :
A chaque instant,
A chaque instant,
Il raisonne, le drôle.

*

Air qui ſuit :

Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom,
Que celui de ma Princeſſe,
Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom,
Que celui de ce tendron.

Air : *Que Pirithoüs eſt charmant.*

Il n'aſpire qu'au doux moment,
De vous conter ce qu'il reſſent.

Montrez-vous à ſes yeux, vous en apprendrez davantage.

ARMIDE *finit l'air.*

S'il n'étoit pas ſi nonchalant,
J'en ferois la folie,
Hélas! que Renaud eſt charmant,
Faut-il que je l'en prie ?

Air : *Des Feuillentines.*

Tendrement.

S'il a pour moi de l'ardeur,
Pour mon cœur,
C'eſt un bien foible bonheur!
Que peut un Amant, ma Mie,
Qui n'agit, *bis*, que par magie.

Oui, pour te parler avec franchiſe . . .

Air : *Qu'on apporte bouteille.*

L'Amour qui le tranſporte,
N'a pas un vrai dehors ;
Et c'eſt une machine morte,
Dont je fais mouvoir les reſſorts.

SIDONIE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je conviens que c'eſt vous, Madame,
Qui de Renaud embraſez l'ame,
Mais avec tous ces ſoins, hélas!
A cela près d'un peu de honte,
Par ma foi, vous ne laiſſez pas,
D'y fort bien trouver votre compte.

Mais le voici, je vous laiſſe avec lui.



SCENE XV.

ARMIDE, RENAUD.

ARMIDE *courant au-devant de Renaud.*

Air : *Mais ſur-tout, prenez bien garde à votre cotillon.*

Quoi! c'eſt vous, mon petit Mignon, *bis.*
M'aimez-vous bien ?

ARLEQUIN.

Oui, mon Trognon,
Et mon tendre cœur vous répond,
Que c'eſt d'amour, d'affection,
C'eſt pourquoi, prenez bien garde,
A tant de paſſion, à tant de paſſion.

Air : *De ſon lan la.*

Armide, ſi je ſoupire,
Si j'ai des empreſſemens,
C'eſt que je meurs de te dire,
Ce qu'à mon tour je reſſens,
Pour tes appas, landerirette,
Pour tes appas, landerira.

ARMIDE.

Que je ſuis malheureuſe ; il faut que je te quitte.

RENAUD *en frappant du pied.*

J'ai du guignon.

Air : *Morguenne de vous.*

Lorſque de reſter
Mon amour vous preſſe,
Vous m'allez quitter !
Trop cruelle Princeſſe,
Morguenne de vous,
Quel' femme, quel' femme,
Morguenne de vous,
Quel' femme êtes-vous !

ARMIDE.

Air : *Vous m'entendez bien ?*

Mon fils, l'amour que j'ai pour toi,
Jette mon ame dans l'effroi,
Hélas ! par injuſtice,

ARLEQUIN.

Hé-bien ?

ARMIDE.

Je crains qu'on me raviſſe,
Eh! tu m'entends fort bien.

ARLEQUIN.

Mon petit cœur, pourquoi t'alarmer? eſt-ce que je ne t'aime pas comme il faut; je fais pourtant mon poſſible pour . . . .

ARMIDE.

Je crains que cela ne dure pas. Si la gloire où tu donnois ſi follement, s'offroit encore à tes yeux, tu me quitterois, peut-être, pour ſuivre cette étourdie.

ARLEQUIN.

Air: *Abſent de ſa Belle.*

Je reſſens ſans ceſſe,
La plus vive ardeur;
C'eſt pour toi, Princeſſe,
Que je garde mon taleritata, la lire,
Que je garde mon cœur.

Air:

Air : *Du Mirliton.*

Les honneurs d'une victoire,
Pour toi ne me tentent pas :
L'éclat dont brille la gloire,
Vaut-il un ſeul des appas,
De tes yeux fripons & mignons,
Dondaine,
De tes yeux fripons, don don.

Air : *A l'ombre d'un ormeau.*

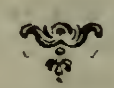
RENAUD & ARMIDE *enſemble.*

Aimons-nous, tout nous y convie,
Hélas ! ſi tu m'ôtois ton cœur,
Tu m'ôterois bientôt la vie,
Je n'y puis penſer ſans frayeur,
Armide, } Mes amours,
Cher Renaud, }
Je t'aimerai toujours.

ARMIDE.

Adieu.

Elle s'en va.



SCENE XVI.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, RENAUD.

UBALDE.

Air qui suit :

La bonne aventure, au gué,
La bonne aventure.

Air : *Tout cela m'est indifférent.*

Tandis qu'il est seul, mon enfant, (*a*)
Il faut profiter du moment.

UBALDE *présentant le bouclier aux yeux de Renaud, chante l'air qui suit :*

Ah ! Renaud, réveille, réveille,
Ah ! Renaud, réveille-toi.

RENAUD.

Ouf.

(*a*) *En frappant sur l'épaule du Chevalier Danois.*

Sur la fin du Vaudeville : Tout cela m'eſt indifférent.

Ciel ! qui peut peindre ma figure,
Auſſi ſenſiblement, hélas !
Il faut rire de l'aventure,
Me voici comme le bœuf gras.

UBALDE.

Tout le Camp vous demande, notre Général vous rappelle . . . Mais, quoi ! tandis que des deux bouts de la terre chacun court à la gloire, le brave fils de Bertholde reſte ici comme un imbécile ; vîte . . . . allez vous-en . . . .

RENAUD.

Comme me voilà plaiſamment fagoté ! Parbleu, je ſuis un drôle de Héros : ah, ah. (*a*)

UBALDE.

Air qui ſuit :

Aux armes, Camarade,
Profitez du moment,
Partez promptement ;

(a) *Il ſe met à rire.*

Aux armes, Camarade,
Pourquoi tant de retardement ?

RENAUD.

Patience, patience, je vais vous l'apprendre,

Air : *L'appétit vient en mangeant, Comédie des Anonymes.*

Des yeux de cette Brunette,
Je me gardois bien vraiment;
Mais cette fine Coquette,
Me prit par enchantement :
Mon ame devint distraite,
Et pour parler franchement, . . .
L'appétit vient en mangeant.

UBALDE.

En tirant Renaud par le bras.

Eh ! allons, Seigneur Renaud, dégourdissez-vous.

LE CHEVALIER DANOIS.

Air : *Du troisiéme Acte de Panurge, Comédie Italienne.*

Tout vous engage en ce jour,
D'oublier un fol amour,

J'entends l'écho qui répéte :
A la trompe . . . . . ette,
Renaud, quittez ce séjour,
Sonnez, trompette,
Battez, tambour.

ARLEQUIN *en sautant.*

Bon ! je sens revenir mon courage ; mon petit cœur, au seul nom de la gloire fait *tic*, *toc :* allons, il . . . il lui faut obéir ; & vous (*a*), restes honteux de ma foiblesse, quittez-moi pour jamais.

Arlequin reçoit un bouclier de la main d'Ubalde, & une épée de celle du Chevalier Danois.

UBALDE.

Air : *Du fleuve d'oubli.*

Fuyez de la Princesse,
Les dangereux appas, ha, ha, ha ;

RENAUD.

Comme le temps nous presse,
Ami, doublons le pas, ha, ha, ha,

(a) *En arrachant ses guirlandes de fleurs.*

Pour en perdre la mémoire,
Partons, vîte, courons,
Et volons,
A la gloire, à la gloire.

Ils s'en vont.

SCENE XVII.

RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, ARMIDE.

ARMIDE *ſuivant Renaud le mouchoir à la main.*

Air *de l'Opéra.*

Renaud ! Ciel ! ô mortelle peine !
Vous partez, Renaud, vous partez.

Armide tire Renaud par le bras, Ubalde en fait autant de ſon côté, mais Renaud, en leur réſiſtant, les fait tomber par terre, ce qui fait un jeu de Théâtre.

Air : *Le beau Berger Thyrſis.*

Que ne peux-tu ſentir,
La douleur qui me preſſe !
Cruel ! avant de partir,

Voi l'excès de ma triſteſſe,
Oui, je te le confeſſe,
Ton départ me fait mourir.

Renaud s'arrêtant pour l'écouter.

Air: *Flon, flon.*

Quand tu venois, perfide,
Me conter ton amour,
Réponds: eſt-ce qu'Armide,
N'avoit pas du retour?

RENAUD.

Flon, flon, larira dondene,
Flon, flon, larira dondon.

Air: *Beau Berger je te connois bien.*

Armide, je vous connois bien: *bis.*
Ces diſcours ne ſervent à rien;
Vous m'en contez,
Vous m'amuſez
Toujours:
A d'autres, je connois les tours,
Que m'ont fait vos amours.



ARMIDE.

Air : *Volez, charmans Amours :*
Dans le Ballet des Fêtes Grecques.

Sans cesse sur tes pas
Tu me verras, perfide,
Sans cesse sur tes pas
Te suivre dans tous les combats.
Oui, tu verras Armide,
S'offrir comme une Egide,
Et les coups, ma foi,
Lancés contre toi,
Seront tous pour moi.

RENAUD.

La gloire veut que je vous quitte, ce n'est pas ma faute, à moi, belle Armide, ... ne vous fâchez pas.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Je m'empresserai de vous plaire,
Et de bon cœur vous aimerai ;
Mais ce sera . . . quand je n'aurai,
Rien de meilleur à faire.

ARMIDE.

Air : *Les Filles de Montpellier.*

Puiſque tu te ris du ſort,
De l'infortunée Armide,
Ingrat, je vais par ma mort,
Contenter ton cœur perfide :
Ahie, ahie, ...

Elle tombe & s'évanouit.

Renaud court pour la ſoutenir, & la couche ſur un lit de gazon en finiſſant l'air.

Ahie, ahie, ahie, Armide,
Armide, ahie . . . (*il pleure.*) iou, iou.

UBALDE *le retirant par le bras.*

Air : *Ah! Robin, tais-toi.*

Quand la gloire vous appelle,
Y penſez-vous bien, Renaud ;
Vous faites ici le nigaud
Auprès d'une péronnelle.

RENAUD *en pleurant.*

Ubalde, tais-toi,
J'en connois, j'en connois,

J'en connois bien d'autres,
Qui font comme moi.

LE CHEVALIER DANOIS.

Eh! allons, hâtez-vous de partir: pour un Héros, vous faites-là un fot perfonnage.

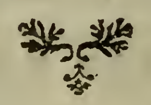
RENAUD *au Parterre, en pleurant.*

Allons, armons, armons, . . . armons-nous de courage.

Air: *Tout cela m'eft indifférent.*

Partons, mais généreufement,
Et paroiffons être content,
Afin qu'à jamais l'on s'écrie:
Que Renaud mille fois montra,
Plus de cœur dans fa Parodie,
Qu'il n'en fit voir à l'Opéra.

Ils s'en vont.



SCENE DERNIERE.

ARMIDE *ſeule & revenue de ſon évanouiſſement.*

Air : *Des Pendus.*

Le perfide Renaud me fuit,
Et quoiqu'ingrat mon cœur le ſuit :
Hélas ! il veut que je périſſe !

Air : *Pierre Bagnolet.*

Ah ! tu me trahis, miſérable,
Ah ! tu vas trahir tes ſermens.

Pour achever l'air des Pendus.

Le perfide Renaud me fuit,
Et quoiqu'ingrat mon cœur le ſuit.

Air : *Quand on a prononcé.*

Hélas ! que n'ai-je cru le Dieu de la bouteille,
Yvre de ſon doux jus, à l'ombre d'une treille,

Sur le refrein de l'air : lan mirtan plan, lan tir larigo.

Lan mirtan plan lan tourlarigo,
Je ſerois contente, je ſerois contente :

Air : *Il s'en va, le Berger que j'adore.*

Il s'en va, le Héros que j'adore,
Il m'a fait pour jamais ſes adieux.

Air : *Du retour de Fontainebleau, Comédie Italienne.*

De bon cœur il quitte ces lieux,
Il oſe braver ma rage :
Je le vois, ſi j'en crois mes yeux,
Qui court gagner le rivage.
Et gai, gai, gai, gai comme il y va,
Larela . . . .

Air : *Suivons, ſuivons l'Amour.*

Suivons, ſuivons Renaud, courons le rechercher ;
Ah ! ah, ah, je ne puis marcher.

Air : *Quel plaiſir d'aller à la Guinguette.*

Traître, attends . . . . je tiens ton cœur perfide ;
Je l'immole, je l'immole à ma fureur,

Air : *Mariez-moi, sur le refrain.*

Je le tiens, je le tiens, je le tiens bien :
Bon ! tu deviens folle, Armide,
Je le tiens, je le tiens, je le tiens bien :
Ma foi, tu ne tiens plus rien.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Partons, mais de la vengeance,
Suivons les tranſports :

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Ombres d'Huiſſiers & de Sergens,
Voici pour vous de doux inſtans.

Air : *Des Trembleurs.*

Quittez le ſombre rivage,
Accourez ſervir ma rage,
Faites ici le tapage ;
Répandez par-tout l'horreur.
Pour venger un cœur ſenſible,
Que votre pouvoir terrible
Y laiſſe, s'il eſt poſſible,
Des marques de ſa fureur.

Les Démons transformés en Huissiers & Sergens, détruisent le Palais d'Armide, qui au lieu de s'en aller sur un char volant, comme à l'Opéra, passe en l'air dans une brouette, & la Pièce finit.

FIN.



Lu & approuvé pour la réimpression. A Paris, ce 22 Novembre 1766.

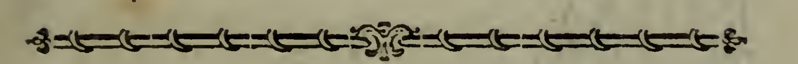
ALBARET.

MOMUS,

CENSEUR

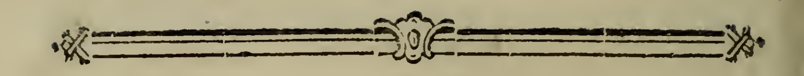
DES

THÉÂTRES.



PIÉCE EN UN ACTE,

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 6 Juin 1725.

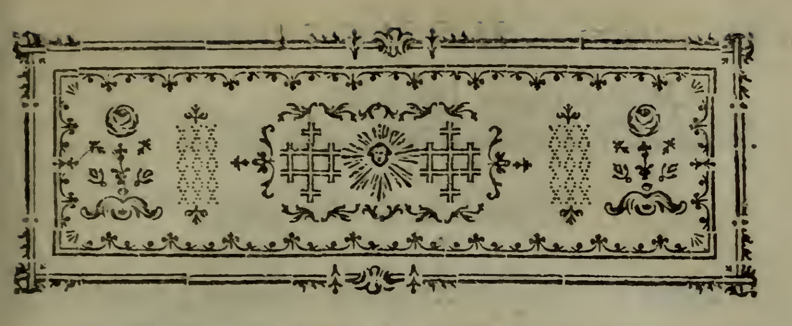


ACTEURS.

MOMUS.
LA FOLIE.
LE CAPRICE.
PANTALON.
LA COMÉDIE FRANÇOISE.
LA COMÉDIE ITALIENNE.
M. VAUDEVILLE, Poëte.
LA FOIRE.
L'OPERA.
Troupe de DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene est dans la plaine des Sablons.

MOMUS,



MOMUS, CENSEUR DES THÉÂTRES.



Le Théâtre représente la plaine des Sablons ; le Caprice y paroît endormi sur le sable, ayant un livre à la main.

SCENE PREMIERE.

LA FOLIE ET LE CAPRICE *endormi.*

LA FOLIE *entrant en dansant & d'un air gai.*

Air : *Dans ces lieux tout rit.*

Sous mes loix tout rit sans cesse ;
Dans un cœur jeune & badin

Je fais régner l'allégresse ;
Je ne lui fais qu'un très-heureux destin.

Regardant de tous côtés.

Mais je n'apperçois point Momus, il m'avoit pourtant promis de voler sur mes pas; la plaine des Sablons est une plaine assez grande, jettons les yeux de tous côtés, peut-être le découvrirai-je .... Mais que vois-je ? un homme endormi sur le sable braver les chaleurs de la saison. Approchons: juste Ciel! c'est le Caprice; je ne m'étonne plus de ce que quelques Piéces à la passade ont réussi cet hiver ....
Réveillons-le.

Elle le tire par le bras.

Air : *Réveillez-vous.*

Réveillez-vous, badin Caprice,
A quoi pensez-vous de dormir.

LE CAPRICE *bâille & s'étend.*

Excuse, ma chere Commere.

LA FOLIE.

Eh! Que faites-vous de ce livre ?

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Vous vous ennuyez, je le penſe.

LE CAPRICE.

Hélas! j'avois à ton abſence,
Pris du Théâtre Italien,
Une Piéce, dans l'intervalle ;
Je me ſuis, la liſant, ...

LA FOLIE.

Eh! bien.

LE CAPRICE *bâillant.*

Endormi deſſus la morale. (*a*)

Mais, dis-moi, que viens-tu faire ici ?

LA FOLIE.

Attendre Momus qui m'a chargé d'ordonner à tous les Théâtres de ſe rendre dans la plaine des Sablons. Je viens de les avertir ; & dans peu nous les verrons.

(*a*) Les Italiens ne donnoient alors que des Piéces pleines de morale.

LE CAPRICE.

Et pourquoi ?

LA FOLIE.

Pour ſçavoir comme ils ont diverti Paris tout l'hiver ; Momus va être dans ſon centre comme tu vois, car il trouve à mordre partout.

LE CAPRICE.

Je ſuis de ton avis, car je ſçais qu'ils ont fait une forte diete tout l'hiver.

Air : *De tous les Capucins.*

Les Italiens, je te jure,
Ont ſouffert dans telle aventure :
Les Piéces qu'ils repréſentoient
Avoient le ſuccès ordinaire ;
Car, ſitôt qu'elles paroiſſoient,

Zeſte, (*a*)

On les voyoit tomber par terre.

LA FOLIE.

Si vous l'euſſiez voulu, Compere ?

(a) Il réuſſit peu de Piéces cet hiver chez les Italiens.

Air : *Vraiment, ma Comere.*

Elles auroient réussi.

LE CAPRICE.

Vraiment, ma Comere, ouï.

LA FOLIE *d'un ton railleur.*

A l'ordinaire il faut croire ;

LE CAPRICE.

Vraiment, ma Comere, voire :
Vraiment, ma Comere, oui.

Mais, j'entends du bruit.



SCENE II.

On joue l'air des Rats pour la defcente de Momus.

MOMUS, LE CAPRICE, LA FOLIE.

LE CAPRICE.

Air : *C'eft le Dieu des Eaux qui va.*

C'eft le Dieu Momus qui va paroître,
Rangeons-nous autour de notre maître.

Air : *De la Serrure.*

Salut au Dieu de la Satyre,
Qu'il foit le bien venu.

MOMUS.

. . . Bon jour !
Ce n'eft ma foi que pour bien rire,
Que je me rends dans ce féjour.

Les Théâtres ont ordre de fe trouver ici.

LA FOLIE.

Ils devroient déja même être arrivés. Je vous quitte, & vais les preffer.

SCENE III.

MOMUS, LE CAPRICE.

MOMUS.

Hé-bien! Seigneur Caprice, que dites-vous de mon idée?

LE CAPRICE.

Que je la trouve bonne.

MOMUS.

Je ne veux que venger Paris.

Air: *De Joconde.*

Le public ſe plaint hautement,
C'eſt l'aveu du vulgaire,
Que les Théâtres maintenant
Ne cherchent plus à plaire,
Et que l'Italien manquant
De bonnes Comédies,
Ne peut attraper ſon argent
Qu'avec des Parodies.

LE CAPRICE.

Que voulez-vous qu'ils fassent, les pauvres gens ?

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Les Théâtres n'ont à présent
De bon que leurs Piéces antiques ;
L'on iroit même peu souvent,
Si par leurs titres magnifiques,
Les François, les Italiens
Ne trompoient les Parisiens.

De plus, l'on manque de bonnes Piéces nouvelles. Oui, si le Public

Air : *De Jean de Vert.*

Pour tous les Auteurs d'à-présent,
N'avoit pas d'indulgence,
Les Spectacles assûrément,
Seroient en décadence.

MOMUS.

Il y a pourtant des Auteurs qui lui plaisent.

LE CAPRICE *finit l'air.*

Les Auteurs qu'il trouve charmans,

Ce ſont ceux qui régnoient du temps
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de vert en France.

MOMUS.

Vous avez raiſon.

Air : *Un Amant nous conte toujours.* (a)

Un Auteur
Qui veut aujourd'hui charmer le cœur
Du Spectateur,
Doit enfin
Dans ſes jeux faire entrer du badin:
La ſatyre
Plaît, quand adroitement
L'on ſçait nous faire rire,
D'un portrait, où ſouvent
Tel qui croit nous y lire
Se voit reſſemblant.

LE CAPRICE.

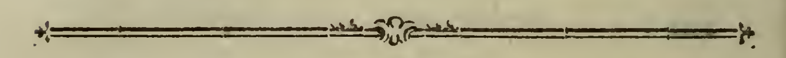
Air : *Autrefois j'étois jeune & belle ; Triomphe du temps , Comédie Françoiſe.*

Jadis un Auteur du Parterre
Gagnoit les applaudiſſemens,

(a) Dans la Parodie d'Armide.

Tan tan tan ;
Mais aujourd'hui, c'eſt en vain qu'il veut plaire,
Ten ten ren ten ten,
Il n'eſt plus temps.

Mais j'apperçois la Comédie Françoiſe conduite par un Poëte : ils ſe parlent. Ecoutons.



SCENE IV.

LA COMÉDIE FRANÇOISE *s'appuyant ſur un Poëte.*

MOMUS, LE CAPRICE.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Non, je n'y puis tenir, la force m'abandonne ;
Qui peut glacer mes ſens, je tremble, je friſſonne.

En repouſſant le Poëte.

Vous m'êtes inutile : ah! je vais ſuccomber ;
Loin de me ſoutenir, vous me faites tomber.

MOMUS *allant à elle.*

Qu'avez-vous, belle Comédie, vous paroiſſez fâchée.

LA COMÉDIE *avec agitation.*

Seigneur, c'eſt un Poëte Tragique dont j'avois emprunté le bras pour me ſoutenir, il a manqué trois ou quatre fois de me faire rompre le cou . . . .

LE CAPRICE.

Avec ces Meſſieurs-là, vous êtes ſouvent expoſée à faire des chûtes fâcheuſes.

MOMUS.

Tandis que je vous tiens, dites-moi un peu pourquoi le public publie par-tout que vous l'avez ennuyé tout l'hiver ?

LA COMÉDIE F.

En tout cas cela n'a pas duré long-temps, car ſi je ne me fuſſe aviſée de rabiller Marianne de pied en cap, il m'auroit laiſſée tout-à-fait là.

LE CAPRICE.

Quoi ! Marianne a repris ?

LA COMÉDIE F.

Sans doute : ignorez-vous que l'Auteur diſoit par-tout :

Air : *Le temps se barbouille.*

Allez, si la pauvre fille
Eut l'an passé ce sort-là.
Plus brillante & plus gentille,
Paris un jour la verra :
L'on la lui rabille, bille, bille,
L'on l'on la lui rabillera.

Air : *Au généreux Roland.*

C'est à de vrais amis qu'elle redoit la vie,
Leur brigue enfin lui fait revoir le jour.
Sans leur secours, l'affreuse & noire envie,
La retiendroit dans le sombre séjour.

MOMUS.

Air : *De la Ceinture.*

Oui, mais . . . .

Le public ne doit qu'au larcin
Ses beautés, ses délicatesses.
Ainsi qu'un habit d'Arlequin,
Elle est faite de toutes piéces.

LA COMÉDIE F.

Sçavez-vous ce que j'ai fait pour faciliter son succès.

Air : *Lon la.*

J'ai d'abord gagné le cœur
Du Critique & du Siffleur :
Craignant du Mutin
Quelque tour malin,
Pour empêcher le trouble,
J'ordonnai qu'à la porte enfin
L'on ne prit point le double. (*a*)
L'on la :
L'on ne prit point le double.

LE CAPRICE.

L'on dit que les Italiens en ont donné une Parodie.

LA COMÉDIE F.

Air : *Réveillez-vous.*

Pour critiquer par aventure
Un dénouement aussi nouveau,
Il vous faudroit, je vous le jure,
Mordre sur Agnès de Chaillot.

MOMUS.

A l'égard de vos Tragédies,

(*a*) Les Comédiens François, la premiere fois qu'ils la donnerent, prirent le double par-tout.

Air : *Colin, venant de la Ville.*

Pour que le public demeure
Aſſûré de leur ſuccès,
Et qu'on le voie à toute heure
Chez vous prendre des billets.
Il faut qu'on y pleure, pleure,
Tout ainſi que dans Inès.

Enfin, c'eſt donc là ce que vous avez donné de plus nouveau ?

LA COMÉDIE F.

J'ai encore donné le *Triomphe du temps.*

MOMUS.

A propos, on m'a dit que l'on y chantoit & danſoit à chaque moment.

Air : *Du Cap de Bonne - Eſpérance.*

A la Muſique, à la danſe,
Les nouveautés d'aujourd'hui
Doivent leurs ſuccès, je penſe.

LE CAPRICE.

Tout Paris en parle ainſi.

MOMUS.

Un Menuet, un Vaudeville,
Fait paſſer une vétille.

LA COMÉDIE F.

Vraiment,

C'eſt ce qui ſoutient ſi bien
Le Théâtre Italien.

De plus, Paris compte-t-il pour rien une Actrice toute neuve, que je lui ai donnée cet hiver.

LE CAPRICE.

Tant pis, la Belle, Paris n'aime point les Actrices toutes neuves, il lui faut des dégourdies, c'eſt-à-dire, gens qui aient battu le fer; mais, n'importe le public,

Air : *De tous les Capucins.*

Suivant le penchant qui l'entraîne,
Chez vous s'eſt tranſporté ſans peine.

MOMUS.

Trouvant que le jeu lui plaiſoit,
L'on m'a dit: Eſt-il vrai, la Belle,

Que ſur votre affiche on trouvoit
Toujours, cette Actrice nouvelle.

LE CAPRICE.

C'eſt être bien bas, que de ſe voir forcée à rabattre ſur une Actrice, pour attirer le monde chez ſoi.

MOMUS.

N'en ſoyez point glorieuſe au moins, car, ſi pour voir votre Actrice,

Air : *Du Vaudeville du jeune Vieillard.*

Le public courut ſi vîte,
Et parut ſi curieux,
S'il continua de ſuite
A s'y rendre (*a*), entre nous deux ;
Vous ne devez ſa viſite
Qu'à l'éclat de ſes beaux yeux.

LE CAPRICE.

Ma foi, ſans Corneille & Moliere, vous feriez bien mal dans vos affaires.

Lui paſſant la main ſous le menton.

Que vous êtes heureuſe d'avoir un ſi beau fond.

(*a*) A la Comédie.

MOMUS.

A propos de Moliere.

Air : *A l'ombre d'un ormeau.*

Vous donnez, belle Comédie,
Si ſouvent ce fameux auteur,
Que chacun s'en laſſe & s'écrie,
D'autant qu'on le ſçait tout par cœur.
Moliere, mes amours,
Vous verrai-je toujours.

LE CAPRICE.

Allez-vous promener dans ces allées, juſqu'à nouvel ordre.

SCENE V.

MOMUS, LE CAPRICE.

LE CAPRICE.

Elle eſt malheureuſe en tragique.

MOMUS.

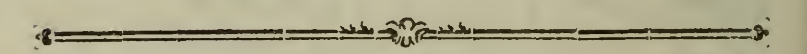
Ma foi, je crois qu'en comique elle ne l'eſt

pas moins, les Auteurs d'à préſent ont le génie ſi froid, qu'ils ne peuvent rien dìgérer.

Air : *Du bon Branle.*

Nous n'en voyons guere aujourd'hui
Faire feu ſur la ſcene,
Car, tel qui penſe être applaudi,
Souvent ſe trouve anéanti.
Non, je ne puis ſans peine
Sentir que l'on néglige ainſi
Thalie & Melpomene.

Mais j'apperçois le Pantalon de la Comédie Italienne; que nous veut-il?



SCENE VI.

PANTALON, MOMUS, LE CAPRICE.

PANTALON.

Signores, io ſono voſtre ſervitore.

MOMUS.

Avancez bon-homme, & parlez-nous François. Je ſçais de quoi vous êtes capable.

PANTALON *faiſant la révérence.*

Je ſerois trop heureux ſi . . .

MOMUS.

Voyez ſi je vous connois bien : ne faiſiez (*a*) vous pas dans le *Dédain affecté*, Comédie Italienne, le rôle d'un pere commode ?

PANTALON *riant niaiſement.*

Oui, Seigneur. Ah ! ah ! . . .

LE CAPRICE.

Le public vous a fort remarqué ; en effet, votre perſonnage étoit intéreſſant, ſans vous & votre bonne franchiſe, l'Auteur n'auroit jamais pu ſoutenir l'intrigue de ſa Piéce, ni arriver au dénoument.

MOMUS.

L'ingénuité avec laquelle vous diſiez à votre fille de faire compagnie à ſon Amant, a fort réjoui le ſpectateur ; vous vous trouviez même

(*a*) Il eſt vrai que le rôle de Pantalon étoit ſingulier.

à propos, à ce qu'on m'a dit, pour les remettre ensemble quand le *qui proquo* alloit les brouiller.

PANTALON *riant.*

C'est vrai, c'est vrai. Ah! ah! . . .

LE CAPRICE.

Oh! le public chérit fort cette Piéce.

Air: *Lerela.*

Il aime, il le faut avouer,
Le rôle qu'on vous fait jouer,
Et dit que vous êtes bon pere,
Lerela lerelanlere,
Lerela (*a*) le bon papa.

PANTALON *riant.*

Ah! ah! ah! . . .

MOMUS.

Des petits-Maîtres, sur-tout, vous aviez l'approbation; car, sitôt qu'ils vous voyoient, ils disoient tour-à-tour :

(*a*) Le prenant par sa barbe.

Air : *Ah! mon Dieu, que de jolies.*

Ah! mon Dieu, que j'aime ce pere,
Qu'il a l'air benin.

Puis continuant de vous admirer:

Air : *Ah! Philis.*

Ah! papa, que vous êtes aimable.
Ah! papa, que vous êtes charmant.
Oui, je voudrois pour un moment,
De votre fillette me trouver l'amant.
Ah! papa, que vous êtes aimable.
Ah! papa, que vous êtes charmant.

PANTALON.

Ne me condamnez pas ſans m'entendre.

Air : *Il faut ſuivre la mode.*

Non, ce n'eſt point ſur ce fait-là
Qu'on doit m'accuſer de mépriſe
Si je parois ſi bon papa.
Permettez que je vous inſtruiſe,
Pourquoi ſur la ſcene l'Auteur
M'a fait paroître ſi commode,
C'eſt qu'il a voulu par honneur
Suivre en ce point la mode.

MOMUS.

Cependant, le public vous abandonna.

PANTALON.

Air : *Nos partisans font l'éloge.*

Vraiment, je n'eus plus la presse,
Dès que l'ont m'eut vu de près.
Il est bien vrai que sans cesse,
En formant maints beaux projets
Le long de ci, le long de là,
Le long de la Piéce,
Je disois des quolibets.

MOMUS.

Air : *De l'Ami de tout le monde.*

Pere aussi facile que vous,
Doit être aussi fort bon époux.
Si votre ame en bonté féconde,
Suit toujours cette opinion.
Vous serez, j'en suis caution,
Ami de tout le monde.

Mais qu'y a-t-il pour votre service?

PANTALON.

C'est de la part de la Comédie Italienne,

qui m'a chargé de vous demander, s'il lui ſeroit libre d'entrer à préſent.

LE CAPRICE.

Courez vîtement lui dire que nous l'attendons.

SCENE VII.

MOMUS, LE CAPRICE.

LE CAPRICE.

En effet, c'eſt un ſecond Philantrope pour la ſimplicité . . . . . Mais, voici la Comédie Italienne.



SCENE VIII.

LA COMÉDIE ITALIENNE, MOMUS, LE CAPRICE.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Air : *L'on vit pour ces Fillettes.*

Oh ! je ſçais bien que contre moi (*bis.*)
Vous allez gloſer ; mais, ma foi,
Je vous permets d'en rire.
Non, non,
Vous n'en ſçauriez trop dire : non, non,
Vous n'en ſçauriez trop dire.

Tenez, laiſſez-moi vous inſtruire, je vous mettrai bientôt au fait de tout ; car, je ſens que c'eſt-là où vous en voulez venir.

MOMUS.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Voit-on chez vous à préſent,
Que chacun s'empreſſe
De vous porter ſon argent ;
Avez-vous la preſſe.

LA COMÉDIE ITAL.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Air : *Tout le long de la Riviere.*

Je vous le confeſſe,
Nous ne faiſons rien.

LE CAPRICE.

Une bonne Piéce
Vous feroit du bien.

LA COMÉDIE ITAL.

Oui, car dans notre parterre,
Lere lon lan la,
Oui, car dans notre parterre
L'herbe croit déjà.

LE CAPRICE.

Dites-nous un peu, tandis que j'y penſe, des nouvelles du *Prince traveſti*, que vous avez rabillé tant de fois, comment a-t-il repris cet hiver?

LA COMÉDIE ITAL.

Hélas !

Air : *Où s'en vont ces.*

Paris, en l'appercevant
Revenir ſur la ſcene, (*a*)
S'écrioit à chaque inſtant,
Tant il lui faiſoit peine.

Air : *Trouſſe, Belle.*

Prince, finiſſez donc vos diſcours,
Ils ſont ſi longs qu'ils traînent.

Une Dame, que la Piéce ennuyoit, dit en ſon petit particulier :

Air : *Ah ! qu'il eſt long.*

Ah ! qu'il eſt long, don don,
L'Amour du Prince.

MOMUS.

Air : *Ah ! voyez donc :* (bis.)

Le Parterre en raillant, dit-on,
Diſoit à tour de rôle :
Pour charmer ce jeune tendron,
Ah ! voyez donc (*bis.*)
Comme il s'y prend, le drôle.

(*a*) En effet, ſes propos fades & languiſſans ne finiſſoient pas.

LA COMÉDIE ITAL.

Pour fermer honorablement notre Théâtre, nous donnâmes l'*Isle des Esclaves :* d'abord qu'elle parut, le Parterre s'écria :

Air : *Ah ! bouteille, ma mie.*

Ah ! ah ! ah ! morale, ma mie,
Pourquoi me suivez-vous ?

Comme j'étois attentive à écouter ce que la Critique en diroit ; voici ce que j'entendis :

Air : *Ah ! que Monseigneur.*

Chez les Italiens, vraiment,
Je me plairois, dit un *Quidam*,
S'il ne donnoit pas si souvent
Sa morale jolie.
Hélas ! pour qu'il fasse autrement,
Faut-il que je l'en prie.

MOMUS.

Air : *De M. Regnier.*

Non, rien n'égale
Votre erreur, entre nous,
Croyez-vous qu'on ira chez vous

En nous donnant de la morale.
Ah! ah! voyez donc,
Comme on y viendra falala.

LE CAPRICE.

Je me ſuis laiſſé dire que les Dames y ſont un peu maltraitées, vous deviez ménager le beau ſexe, vous ſçavez

Air : *Du* Confiteor.

Qu'il faut de ce ſexe charmant
Toujours parler avec ſageſſe ;
Un couplet tourné galamment,
Où regne la délicateſſe,
Le charme ; & quand il applaudit,
Aveuglement on y ſouſcrit.

MOMUS.

Air : *Du Roi de Cocagne.*

Puiſqu'enfin dans une humeur égale
Vous vous accordez ſi bien,
Que chez vous on a de la morale,
Chez les François de l'ancien,
Vers l'Opéra, battrons-nous la campagne.

LA FOIRE
entrant en chantant, en danſant.

Et lon lan la
Ce n'eſt pas là
Que l'on trouve cela,
C'eſt au pays de Cocagne.

SCENE IX.

LA FOIRE, LA COMÉDIE ITALIENNE, MOMUS, LE CAPRICE.

MOMUS.

Qui êtes-vous, ma Mie?

LA FOIRE.

Ma Mie... ma Mie...

Air: *Des fraiſes.*

Quoi! vous ignorez mon nom?
Cela ſe peut-il croire?
Mais, n'importe, apprenez donc
Qu'on me nomme ſans façon,
La Foire, la Foire, la Foire.

LE CAPRICE.

Vous, la Foire! eh! comme vous êtes maigre; mais, dites-moi, que cherchez-vous ici?

LA FOIRE.

La Comédie Italienne, avec qui je veux un peu me rosser.

MOMUS.

Que vous a t-elle fait? la voici:

LA FOIRE.

Ah! ah! ma Mignone, vous ne disiez mot-là; laissez faire: nous allons voir beau jeu.

LA COMÉDIE ITAL.

Vous me faites pitié.

LA FOIRE.

J'ai tort, n'est-ce pas?

Air: *Du branle de Metz.*

Et dois même être contente
De vous voir anticiper
Sur mes droits & d'usurper

LA COMÉDIE ITAL.

Vous êtes une insolente.

LA FOIRE.

Avec son air patelin,
Voyez cette impertinente,
Qui depuis un temps enfin,
M'ôte le pain de la main.

MOMUS.

Comment cela ?

LA FOIRE *avec agitation.*

Air : *Du Mirliton.*

Quoi ! le grand Momus ignore,
Que pour avoir de l'argent,
Au public cette pécore,
Débite présentement
Tous mes Mirlitons.

A telles enseignes, que nous n'avions qu'un pauvre petit brinborion de Vaudeville à la Foire Saint-Germain, sous le nom des *quatre Mariannes.* Zeste, elle s'en est emparée, & l'a fait paroître sous le nom des *huit.*

MOMUS *à la Comédie Italienne.*

Vous vous mettez donc dans le goût des flons flons.

LA COMÉDIE ITAL.

Air : *Des Poëtes.*

Si la Troupe Italienne,
Sans appréhender le *hic*,
Rifque un flon flon fur la fcene,
Ma foi, ce n'eft qu'à pic nic,
C'eft le tic, tic, tic,
C'eft le tic du public.

Air : *Dans l'Hôtel de la Comédie.*

Pour gagner enfin fon eftime,
J'ai beau lui donner du fublime,
Il bâille, il s'étend, il s'endort:
Le moindre flon flon le réveille,
Vous fentez à merveille
Si j'ai tort.

Le premier jour que je donnai des Vaudevilles, tout le Parterre s'en alloit.

Air : *Et lon lan la, la bouteille.*

Et lon lan la, la morale,
La morale,

Et

Et lon lan la,
La morale s'en va.

MOMUS.

Croyez-moi, laiſſez à la Foire ſes Vaudevilles, vous avez de ſi bons Auteurs qui travaillent pour vous?

LA COMÉDIE ITAL.

Air : *De mon Pot.*

Les Auteurs les plus fameux
Sont-ils les plus heureux?

Air : *C'eſt un certain.*

Un Auteur a beau, croyez-moi,
Ecrire avec fineſſe,
L'on voit bientôt tomber ſa Piéce,
Si le Parterre, par ma foi,
N'y trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
N'y trouve un certain je ne ſçai quoi!

LE CAPRICE.

Air : *Je ne ſçaurois.*

Pour honorablement plaire,
Supprimez vos Mirlitons,

Tous ces vogues la galere,
Ces lenturlus, ces flons flons.

LA COMÉDIE ITAL.

Si j'étois
Si ſotte que de le faire
J'en mourrois.

Air : *Marotte fait bien.*

Sans un flon flon, ma tymbale,
Le plus ſouvent n'iroit pas.

MOMUS.

Que ne donnez-vous de la nouveauté au public ?

LA FOIRE.

C'eſt à quoi les Italiens ne manquent pas, mais par malheur elle paſſe trop vîte.

LA COMÉDIE ITAL.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

J'ai donné du nouveau
Pour contenter ſon génie :
J'ai donné du nouveau,
Et même du plus beau.

J'ai dans cet hiver, ma mie,
Pour plaire aux Pariſiens,
Mis une Tragédie
En vers Italiens.

L'A FOIRE.

Air : *La Troupe Italienne.*

Pour vous voir tous ſur la ſcene;
L'on dit que le public, ſon argent vous porta;

La Troupe Italienne,
Faridondaine,
Et lon lan la,
La Troupe Italienne,
Faridondaine,
L'ennuya.

MOMUS *à la Foire.*

Je veux terminer votre différent & n'y vois qu'un milieu, comme elle vous vole vos mirlitons, volez lui ſa morale.

LE CAPRICE.

Cela eſt bien dit.

LA FOIRE.

Oh! je ne ſuis point de cet avis.

Air : *Lerela.*

Si je le ſuivois, croyez-moi,
Cela me meneroit, ma foi,
Tout droit à la Salpêtriere.
Lerela.

LE CAPRICE.

O! ça, il faut que vous faſſiez la paix enſemble, c'eſt Momus & le Caprice qui vous l'ordonnent.

LA FOIRE ET LA COMÉDIE *enſemble.*

Air : *De Roland.*

Vivons toutes deux, ma chere,
A jamais de bon accord.

LA FOIRE *ſeule.*

Au public cherchons à plaire,
Nous ſerions dans notre tort,
Si pour le bien ſatisfaire,
Nous ne faiſions quelque effort.

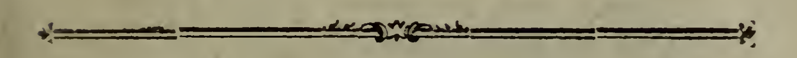
Enſemble.

Vivons toutes deux, ma chere,
A jamais de bon accord.

LE CAPRICE *à la Comédie.*

Suivez-moi, belle Comédie, je vais vous mener retrouver votre ſœur, qui ſe promene dans ces allées.

Ils s'en vont.



SCENE X.

MOMUS, LA FOIRE.

MOMUS *à la Foire.*

Pour vous, je vous retiens, je ſuis bien aiſe que vous m'inſtruiſiez comment vous avez paſſé votre Foire-Saint-Germain.

LA FOIRE.

Il y en a ici plus de quatre qui vous le diroient mieux que moi; mais, ſçachez que cela a été bien mal.

MOMUS.

J'ai pourtant entendu dire que vous aviez

fait de grands préparatifs pour attirer le public chez vous, il faut apparemment que celui qui se mêle de vos intérêts, ne les ait pas bien pris à cœur.

Air : *Lerela.*

Vous avez donc mal rencontré ?
Nenni, c'est un homme éclairé (a)
Qui m'a fourni de ses lumieres,
Lerela.

Mais, le malheur a voulu,

Air : *De la Femme à tretous.*

Que je me sois servie
Des Auteurs à tretins, tretous,
Que je me sois servie
Des Auteurs à tretins, des Auteurs à tretous,
Des Auteurs à tretous.

Air : *Ton humeur est.*

Le public qui m'idolâtre,
Ne vint que très-rarement :
Moi, sentant que mon Théâtre
Tomboit insensiblement,

(a) L'Entrepreneur étoit Maître Chandelier.

Je tranſportai de la Foire, (a)
Voyant qu'on me laiſſoit-là,
Mon petit Laboratoire,
Chez mon couſin l'Opéra.

De ſon avis, au moins.

MOMUS.

Air : *Ah! voyez donc comme il s'y.*

Mais dans quelles intentions ?

LA FOIRE.

(*b*) Que je lui tins parole
Pour mieux diſpoſer de mes fonds.

MOMUS *riant.*

Ah! voyez donc (*bis.*) comme il s'y prend, le drôle;

C'eſt-à-dire, que tout eſt commun entre vous.

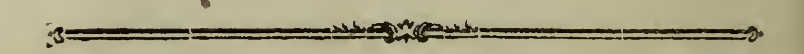
(*a*) En effet, la Foire vint jouer ſur le Théâtre de l'Opéra.

(*b*) Ils devoient de l'argent à l'Opéra, & de cette façon ils s'acquitterent.

LA FOIRE.

Sans doute, jusqu'aux Poëtes même; mais, j'apperçois Monsieur Vaudeville qui me cherche.

Elle court à lui.



SCENE XI.

VAUDEVILLE, MOMUS, LA FOIRE.

LA FOIRE.

Eh! bonjour, mon cher ami, avez-vous pensé à moi?

VAUDEVILLE.

Air : *Ogué lan la.*

J'ai pour vous une Piéce :
Oh! c'est du bon,
Que vous aurez la presse!

MOMUS.

Quel fanfaron?

LA FOIRE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Enfin, Monſieur de Vaudeville,
Puiſque votre Piéce eſt gentille,
De grace, acceptez ces ducats.

VAUDEVILLE.

Oh! je ne ſuis point intéreſſé.

LA FOIRE.

Eh ! Ne faites point de façon.

Continuant l'air.

Dans de ſemblables conjonctures,
Le Poëte ſage (*a*) en tel cas,
Sçait toujours prendre ſes meſures.

Mais, donnez-nous la Piéce, au moins.

VAUDEVILLE.

Air : *L'appétit vient en mangeant.*

Je ne ſçaurois me défendre
Contre un appas ſi charmant :

(*a*) M. le S*** ſe faiſoit payer d'avance par l'Opéra Comique.

Ce beau métal ſçait me rendre
Preſque auſſi ſouple qu'un gand.
Si je me laiſſe ſurprendre,
C'eſt qu'à parler franchement,
L'appétit vient en mangeant.

LA FOIRE *l'embraſſant.*

Mon cher ami,

Air: *Du Mirliton.*

Retravaillez votre Piéce
Pour qu'elle ſoit de bon goût,
Pleine de délicateſſe,
Mais n'oubliez pas ſur-tout,
Force mirlitons.

Afin, que ſi le public eſt content, nous puiſſions dire :

Air : *O ! Pierre.*

La Foire, la Foire
Triomphe des jaloux:
Dieux! que nous aurons de gloire,
Si le public eſt pour nous;
Si nous avons la victoire,
Chers amis, chantons tous
La Foire, la Foire,
Triomphe des jaloux.

Mais, j'apperçois mon cousin l'Opéra avec le Caprice ; c'est un Compere intéressé ; & comme je lui dois quelque bagatelle, il pourroit me les demander ; sauvons-nous, mon cher Monsieur Vaudeville ?

SCENE XII.

LE CAPRICE, L'OPÉRA.

MOMUS.

LE CAPRICE.

Seigneur Momus, voici l'Opéra que je vous présente.

MOMUS.

Avancez, avancez, que je vous lave la tête ; aviez-vous dessein d'ennuyer le public, quand vous avez donné ce petit Opéra de Guinguette, votre *Reine des Peris*, pour mieux dire.

L'OPÉRA.

Air : *L'autre nuit.*

Tout comme vous, j'étois en doute,
Du succès de cet Opéra.
Voici comme l'on m'en tira :

Air : *Mariez-moi.*

Maints habiles connoiſſeurs,
Me dirent avec inſtance :
Habillez-moi vos Acteurs (*a*)
D'un air de magnificence :
Galonnez, galonnez, galonnez-les,
N'épargnez point la dépenſe :
Galonnez, galonnez-les,
Je vous répond du ſuccès.

Air : *Ah! tu me crois donc bien friande.*

Enfin, ils me firent entendre,
Qu'agiſſant ainſi de mon mieux,
Si l'eſprit ne pouvoit ſe prendre,
Que je prendrois du moins les yeux.

Que n'ai-je pas fait pour plaire au public à l'égard de cet Opéra?

Air : *De tous les Capucins.*

Hélas! pour lever les obſtacles
Qui le dégoûtent des Spectacles,
Sur-tout, des Opéras nouveaux,
Je ſemai par-tout des brunettes :
Enfin, ce n'étoit en deux mots,
Qu'un vrai pot pourri d'Ariettes.

(*a*) On fit grande dépenſe pour cet Opéra, qui étoit protégé.

LE CAPRICE.

Un ſoir que je paſſois près de l'Opéra, j'entendis un *Quidam*, qui diſoit à un de ſes amis :

Air : *Vous en venez.*

Je connois, lui dit ce Critique,
A vous voir ſi mélancolique,
Que de l'Opéra vous ſortez ;
Vous en venez : (*bis.*)
Ah ! je vois bien que vous en venez,
Car vous bâillez.

L'OPÉRA.

Hélas ! s'il faut naturellement

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Que je diſe ici ma penſée,
Le ſentiment de tout Paris,
Eſt que la *Reine des Peris*
N'étoit pas fort lettrée.

A ſa premiere repréſentation, tout le monde diſoit :

Air : *Car je les coigne.*

Votre ſentiment ſe rapporte au mien,
Oui, je mets en fait qu'il ne vaudra rien

Qu'on ne le rogne, rogne,
Qu'on ne le rogne bien.

Pour couper court, on l'a rogné tout-à-fait.

MOMUS.

Eh-bien !

L'OPÉRA.

Air : *Vaudeville de Belphegor, troisieme Acte.*

En disputant de cette sorte,
L'Opéra parvint à sa fin.
Mais enfin,
Chacun disoit, gagnant la porte :
Si je rapporte ici souvent
Mon argent,
Je veux que le diable m'emporte.

MOMUS.

Ils vous ont tenu parole ?

L'OPÉRA.

Que trop ?

LE CAPRICE.

Mais, Seigneur Momus, vous ignorez que les Comédies, de concert avec l'Opéra, vous ont préparé un divertissement. Les voici qui s'avancent : prenons part à la Fête.

SCENE DERNIERE.

ENTRÉE

Composée d'un Polichinel & d'une Dame Gigogne, d'un Danseur & d'une Danseuse en habit héroïque ; la Folie à leur tête : d'un Crispin & d'une Crispine, d'un Espagnol & d'une Espagnolette, d'un Pierrot & d'une Perrette, & les Acteurs de la Piéce.

VAUDEVILLE.

LA COMÉDIE F.

Si nous vous donnons du Moliere,
Comme ne pouvant pas mieux faire,
Messieurs, chantez, criez bien fort,
Et même jusqu'à perdre haleine ;
Que la troupe Romaine,
N'a pas tort.

LA COMÉDIE ITAL.

Si notre morale vous gêne,
Et qu'un mirliton vous entraîne,

A nous procurer un doux ſort :
Chantez donc juſqu'à perdre haleine ;
La troupe Italienne
N'a pas tort.

LA FOIRE.

Comme vous aimez la ſatyre ;
Et que vous ne cherchez qu'à rire :
Meſſieurs, chantez, criez bien fort,
Et même juſqu'à perdre haleine,
Que la troupe foraine
N'a pas tort.

(*On danſe.*)

ARLEQUIN *au Parterre.*

Air : *Vaudeville des Oyes, de Bocace.*

Pour m'aſſûrer, quand nous donnons
Une Piéce nouvelle,
Que le public la trouve belle,
L'on apporte en vain des raiſons ;
Je ne puis en juger ſi vîte,
Ni m'aſſûrer qu'elle vous plaît,
Qu'alors que j'ai votre viſite,
C'eſt vous qui me mettez au fait.

La Piéce finit par des danſes.

LES

VICTOIRES

DE

L'AMOUR,

BALLET HÉROÏQUE.



ACTEURS

DU PROLOGUE.

HÉBÉ.

L'AMOUR.

MOMUS.

Une ſuivante d'HÉBÉ.

Suite d'HÉBÉ, chantant & danſant.

La Scene eſt dans les Jardins d'Hébé.



LES

VICTOIRES

DE

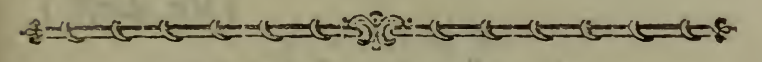
L'AMOUR,

BALLET HÉROÏQUE.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente les Jardins d'Hébé : on voit la mer dans l'éloignement ; la Déesse est assise sur un trône de fleurs.

SUITE D'HÉBÉ.



SCENE PREMIERE.

HÉBÉ *à sa suite.*

HATEZ-VOUS, riante jeunesse,
De chanter le Vainqueur des Dieux :

Faites retentir ces beaux lieux,
De mille doux chants d'allégresse :
Que dans vos plus aimables jeux
Le tendre Amour brille sans cesse :
Hâtez-vous, &c. . . . . . .

Chœur.

Que toujours l'Amour nous enchante,
Qu'il soit l'objet de nos desirs :
C'est à la jeunesse brillante,
Qu'il destine ses doux plaisirs.

(*On danse.*)

HÉBÉ.

Que les oiseaux de ce bocage
Célébrent avec nous le Dieu qui nous engage ;
Ruisseaux qui serpentés sur ces gazons naissans,
Par votre doux murmure,
Exprimez les transports des fidéles Amans :
Echo, répondez-nous : que toute la nature
S'unisse pour chanter ses biens les plus charmans.

(*On danse.*)

Une Suivante d'HÉBÉ.

Dans ce doux asyle,
Tout conspire à nous rendre heureux :
Nous goûtons un sort tranquille,
Tout comble nos vœux.

Tout rit à nos desirs :
L'Amour, sur les aîles des plaisirs,
Lance sur nous
Ses traits les plus doux :
Ce vainqueur des vainqueurs
Met sa gloire à régner sur nos cœurs :
Dans ce doux, &c.

Nos momens sont tous charmans ;
Pour combler notre espérance,
L'Amour reçoit nos tendres sermens,
Nous triomphons par la constance,
Des cœurs les plus indifférens :
Dans ce doux, &c.

(*On danse.*)

SCENE II.

HÉBÉ, MOMUS,

SUITE D'HÉBÉ.

MOMUS.

Quels concerts faites-vous entendre,
Divine Hébé ? ne puis-je apprendre
A qui vous adressez vos vœux ?
Quel est donc ce vainqueur, dont vos chants & vos jeux
Célébrent la victoire ?

HÉBÉ.

C'eſt l'Amour, c'eſt l'objet de nos vœux les plus doux :
Pour chanter ſes plaiſirs & publier ſa gloire,
Momus vient-il s'unir à nous ?

HÉBÉ, *& une Suivante.*

Pour chanter ſes plaiſirs, &c.

MOMUS.

Sans reſpecter l'Amour, ſans craindre ſon courroux,
Vous ſçavez que toujours je bravai ſa puiſſance ;
Inſenſible aux douceurs qu'à vos cœurs il diſpenſe,
Je vois votre deſtin & n'en ſuis point jaloux.

HÉBÉ.

Dans les Enfers, dans les Cieux, ſur la Terre,
L'Amour triomphe, & nous donne des loix.

MOMUS.

Que tout l'Olympe obéiſſe à ſa voix :
Momus lui déclare la guerre.

Je l'attaque ſans crainte & brave ſon ardeur ;
Ce n'eſt qu'en combattant qu'on obtient la victoire ;
Et s'il eſt un vainqueur
Dont vous devez chanter la gloire :
C'eſt celui qui ſçait l'art de regner ſur ſon cœur.

Du deſtin le plus doux je vous trace l'image,
Briſez vos fers, ceſſez vos jeux.
Adieu : de mes conſeils ſongez à faire uſage ;
En imitant Momus vous deviendrez heureux.

Il ſort.

SCENE III.

HÉBÉ, *& ſa ſuite.*

HÉBÉ.

Regne, charmant Amour, ſur tout ce qui reſpire ;
Hâte-toi de nous rendre heureux :
Enchaîne ſous ton empire,
Les Mortels & les Dieux !

Vole de victoire en victoire,
Lance des traits vainqueurs ;
Ce n'eſt qu'en ſoumettant les cœurs,
Que tu peux aſsûrer ton triomphe & ta gloire :
Hâte-toi de nous rendre heureux :
Regne, charmant, &c.

(*On danſe.*)

On entend une Symphonie gracieuſe.

*Une Suivante d'*HÉBÉ.

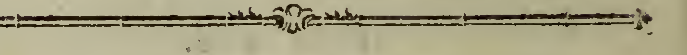
Mais, quels accords ſe font entendre?

HÉBÉ.

L'Amour, dans ces lieux và deſcendre.

Enſemble.

Il vient prendre part à nos jeux.



SCENE IV.

L'AMOUR, HÉBÉ,
& ſa ſuite.

L'AMOUR *dans ſon char.*

L'Amour répond à votre ardeur ſincere,
Mais, ſi vous cherchez à lui plaire,
Par des ſons éclatans, ſongez à célébrer
Un Roi, que ſa valeur fait par-tout admirer:
Changez vos jeux en des chants de victoire:
LOUIS, dont la ſageſſe a calmé l'Univers,
Doit être ici l'objet de vos plus doux concerts.

De ſes vertus, conſacrez la mémoire ;
Je les chante avec vous, tout doit vous animer :
L'Amour vous apprend à l'aimer,
Qu'il vous apprenne encor à célébrer ſa gloire.

Chœur.

De ſes vertus conſacrons la mémoire ;
Redoublons notre ardeur, tout doit nous animer :
L'Amour nous apprend à l'aimer ;
Qu'il nous apprenne encor à célébrer ſa gloire.

(*On danſe.*)

L'AMOUR.

Mars & Momus à la table des Dieux,
Bravent ſans ceſſe ma puiſſance ;
Bacchus eſt avec eux
D'intelligence ;
Et ſon nectar délicieux
Vient aiguiſer les traits que leur fureur me lance :
Ils ſentiront bientôt le pouvoir de mes feux.
Livrez-vous aux plaiſirs, je vole à la vengeance ;

L'Amour remonte aux Cieux.

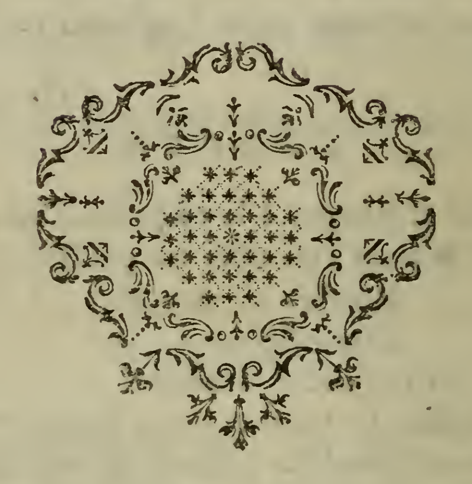
Chœur.

Chantons l'Amour, chantons un Dieu victorieux ;
Célébrons à jamais ſes bienfaits précieux.

Retraçons aujourd'hui ſes aimables conquêtes :
Volez, charmans plaiſirs, embelliſſez nos fêtes.

(*On danſe.*)

FIN DU PROLOGUE.



MARS

ET

VÉNUS.

PREMIERE ENTRÉE.



ACTEURS

DE LA PREMIERE ENTRÉE.

MARS.

VÉNUS.

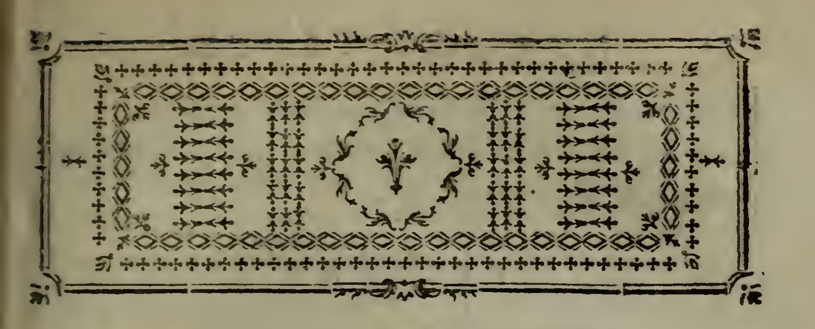
L'AMOUR.

LA GLOIRE.

BELLONE.

Troupe de GUERRIERS, D'AMAZONES héroïques.

La Scene est dans l'Isle de Cythere.



MARS

ET

VÉNUS.

PREMIERE ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente les Jardins de Cythere.



SCENE PREMIERE.

MARS, BELLONE.

MARS.

O ſort cruel ! ô ſort barbare !
Faut-il que de Vénus la gloire me ſépare ;

Le destin qui me lie à ses charmans appas,
Dans ces lieux enchantés conduit toujours mes pas:
O sort cruel! &c.

BELLONE.

Abandonnez ces lieux?

MARS.

Hélas!

BELLONE.

Partez, volez à la victoire;
Mars, peut-il oublier qu'il se doit à la gloire?

MARS.

Cruel Amour, n'espere pas
Jouir long-temps du trouble où ton ardeur m'engage:
C'en est fait, je me dégage.
Le terrible Dieu des combats
N'est point fait pour languir, dans un triste esclavage.

BELLONE.

Fuyez, fuyez l'Amour,
Quittez ces fatales retraites;
Abandonnez en ce jour,
Et Vénus & sa Cour:
N'écoutez désormais que le bruit des trompettes.

Ensemble.

MARS, Quittons
BELLONE, Quittez
ces fatales retraites.
MARS, Abandonnons
BELLONE, Abandonnez
en ce jour,
Et Vénus & sa Cour.
MARS, N'écoutons
BELLONE, N'écoutez
déformais que le bruit des trompettes.

Ils sortent.

SCENE II.

VÉNUS *seule.*

Amour, Amour, trop aimable vainqueur,
Si le Dieu des combats éprouve tes allarmes:
Hélas! tu n'as soumis mon cœur,
Que pour faire éclater le pouvoir de tes charmes.

Rien ne manque à ta gloire; une secrette ardeur
Force à son tour Vénus à te rendre les armes:
Amour, Amour, &c.

Bellone a paru dans ces lieux,
Sa présence pourroit mettre obstacle à mes feux:
Graces, remportez la victoire,
Conduisez sur vos pas les soins & les desirs,

Faites que mon Amant, fixé par les plaiſirs,
Puiſſe oublier & Bellone & la Gloire;
Mars ne vient point, hélas! qui peut le retenir?

On entend un bruit de guerre.

Mais, quel trouble vient me ſaiſir:
Un noir preſſentiment s'empare de mon ame;
Mars ſeroit-il ingrat? trahiroit-il ma flamme?
Non: je le vois paroître, Dieux!
Quel ſpectacle s'offre à mes yeux!

SCENE III.

MARS, VÉNUS, *Suite de Mars.*

VENUS.

De grace, apprenez-moi, pour calmer ma triſteſſe,
Quel eſt le deſtin qui m'attend.
Ces guerriers aſſemblés allarment ma tendreſſe.
Vous vous troublez! parlez: ſeriez-vous inconſtant?

MARS *à ſa ſuite.*

Allez: qu'un moment on nous laiſſe.

La ſuite de Mars ſort.

A

A VÉNUS.

Vous voyez, charmante Déeſſe,
Des Amans le plus malheureux ;
La Gloire ſur mon cœur exerce ſa puiſſance,
Elle m'ordonne enfin d'abandonner ces lieux.

VÉNUS.

Et pour y conſentir, Mars ſe fait violence.

MARS.

Jugez de ma douleur par l'excès de mes feux :
Je ne vous quitte point ſans une peine extrême.

VÉNUS.

Il eſt donc vrai que vous briſez vos nœuds :
Perfide, vous pouvez me l'apprendre vous-même

MARS.

Les plus redoutables guerriers
Ont toujours accordé la tendreſſe & la gloire ;
L'Amour caché ſous les lauriers,
Prête des traits à la victoire.

VÉNUS.

C'en eſt donc fait? cruel ! tu n'aime plus Vénus ?
Va, fuis loin de mes yeux ; je ne te retiens plus.

Porte par-tout l'horreur, ſois l'effroi de la terre;
C'eſt peu de me paroître un tyran odieux;
Du Dieu qui forge le tonnerre,
Pour te punir, je comblerai les vœux,
Le flambeau de l'Amour ſçut embraſer mon ame:
Perfide, tu trahis ta foi.
Le dépit, de l'Hymen allumera la flamme;
Vulcain me vengera de toi.

MARS.

Ah! pourquoi me cauſer ces cruelles allarmes?
Tournez ſur moi ces yeux où brillent tant de charmes:
Ne croyez pas que je briſe mes fers.

VÉNUS.

Hélas!

MARS.

Triomphe, Amour, avec de telles armes,
Tu ne ſçaurois manquer de vaincre l'Univers:
Pardonnez.

VÉNUS.

Puis-je encor vous croire?

MARS.

Non, non, ne doutez plus de ma ſincere ardeur,
Belle Vénus, triomphez de la gloire.

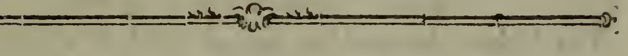
Enſemble.

Amour, tyran des tendres cœurs,
Qu'il eſt doux de ſentir tes flammes!
Lance tes traits toujours vainqueurs;
Vole; viens regner ſur nos ames.

On entend un bruit de guerre.

VÉNUS.

Qu'entends-je? de quels ſons retentiſſent les airs!



SCENE IV.

MARS, VÉNUS, L'AMOUR.

La Gloire dans un char orné de drapeaux, Bellone & la Terreur ſont aſſiſes aux pieds de l'Amour & de la Gloire.

Chœur derriere le Théâtre.

Célébrons la Gloire & ſes charmes
Par mille chants divers;
Que le bruit éclatant des armes
Soit déſormais l'ame de nos concerts.

L'Amour dans le char de la Gloire.

Mars, vous devez voler à la Victoire :
L'Amour qui vous ſoumet à ſes aimables fers,
Conſent que vous ſuiviez la Gloire :
Allez donner la paix à l'Univers.

VÉNUS.

Quoi ! mon fils me trahit ? ô Ciel ! le puis-je croire ?

LA GLOIRE.

Vénus, calmez votre courroux,
Un Héros doit voler quand le deſtin l'appelle :
Le front ceint de lauriers, bientôt à vos genoux,
Mars viendra vous jurer une ardeur éternelle,
Et ſon cœur n'en ſera que plus digne de vous.

VÉNUS.

Eh-bièn ! pars, cher Amant, mais ſouviens-toi ſans ceſſe,
Qu'un prompt retour peut ſeul terminer ma douleur.
Si j'en crois tes ſermens, ſi j'en crois ton ardeur,
Vénus ſera toujours l'objet de ta tendreſſe.
Que la Gloire & l'Amour, touchés de mon tourment,
Pour rendre mon ſort plein de charmes,
Te ramenent bientôt fidéle & triomphant.

Vénus & l'Amour ſortent enſemble.

SCENE V.

MARS, LA GLOIRE.

Suite de Mars & de la Gloire.

LA GLOIRE.

J'aſſemble ces guerriers, répondez à leur zele ;
Soutenez leurs vertus, ſecondez leur valeur,
Qu'ils reçoivent de vous cette noble fureur,
Qui vous rend à jamais des Héros le modele.

MARS.

Guerriers, j'approuve votre ardeur ;
Bellone nous appelle au ſein de la victoire,
Moiſſonnez avec moi dans les champs de la gloire,
Ces précieux lauriers qu'elle accorde au vainqueur.

Eclatez, trompettes guerrieres,
Répandez par-tout la terreur ;
Il faut renverſer les barrieres
Que l'on oppoſe à la valeur.

Chœur.

Eclatez, trompettes guerrieres,
Répandez par-tout la terreur ;

Mars, va renverſer les barrieres
Que l'on oppoſe à la valeur.

MARS.

L'eſpoir d'enchaîner la Victoire
Fait toute ma félicité :
Quand on eſt conduit par la Gloire,
On vole à l'Immortalité.

Mars, la Gloire & le Chœur.

Eclatez, trompettes guerrieres,
Répandez par-tout la terreur,

MARS, LA GLOIRE, & LE CHŒUR.	Il faut / Mars va	renverſer les barrieres que l'on oppoſe à la valeur.

(*On danſe.*)

FIN DE LA PREMIERE ENTRÉE.



L'AMOUR PASTORAL.

SECONDE ENTRÉE.



ACTEURS

DE LA PASTORALE.

L'AMOUR, déguiſé en Chaſſeur, ſous le nom de PHILÉMON.

PAN, Dieu des Bois.

ASPASIE, Bergere.

DAPHNIS, Berger.

Troupe de NYMPHES & de FAUNES de la ſuite du Dieu PAN.

Troupe des PLAISIRS de la ſuite de l'AMOUR.

Troupe de CHASSEURS, de BERGERES.

La Scene eſt dans la vallée de Tempé.



L'AMOUR PASTORAL.

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente la vallée de Tempé.



SCENE PREMIERE.

DAPHNIS *ſeul.*

AMOUR, charmant Amour, daigne éclairer mon ame,
L'inſenſible Aſpaſie a ſçu fixer mon cœur,
Je crains qu'un Rival ne l'enflamme :
Tendre Amour, c'eſt de toi que dépend mon bonheur.

Que je doive à toi ſeul une faveur ſi belle :
Eſt-il un cœur qui puiſſe échapper à tes traits ?
Nos Bergers aſſemblés aux hôtes des forêts
Déclarent en ce jour une guerre cruelle,
Ils ont choiſi ces lieux pour la fête nouvelle ;
L'objet que j'aime, hélas !
Doit y faire briller ſes plus charmans appas :
Amour, &c.

Allons chercher l'objet de ma flamme conſtante,
Du plus charmant eſpoir mon amour eſt flatté :
Pour la rendre ſenſible au beau feu qui m'enchante,
Par les plus tendres ſoins combattons ſa fierté.

Il ſort.

SCENE II.

ASPASIE, L'AMOUR *déguiſé en Chaſſeur, ſous le nom de* PHILÉMON.

PHILEMON.

Serez-vous inſenſible à la flamme ſincere,
Dont le Dieu Pan brûle pour vous ?
Verrez-vous ſans retour ſes tranſports les plus doux ?
Quoi ! ne peut-il prétendre au bonheur de vous plaire ?

ASPASIE.

Le Dieu des Bois m'aſſure vainement
De ſon amour extrême :
Si je formois un jour un tendre engagement,
Ce n'eſt point dans le rang ſuprême
Que je choiſirois un Amant :
Sous le toît des Bergers l'Amour tient ſon empire,
Il n'impoſe à leurs cœurs que les plus douces loix ;
Sous l'ombrage avec eux, ce Dieu ſe plaît à rire :
C'eſt dans ces lieux charmans que je ferois un choix,
Si mon cœur ignoroit les troubles qu'il inſpire.

PHILÉMON.

Qu'entends-je ? votre cœur ſoupire !
D'un Dieu mépriſez-vous & les ſoins & l'ardeur.

ASPASIE.

Apprenez le ſecret que mon cœur vous confie,
L'Amour ſeul a pris ſoin de choiſir mon vainqueur.
Par un monſtre en furie,
Dans ces forêts, un jour, je me vis pourſuivie ;
Daphnis, le fidéle Daphnis,
Vola bientôt à ma défenſe :
De ce trait généreux mon cœur devint le prix,
Et l'Amour triompha de mon indifférence.

Cet aimable Berger, guidé par ſon ardeur,
S'élance ſur le monſtre & lui perce le cœur ;

Il m'aborde en tremblant, ſon trouble étoit extrême;
Dans mon libérateur, je crus voir l'Amour même:
En vain, par mille ſoins preſſans,
Daphnis veut me forcer à rompre le ſilence;
Je lui cache l'amour qu'à mon tour je reſſens,
Pour mieux éprouver ſa conſtance.

On entend une Symphonie champêtre.

ASPASIE.

D'où naiſſent ces accords? quels ſons harmonieux!

La Symphonie continue.

PHILÉMON.

Pour vous prouver ſa conſtance & ſon zele,
Pan vous offre en ce jour une fête nouvelle.

La Symphonie continue.

Toujours plus amoureux . . . .
Vous ne répondez rien, vous gardez le ſilence.

ASPASIE.

Laiſſez-moi fuir, je veux éviter ſa préſence;
Il ne ſçait que parler d'amour;
Vainement il cherche à me plaire.

Symphonie.

SCENE III.

PAN, ASPASIE, L'AMOUR, *ſous le nom de* PHILÉMON; *troupe de* NYMPHES *des Bois & de* FAUNES, *à la ſuite de* PAN.

PAN *arrêtant Aſpaſie.*

Demeurez, cruelle Bergere,
Rien n'égale l'ardeur dont je brûle en ce jour.

ASPASIE.

Perdez pour jamais l'eſpérance,
N'attendez rien d'un cœur
Qui fonde ſon bonheur
Sur la tranquille indifférence.

PAN

Ah! Daignez m'écouter.

ASPASIE.

Ne formez point de vœux.

PAN.

Lorſque vous m'ôtez l'eſpérance
De vous voir partager mes feux:

Pourrai-je me flatter que ſans indifférence,
Vous daignerez ſouffrir nos jeux.

ASPASIE (*à part.*)

J'y conſens. Quel ſupplice, Dieux!

PAN.

Que la fête commence.
(*On danſe.*)

PHILÉMON *alternativement avec le Chœur.*

Un cœur fait pour la conſtance
Ne ſçauroit que nous charmer:
Un doux retour récompenſe
Un Amant qui ſçait aimer:
C'eſt par une ardeur fidelle
Qu'on triomphe d'une Belle,
L'Amour même en eſt garant.
N'épargnez ni ſoins ni larmes,
S'il redouble vos allarmes,
N'en ſoyez que plus conſtant;
Un cœur ſoumis à ſes charmes,
Chérit juſqu'à ſon tourment.

(*On danſe.*)

PAN.

Par vos danſes, par vos chants,
A la Beauté qui m'engage,

Nymphes, tracez la vive image
Du trouble que je ſens.

(On danſe.)

P A N.

Vous, Faunes, exprimez les cruels mouvemens
Qu'une fatale flamme
Excite dans mon ame :
D'un cœur qui languit ſans eſpoir,
D'un tendre Amour que l'on outrage :
Peignez le déſeſpoir,
Le dépit & la rage.

(On danſe.)

A S P A S I E.

En me peignant l'Amour un Dieu plein de fureur,
Vous forcez mon timide cœur
A n'être que plus inſenſible.
Ce mêlange confus de peine & de tourment,
Ces troubles, ces ſoupçons qu'on éprouve en aimant,
Ne m'offrent de l'Amour qu'une image terrible.

P A N.

Votre cœur à mes ſoins pourroit-il échapper,
Si quelque heureux rival n'avoit la préférence :
Non, non, tant de froideur n'eſt pas indifférence,
Et je vous aime trop pour m'y laiſſer tromper.

Tremblez pour ce rival que l'Amour me préfere :
Un mortel oſe en vain le diſputer aux Dieux ;

C'eſt aſſez qu'il ſçache vous plaire;
Cruelle, je ſçaurai l'immoler à vos yeux.

Vous ne répondez point ; c'en eſt trop, inhumaine;
Je ne reverrai plus vos dangereux attraits;
Mon cœur déſeſpéré s'abandonne à la haine,
Et je vous quitte enfin pour ne vous voir jamais.

Il ſort.

SCENE IV.

ASPASIE *ſeule.*

Quelle horreur me ſaiſit! quel trouble me dévore!
Pan menace les jours du Berger que j'adore:
Amour, charmant Amour, vole, deſcends des Cieux,
Protége mon Amant & couronne nos feux.



SCENE V.

DAPHNIS, ASPASIE.

DAPHNIS.

Bergere :

ASPASIE.

O Ciel !

DAPHNIS.

Il n'eſt plus temps de feindre ;
Le Dieu des bois eſt mon rival :
Vous l'aimez, mon malheur n'en eſt que plus fatal.

ASPASIE.

Daphnis . . . ?

DAPHNIS.

Ceſſez de vous contraindre.

ASPASIE.

Pan brûle en vain pour moi de la plus vive ardeur ;
Ne demandez rien à mon cœur.

Elle veut fuir.

Daphnis arrêtant Aſpaſie.

Arrêtez, Beauté trop cruelle,
Ne déſeſpérez pas l'Amant le plus fidelle.

ASPASIE.

Fuyez, abandonnez ces lieux.

DAPHNIS.

Non: c'eſt en vain qu'à fuir votre feinte m'engage;
Pan eſt l'unique objet de ce ſoin généreux:
Vous mépriſez mes feux, vous approuvez ces jeux;
Ma préſence pourroit lui cauſer de l'ombrage.

Qu'il paroiſſe, ce Dieu ſi cher à vos deſirs,
Il m'entendra former les plus ardens ſoupirs:
Jaloux du beau feu qui m'anime,
Qu'il vienne immoler ſa victime;
Que j'expire enfin ſous ſes coups,
Il ne peut qu'à ce prix m'arracher Aſpaſie:
J'oſe encor plus: je vais défier ſon courroux.

Aſpaſie arrrêtant Daphnis.

Barbare, devois-tu me conſerver la vie,
Pour me faire éprouver les plus vives douleurs.
Je ne puis retenir (*à part.*) mes ſoupirs & mes pleurs.

DAPHNIS *à part.*

Qu'entends-je ! un doux efpoir s'empare de mon ame.

A Afpafie.

Quoi ! feriez-vous fenfible à l'ardeur qui m'enflamme ?
Que mon fort auroit de douceurs !

ASPASIE.

Ah ! qui fçait mieux que vous, l'art de me faire entendre
Ce que l'Amour a de plus tendre !
Je cherche en vain mille détours,
Pour éviter le Dieu qui me force à me rendre :
Dans vos regards, dans vos difcours,
A mon cœur il s'offre toujours :
Ah ! qui fçait mieux, &c.

DAPHNIS.

Dieux ! vous mettez le comble à mes vœux les plus doux.

ASPASIE.

En couronnant vos feux je fatisfais mon ame ;
Ce cœur qui de l'amour ofoit braver les coups,
N'a tardé fi long-temps à brûler de fa flamme,
Que pour fe conferver à vous.

DAPHNIS.

Que mon fort eft digne d'envie !
La crainte de vous perdre interrompt le bonheur

Dont mon ame eſt ravie.

ASPASIE.

Eh! comment du Dieu Pan éviter la fureur?

SCENE VI.

L'AMOUR, DAPHNIS, ASPASIE.

L'AMOUR *ſous la figure d'un Chaſſeur.*

Ses efforts ſeront vains, j'ai ſçu vaincre ſa rage,
Sous ce déguiſement qui vous offre l'Amour.
Je veillois pour Daphnis dans ce charmant ſéjour,
Votre bonheur eſt mon ouvrage.

On entend un bruit de chaſſe.

DAPHNIS & ASPASIE.

Quel bruit épouvante nos cœurs!

L'AMOUR.

Ne craignez rien, de nos Chaſſeurs
Voyez briller le zele;
J'ai pris ſoin d'aſſembler cette troupe fidelle,
Ils viennent célébrer le bonheur de vos feux.
Plaiſirs, & vous, Bergers de ce ſéjour heureux,
Offrez à ces Amans la fête la plus belle.

Il ſort.

SCENE VII.

DAPHNIS, ASPASIE, *Troupe de* PLAISIRS, *de* CHASSEURS, BERGERS & BERGERES.

DAPHNIS.

Du Dieu qui nous tient ſous ſes loix,
Célébrons tous ici la gloire ;
L'Amour remporte la victoire,
Chantons ſes plus charmans exploits.

Chœur.

Du Dieu, &c.

(*On danſe.*)

DAPHNIS *alternativement avec le Chœur.*

C'eſt dans nos cœurs, c'eſt ſous nos ombrages
Qu'en ce beau jour
L'Amour tient ſa cour :
Ce Dieu ſenſible à nos hommages,
De nos plaiſirs prolonge le cours :
Les indiſcrets & les volages,
De nos hameaux ſont bannis pour toujours.

(*On danſe.*)

ASPASIE.

Que le cor retentiſſe en ces belles retraites,
Qu'il s'accorde aux tendres accens
Des hautbois & des muſettes :
Goutons les biens les plus charmans ;
Que le vainqueur qui nous engage,
Reçoive à jamais notre hommage ;
Qu'il regne dans nos plus doux chants :
Que le cor, &c.

(*On danſe.*)

FIN DE LA SECONDE ENTRÉE.



LE STRATAGÊME *DE* L'AMOUR.

TROISIEME ENTRÉE.



ACTEURS

DE LA TROISIEME ENTRÉE.

BACCHUS.

L'AMOUR.

COMUS, Dieu des Feſtins.

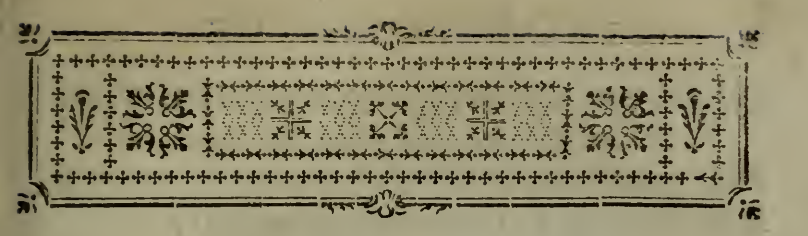
ERIGONE, jeune Bacchante.

Troupe de BACCHANTES, de SYLVAINS & d'AMANS malheureux de la ſuite d'ERIGONE.

Suite de l'AMOUR.

Suite de BACCHUS.

La Scene eſt dans un Jardin magnifique.



LE STRATAGÊME *DE* L'AMOUR.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre représente un Jardin magnifique. On voit le Temple de Bacchus dans l'éloignement.



SCENE PREMIERE.

BACCHUS, COMUS.

BACCHUS.

Je ne puis vous cacher le trouble que je sens,
J'ai fait pour le bannir des efforts impuissans ;

J'adore, cher Comus, une beauté cruelle,
De mille ſoins mon cœur eſt agité,
Pour mettre enfin le comble à ma douleur mortelle,
Je vois évanouir, en ſoupirant pour elle,
Et ma gloire & ma liberté.

COMUS.

Quelle eſt cette Beauté,
Par qui l'Amour vous déclare la guerre ?

BACCHUS.

C'eſt la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
La charmante Erigone a fait naître en mon cœur
Ces tranſports où tu vois que ſe livre mon ame ;
Je me ſens embraſé de la plus vive ardeur,
Et chaque inſtant accroît ma flamme.

COMUS.

Gardez-vous de vous allarmer,
Un feu naiſſant n'eſt point à craindre ;
Un inſtant à ſçu l'allumer,
Un inſtant peut l'éteindre.
Vous ſçavez qu'en ce jour mille Amans malheureux
Quittent la cour du Dieu qu'on adore à Cythere,
Pour n'offrir qu'à vous ſeul leur encens & leurs vœux.

BACCHUS.

Que veux-tu, cher ami, que je faſſe pour eux,

Quand de ce Dieu puiſſant j'éprouve la colere ?

COMUS.

Bacchus ne peut-il faire un effort généreux
Pour lui dérober la gloire
Qu'il ſe promet d'une telle victoire.

On entend une ſymphonie très-gaie.

COMUS.

On vient : cachez votre amour à leurs yeux.

SCENE II.

BACCHUS, COMUS, ERIGONE, *Troupe de* BACCHANTES, *& de* SYLVAINS; *troupe d'*AMANS *malheureux.*

(*On danſe.*)

Chœur.

Chantons Bacchus & ſon aimable empire ;
Qu'il regne en paix
Sur tout ce qui reſpire,
Qu'il triomphe à jamais.

COMUS.

Erigone paroît :

BACCHUS.

O Ciel !

COMUS.

Quel trouble extrême !
Ah ! ſi vous ne pouvez triompher de vous-même,
Fuyez : abandonnez ces lieux.

BACCHUS.

Eh ! puis-je fuir l'objet dont mon ame eſt charmée :
Mais que vois-je ? grands Dieux !
D'un thyrſe ſa main eſt armée.

ERIGONE.

Erigone en ce jour te préſente les vœux
De mille cœurs qu'Amour retient dans l'eſclavage,
Ils empruntent ma voix pour t'offrir leur hommage,
Accorde à leurs ſoupirs un ſecours généreux.

Tu garantis un cœur tendre
Du plus rigoureux tourment,
C'eſt ſous tes loix qu'on peut apprendre
A ſe défendre
D'un funeſte engagement.

BACCHUS.

Dans le trouble où (*à part.*) je ſuis à peine je reſpire.

ERIGONE *aux Amans malheureux.*

O vous, qui languiſſez dans un cruel martyre,
Venez d'un Dieu puiſſant éprouver les faveurs,
Qu'il regne à jamais dans vos cœurs,
Rien n'eſt ſi doux que ſon empire.

Par vos empreſſemens, par vos chants, par vos jeux;
Célébrez dans Bacchus le plus charmant des Dieux.

(*On danſe.*)

ERIGONE.

Jeunes cœurs, fuyez la tendreſſe,
Ne formez que d'heureux deſirs;
Folâtrez & riez ſans ceſſe,
Bacchus eſt l'ame des plaiſirs.

Chœurs des Bacchantes.

Jeunes cœurs, &c.

ERIGONE.

Un cœur tendre
Peut-il attendre
De fortunés momens?

Mille peines
Suivent les Amans ;
Les plus heureuſes chaînes
Ont leurs tourmens :
Jeunes cœurs, &c.

Chœur.

Jeunes cœurs, &c.

(*On danſe.*)

BACCHUS.

Ceſſez d'implorer ma puiſſance,
Vous que l'Amour a ſoumis à ſes loix,
Triomphez par votre conſtance ;
Ce Dieu vous parle par ma voix :
Mon ſecours vous eſt inutile.
Allez : qu'on me laiſſe tranquille.
Et vous, jeune Beauté, demeurez en ces lieux.



SCENE III.

BACCHUS, ERIGONE.

BACCHUS.

L'Amour toujours victorieux,
Dont j'ai trop bravé la puiſſance,
Me fait ſentir le pouvoir de ſes feux.
Vous, qui prenez le ſoin de ſa vengeance,
Pourriez - vous être inſenſible à mes vœux.

ERIGONE *avec ſurpriſe.*

Qu'entens-je? eh-quoi! Bacchus deviendroit amoureux?
Ciel! il n'eſt pas poſſible.

BACCHUS.

En voulant éviter cet aimable vainqueur,
Ce Dieu par vos beaux yeux me lance un trait terrible,
Qui plus prompt qu'un éclair vole & perce mon cœur.

ERIGONE.

Non, non, je ne puis croire,
Qu'à mes foibles attraits Bacchus céde en ce jour:
Il eſt trop jaloux de ſa gloire,

Pour faire triompher l'Amour :
C'eſt un tyran inexorable
Dont il faut craindre le pouvoir.
Pour braver un vainqueur ſi fier, ſi redoutable,
C'eſt dans ta liqueur aimable
Que l'Univers met ſon eſpoir.

BACCHUS.

Ménagez mieux un Dieu qui ſçait ſe faire craindre,
Lorſque vous lui prêtez les plus aimables traits,
A le fuir, comme vous, j'ai voulu me contraindre,
Mais embraſé d'un feu que rien ne peut éteindre,
Il triomphe, & mon cœur ſe rend à vos attraits.

ERIGONE.

Permettez qu'en ces lieux Erigone vous laiſſe.

BACCHUS.

Quoi! les ſoins les plus doux, mes ſoupirs, ma tendreſſe..

ERIGONE.

Je frémis au ſeul nom & d'amour & d'amant;
Je fuis tout ce qui peut m'en préſenter l'image :
C'eſt à la liberté que j'offre mon hommage,
Elle aſſure à mon cœur un ſort doux & charmant.

Elle ſort.

SCENE

SCENE IV.

BACCHUS *seul.*

Elle me fuit! quel funeste moment. *L'Amour descend dans un char sur un nuage.*

Tendre Amour, finis ma disgrace,
Brise ma chaîne & rends mon sort plus doux.
Hélas! si tu ne veux que punir mon audace,
Ma défaite suffit pour calmer ton courroux.
Tendre Amour, &c.

SCENE V.

L'AMOUR, BACCHUS.

L'AMOUR.

Je suis touché de ta langueur mortelle;
Erigone à tes feux ne sera plus rebelle,
J'ai sçu forcer ce jeune cœur;
A couronner une flamme si belle;
Le trait qui m'a servi pour vaincre sa rigueur,
Bacchus, je l'ai trempé dans ta douce liqueur.

BACCHUS.

L'Amour pouvoit-il mieux ſignaler ſa victoire,
Qu'en ſoumettant mon cœur à ſes aimables traits?
Ce n'eſt qu'en ſecondant tes plus tendres projets,
Que je puis partager ton triomphe & ta gloire.

Enſemble.

L'AMOUR, } Verſez un jus plein des douceurs,
BACCHUS, } Lancez des traits toujours vainqueurs.
Vous ferez le bonheur du monde:
Que ſur la terre & que dans l'onde
Tout y brûle de vos ardeurs.
L'AMOUR, } Verſez, &c.
BACCHUS, } Lancez, &c.

L'AMOUR.

Je vous quitte à regret pour remonter aux cieux,
Commandez aux plaiſirs que je laiſſe en ces lieux.
Erigone paroît, pour voir ſon trouble extrême,
Cachez-vous à ſes yeux;
Vous ſçaurez de ſa bouche même,
Quel doit être en ce jour le ſuccès de vos feux.

L'Amour remonte au Ciel & Bacchus ſe cache pour un moment.

SCENE VI.

BACCHUS *caché*, ERIGONE.

ERIGONE.

Quel tendre mouvement
S'éleve dans mon ame ;
Qu'eſt-ce donc que mon cœur reſſent ;
Il ſoupire, il s'enflamme ;
L'Amour enfin triomphe, & ce vainqueur charmant...

Appercevant Bacchus.

Mais, je vois le fils de Semele.

BACCHUS.

Ah! ſeriez-vous ſenſible à mon amour fidele.

ERIGONE.

O toi! qui m'as ſoumis, Amour, que cet inſtant
Eterniſe à jamais ta gloire :
Pour rendre ton triomphe encor plus éclatant,
Que ſa conſtance aſſure ta victoire :
Cher Bacchus, c'eſt pour vous qu'il enflamme mon cœur.

BACCHUS.

Non, rien n'égale mon bonheur :
Je vois dans l'objet qui m'enflamme,
Briller le plus charmant des Dieux :
Si l'Amour a blessé mon ame,
Il ne le doit qu'à vos beaux yeux.

Ensemble.

Triomphe, Dieu de la tendresse,
Regne : comble à jamais nos vœux :
S'il faut aimer pour être heureux,
Aimons-nous, aimons-nous sans cesse.
Triomphe, &c.

BACCHUS.

Plaisirs, qui volez sur nos traces,
Rassemblez-vous avec les graces :
Chantez le plus doux des vainqueurs ;
Chantez son triomphe & sa gloire :
    Célébrez la victoire,
Qu'Amour remporte sur nos cœurs.



SCENE VII.

BACCHUS, ERIGONE,
Troupe de PLAISIRS & *de* JEUX.
Suite de BACCHUS.

Chœur.

Plaiſirs, qui volez ſur nos traces,
Raſſemblez-vous avec les graces,
Chantez le plus doux des vainqueurs :
Chantez ſon triomphe & ſa gloire,
Célébrez la victoire
Qu'Amour remporte ſur leurs cœurs.

(*On danſe.*)

ERIGONE.

De ce beau jour
Célébrons tous les charmes ;
Du tendre Amour
Bacchus orne la cour :
Ces Dieux vainqueurs
Réuniſſent leurs armes.
A leurs ardeurs,
Livrons nos tendres cœurs ;

Nous n'aurons plus que de douces allarmes :
Mille plaisirs
Préviendront nos desirs.

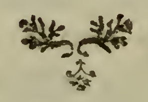
(*On danse.*)

ERIGONE.

Des oiseaux de ces bois, écoutons le langage :
Doux Rossignols, sous cet ombrage,
Formez les plus tendres accens.
Exprimez par votre ramage,
La vive ardeur que je ressens.
Par la tendresse de vos chants,
Célébrez le Dieu qui m'engage.
Doux Rossignols, sous cet ombrage,
Formez les plus tendres accens,
Exprimez par votre ramage
La vive ardeur que je ressens.

(*On danse.*)

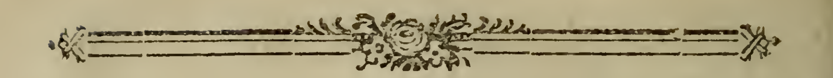
FIN DE LA TROISIEME ENTRÉE.



LE

TALISMAN.

QUATRIEME ENTRÉE.



ACTEURS

DE LA QUATRIEME ENTRÉE.

MERCURE.

MOMUS.

LA FOLIE.

Troupe de BERGERS & de BERGERES.

Suite de MOMUS & de la FOLIE.

La Scene est dans un Bocage.



LE TALISMAN.

QUATRIEME ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente un Bocage.



SCENE PREMIERE.

MERCURE, LA FOLIE.

MERCURE.

Triomphez, aimable Folie ;
Le tendre amour vous a choiſie,
Pour ſoutenir ſa gloire, & ſervir ſon courroux.
Momus oſe braver hautement ſa puiſſance ;

Mais ce charmant vainqueur pour en prendre vengeance,
Du ſoin de le punir ſe repoſe ſur vous.

LA FOLIE.

Et comment à Momus, voulez-vous que j'inſpire
Le deſir de former un tendre engagement ;
Lui qui ſe rit inceſſamment,
Des cœurs qui de l'amour reconnoiſſent l'empire.

MERCURE.

Par cet anneau qu'amour a pris ſoin d'enchanter,
De la raiſon vous prendrez la figure.
Sous ce maſque trompeur, ce Dieu veut le dompter :
Sous celui d'un Berger, que doit prendre Mercure,
Je vous rendrai l'objet de mes vœux les plus doux ;
Vous feindrez de répondre à ma flamme ſincere :
Par ce détour, le Dieu qu'à Paphos on revere
Veut à la fois le rendre amoureux & jaloux.

LA FOLIE.

Mercure pourra-t-il, ſans s'expoſer lui-même,
M'entretenir d'un feu qu'il craindroit d'allumer ;
En feignant de ſentir une tendreſſe extrême,
On riſque bien ſouvent de ſe laiſſer charmer.

MERCURE.

Quel cœur réſiſteroit à vous rendre les armes :
Un ſeul de vos regards ſuffit pour enflammer ;

Vous voir, & vous aimer,
Eſt un tribut que l'on doit à vos charmes.

Momus va s'offrir à vos yeux.
Je vais ordonner les jeux,
Qui doivent ſous le nom de l'Amant le plus tendre,
Dans cette ame rebelle allumer les deſirs :
Il ſe verra forcé, ſans pouvoir ſe défendre,
De mêler à nos chants les plus ardens ſoupirs.

Il ſort.



SCENE II.

LA FOLIE *ſeule.*

J'aime en ſecret Momus ; un pouvoir invincible
Va le contraindre enfin de ſe rendre à mes vœux :
Hélas ! que mon ſort eſt heureux !
Je vais ſoumettre un cœur qui ſe croit inſenſible.
L'Amour, en ſe vengeant, ſavoriſe mes vœux.

Il vient : (*a*) prévalons-nous des armes,
Qui doivent ſeconder mes charmes.

(*a*) Elle met l'anneau enchanté.

SCENE III.

MOMUS, LA FOLIE, *sous le masque de la Raison.*

MOMUS.

Que vois-je ? la Raison habite ces beaux lieux . . .
D'où naît ce trouble affreux
Qui semble sur mon cœur prendre un fatal empire.
Fuyons . . . .

LA FOLIE.

Pourquoi me fuyez-vous ?

MOMUS.

Hélas !
Comment cacher mon embarras : (*à part.*)
Dieux !

LA FOLIE.

Quel dessein peut ici vous conduire ?

MOMUS.

Pour éviter un tyran odieux,
Dont au séjour du tonnerre,
Je ne puis sans chagrin voir triompher les feux ;

Je quitte pour jamais les cieux,
Et je viens ſur la terre.

Vous-même, en ce hameau, qui peut guider vos pas?

LA FOLIE.

Mirtil, charmé de mes foibles appas,
Brûle pour moi d'une flamme ſecrette,
Qu'il n'oſe apprendre qu'aux échos;
Ces bois & ces rians côteaux
Retentiſſent des ſons que forme ſa Muſette:
Dieux! qu'il s'exprime tendrement;
Pour l'entendre chanter ſon amoureux tourment,
Je ne quitte plus ce bocage.
Si vous me rencontrez en un lieu ſi charmant,
Voilà ce qui m'amene; & tout ce qui m'engage.

MOMUS *à part.*

Que ſon deſtin a de douceur.

LA FOLIE.

D'où vient qu'à ſon bonheur vous paroiſſez ſenſible?
Vous, qui ſemblez avoir un cœur,
A la tendreſſe inacceſſible.

MOMUS.

Je ſuis le ſeul des Dieux

Sur qui ce fier tyran n'oſe rien entreprendre ;
Si je puis éviter l'éclat de vos beaux yeux,
Je ſçaurai toujours m'en défendre.

On entend un bruit de muſette.

LA FOLIE.

Déja de nos Bergers, les plus tendres concerts
Font retentir les airs ;
Mirtil, ordonne la fête :
Demeurez un moment, vous verrez ma conquête.



SCENE IV.

MOMUS, LA FOLIE, *ſous le maſque de la Raiſon*, MERCURE, *ſous la figure & le nom de* MIRTIL; *troupe de* BERGERS *& de* BERGERES.

CHŒUR.

Cet aimable ſéjour
Nous offre mille charmes;
Pour nous le tendre Amour
Raſſemble ici ſa cour.

Exempts d'allarmes,
Nous goûtons tous,
Le bonheur le plus doux:
Cédons à ſes coups;
Aimons, empreſſons-nous,
De lui rendre les armes.
Cet aimable, &c.

(*On danſe.*)

MERCURE, *ſous le nom de* MIRTIL.

Au Dieu de la tendreſſe,
De nos beaux ans,
Conſacrons les momens.

LA FOLIE.

Aimons, aimons ſans ceſſe,
Soyons les plus heureux Amans.

Enſemble.

Dans l'ardeur qui nous preſſe,
Formons des nœuds
Qui nous rendent heureux.
Mille tendres plaiſirs
Préviendront nos deſirs.

MERCURE.

Au Dieu, &c.
Amour, répands ſur nous,
Tes bienfaits les plus doux.

LA FOLIE.

Viens régner ſur nos cœurs;
Lance tes traits vainqueurs.

Enſemble.

Au Dieu, &c.

(*On danſe.*)

MERCURE.

Raiſonnez, ma muſette,

Exprimez

Exprimez mon ardeur parfaite;
Célébrez la beauté qui brille dans ces lieux.

Chantez la flamme la plus belle;
Soyez l'interpréte fidéle,
De la constance de mes feux.
Raisonnez, &c.

LA FOLIE.

Berger, mon cœur, charmé de vous entendre,
S'éloigne avec regret de ces aimables lieux;
Avant la fin du jour, je sçaurai vous apprendre
Quel sera le succès de vos soins amoureux.

La Folie sort.



SCENE V.

MOMUS *seul.*

Dieux! que c'est un cruel martyre,
D'aimer sans nul espoir de voir combler ses vœux.

L'Amour, qui me soumet à son fatal empire,
Triomphe & me punit d'avoir bravé ses feux.
Dieux! &c.
Ciel! faut-il que l'Amour m'enflamme;

Que dans mon ennemi, je trouve mon vainqueur.
Non, fuyons; & comment triompher de l'ardeur,
Dont je ſens dévorer mon ame?
C'en eſt fait; il ſoumet mon cœur & ma fierté.
Cruel! ſois touché de ma peine,
Fais que je trouve en ma chaîne,
Un prix à ma liberté.

Allons ſans différer, offrir à la Déeſſe,
Un cœur épris de ſes divins appas;
Mais, je me flatte en vain, hélas!
Un rival trop heureux, a toute ſa tendreſſe.

Un Dieu qui ſçait aimer bien tendrement,
Eſt animé par l'eſpérance;
Sur le mortel le plus charmant
Il doit avoir la préférence.
Que cherche, Mercure, en ces lieux?
Dérobons-nous à ſes yeux.

Momus ſort.



SCENE VI.

MERCURE, LA FOLIE.

MERCURE.

Momus, céde enfin la victoire;
Vos appas l'ont ſoumis, ils ont vangé l'Amour:
Ce Dieu vous doit en ce jour
Son triomphe & ſa gloire.

LA FOLIE.

Vous tracez de l'Amour un portrait ſi charmant;
Vous ſçavez ſi bien feindre un amoureux langage,
Qu'aux ſoupirs que Momus étouffoit vainement,
J'ai reconnu facilement,
Qu'en ſecret à ce Dieu, ſon cœur rendoit hommage.

MERCURE.

Avec empreſſement il vous cherche en ces lieux.
L'Amour triomphe enfin, tout remplit ſon attente.
Je vais informer les Dieux,
De la victoire éclatante
Que remportent vos beaux yeux.

Il ſort.

SCENE VII.

LA FOLIE *ſeule, ſous le maſque de la Raiſon.*

Charmans oiſeaux de ce bocage,
Je reconnois à votre doux ramage,
Que de Mirtil vous prenez des leçons;
Vous formez comme lui les plus aimables ſons:
Ah! que vous avez bien retenu ſon langage.

SCENE VIII.

MOMUS, LA FOLIE, *ſous le maſque de la Raiſon.*

MOMUS.

Déeſſe, à qui l'Amour doit ſes traits les plus doux,
Source aimable des feux dont il forme la flamme
Qui dévore mon ame.

LA FOLIE.

Qu'entends-je? quel diſcours? Momus, y penſez-vous?
Des plus tendres Amans vous tenez le langage;

Cependant, de l'Amour redoutant peu les coups,
A ce Dieu, vous osez refuser votre hommage.

MOMUS.

Vous triomphez de ma fierté,
Mon cœur en fait l'aveu sincere;
Mais en perdant la liberté,
Trop heureux si je puis vous plaire.

LA FOLIE.

Surprise d'un changement
Qui m'offre un sort plein de gloire;
Permettez que dans ce moment
Je doute de ma victoire.

MOMUS.

Dissipez mes soupçons jaloux;
Que faut-il enfin que j'espere?

LA FOLIE.

Vous mériteriez ma colere.

Contre l'Amour, votre injuste courroux,
Vos mépris, votre indifférence,
M'ont contrainte à garder le silence,
Mais, mon cœur . . . . .

MOMUS.

Achevez : Serois-je aſſez heureux ?

LA FOLIE.

L'Amour vous favoriſe, il va combler vos vœux.

MOMUS.

Quoi ! vous approuveriez ma flamme ?
Non, je me flatte en vain, Mirtil a votre cœur.

LA FOLIE.

Je n'ai feint à vos yeux d'écouter ſon ardeur.
Que pour inſpirer à votre ame,
Tout l'amour que je ſens pour vous.

MOMUS.

Souffrez qu'à vos genoux,
Je vous jure en ce jour une ardeur éternelle.

LA FOLIE.

Momus, me ſerez-vous fidele ;
Sur vos ſermens puis-je compter ?

MOMUS.

Ciel ! que me dites-vous ? quoi ! vous pourriez douter ?

Quel gage voulez-vous de ma flamme fincere ?

LA FOLIE, *prenant le sceptre de Momus.*

Ce fceptre qu'en vos mains
Ont remis les deftins :
Avec cet ornement paroiffant moins févere,
Déformais je prétends
Procurer aux mortels de plus heureux inftans.

La Folie ôte son anneau.

Momus, reconnoiffez la fille du Caprice.

MOMUS.

Par quel enchantement ? . . . N'importe : fatisfait
Qu'Amour nous ait bléffé du même trait,
Je lui pardonne l'artifice.

Ensemble.

Vole, Amour, regne fur un cœur
Qui s'applaudit de ta victoire ;
C'eft en faifant notre bonheur
Que tu peux affurer ta gloire.

LA FOLIE.

Rassemblez-vous, célébrez ce beau jour :
L'Amour vous offre un sort digne d'envie.
Volez, Plaisirs, dans ce séjour,
Suivez Momus, & la Folie.

(*On danse.*)

SCENE IX.

MOMUS, LA FOLIE.

Suite de MOMUS & *de la* FOLIE.

CHŒUR.

Rassemblons-nous, célébrons ce beau jour :
L'Amour nous offre un sort digne d'envie.
Volez, Plaisirs, dans ce séjour,
Suivez Momus & la Folie.

(*On danse.*)

FIN DE LA QUATRIEME ENTRÉE.

PIECES
FUGITIVES.



ACTEURS

DE LA FÊTE.

NEPTUNE.

LA FRANCE.

SAID EFFENDI.

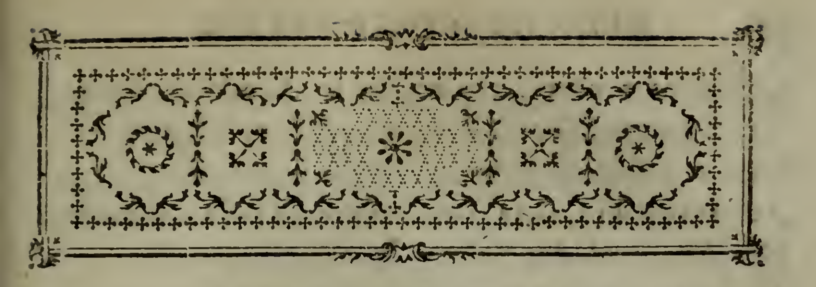
Suite de SON EXCELLENCE.

Suite de la FRANCE.

Troupe de MATELOTS & MATELOTES.

Troupe de BERGERS & BERGERES.

La Scene est à Toulon.



DIVERTISSEMENT,

DONNÉ

A SON EXCELLENCE

SAID MEHEMET,

Pacha, Beiglerbeig de Romélie, Ambassadeur extraordinaire de la sublime Porte, auprès de Sa Majesté très-Chrétienne, exécuté en sa présence & dans son Hôtel: année 1742.

La Musique est de M. de VILLENEUVE.

NEPTUNE.

QUELS sifflemens, quel bruit affreux!
Vient troubler le repos de l'empire des ondes:
Cessez, cessez, vents furieux,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Secondez du Sultan le dessein glorieux.

Charmans zéphirs, régnez ſur les humides plaines,
Volez, rempliſſez l'air de vos douces haleines;
Que le calme ſuccéde aux vents impétueux.
Aux vertus de Louis, pour rendre un juſte hommage,
Du plus grand des Sultans le Miniſtre chéri,
Va bientôt aborder ce fortuné rivage;
France, tu vas le voir, c'eſt l'illuſtre Effendy:
Dans ces beaux lieux il brûle de ſe rendre.

La France.

Neptune, que m'apprenez-vous?
Je l'ai connu dans l'âge tendre: (a)
Il vint dans ce climat, il nous enchanta tous;
Il diſparût bientôt, j'en fus inconſolable:
Que ſon retour me ſemble doux,
Après en avoir cru la perte irréparable.

Neptune.

Sur ces fertiles bords il vole avec ardeur;
Il traverſe les mers rempli d'impatience;
Mais, déja ſon vaiſſeau s'avance:
Goûtez la charmante douceur
Que va nous inſpirer ſon aimable préſence.

La France.

Vous qui ſuivez mes loix, célébrez ce beau jour,

(a) Il étoit venu avec ſon pere, Ambaſſadeur en France pendant la minorité du Roi.

De vos plus tendres chants rempliſſez ces retraites.
Vous, tymbales, & vous, trompettes,
Annoncez d'EFFENDY l'agréable retour.

Chœur.

Sous ſes aimables loix célébrons ce beau jour,
De nos plus tendres chants rempliſſons ces retraites.
Vous, tymbales, & vous, trompettes,
Annoncez d'EFFENDY l'agréable retour.

Un ſuivant de SON EXCELLENCE.

Qu'il eſt charmant, après un long voyage,
D'aborder un ſi beau ſéjour :
Jeunes beautés, vous nous tracez l'image,
Du tendre empire de l'Amour :
Que vos beaux yeux ont de puiſſance,
Amour leur doit ſes plus aimables coups :
Mon cœur ſe livre aux doux traits qu'il nous lance ;
Si ce vainqueur en a gardé pour vous.

EFFENDY.

Vous me voyez, France charmante,
Quitter l'Empire du Croiſſant,
Pour venir admirer un Monarque puiſſant,
Dont le ſeul nom rend la gloire éclatante.
L'invincible Héros, l'Empereur que je ſers,
Pour me rendre témoin de ſa grandeur ſuprême,

M'ordonne de voir par moi-même,
Ce Prince glorieux, l'amour de l'Univers.

LA FRANCE.

L'heureux destin qui chez moi te rappelle,
Sage EFFENDY, met le comble à mes vœux :
Je sçais que ta présence, en ces aimables lieux,
Est le gage assuré d'une amitié fidelle.

Ensemble.

Que de LOUIS, que du SULTAN,
On célébre en ces lieux la gloire :
De ce jour fortuné, de cet heureux instant,
Gardons à jamais la mémoire.

LA FRANCE.

Sage EFFENDY, ce jour heureux,
De mes sujets, pour vous, excite ici le zele,
Ils viennent vous offrir une fête nouvelle ;
Daignez prendre part à leurs jeux.

Chœur.

Que de LOUIS, que du SULTAN,
On célébre en ces lieux la gloire :
De ce jour fortuné, de cet heureux instant,
Gardons à jamais la mémoire.

Une BERGERE.

Les jeux, les ris & les graces,
Vont ici fixer leur séjour :
Je vois voler sur leurs traces
La jeunesse & l'Amour.

Ce séjour charmant & tranquille,
Des tendres cœurs devient l'asyle,
Tout favorise leur ardeur ;
Ne cherchons plus à nous défendre ;
Plus on differe de se rendre,
Plus on retarde son bonheur.

L'aimable Dieu de Cythere,
Pour prévenir nos desirs ;
Sur les aîles du mystere
Rassemble ici les plaisirs :
Les jeux, &c.

(*On danse.*)

Goûtons sans allarmes,
Un bonheur plein de charmes :
Tout comble ici nos vœux.
Cherchons que l'Amour nous blesse,
Qui vit sans tendresse
Ne peut être heureux.

Vainqueur des vainqueurs,

Nous te livrons nos ames,
De tes douces flammes
Viens brûler nos cœurs.

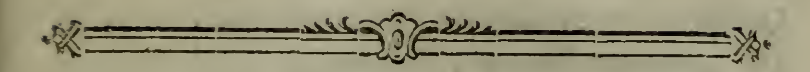
Quel empire,
Quel martyre!
Tout ſoupire
D'Amour
Dans ce ſéjour.

On danſe, & le Chœur reprend:

Que de LOUIS, &c.



EPITHALAME



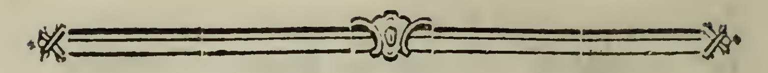
ÉPITHALAME
SUR
LE DOUBLE MARIAGE
DE
*MESSIEURS ** & MESDEMOISELLES **.*

QUI vous rend ſi joyeux, mon fils?
Diſoit Vénus à l'Enfant de Cypris;
Je ne vous vis jamais d'une humeur ſi charmante;
Vous avez l'air d'un Conquérant;
Votre abord, tout en vous enchante:
Ne m'inſtruirez-vous pas d'où naît tant d'enjouement?
Vous ſçavez à quel point je chéris votre gloire.
Belle maman, dit-il, en lui baiſant la main,
Apprenez mon triomphe, à la fois ma victoire.

Par haſard, l'autre jour, je rencontrai l'Hymen,
La crainte, la douleur peintes ſur le viſage,
Il m'aborde, & m'adreſſe humblement ce langage:
Frere, vengez l'Hymen, faites valoir ſes droits,
Et ſoutenez enfin votre empire & vos loix.
Depuis près de deux ans je brigue la conquête

De deux jeunes Beautés, l'exemple des vertus;
De triompher ſans toi, l'Hymen ſe faiſoit fête,
Et mes ſoins, ſans l'Amour, ont été ſuperflus.
Regarde ce Palais, c'eſt là qu'elles habitent,
C'eſt là, qu'oſant braver ta puiſſance & mes feux,
Ces indifférentes méditent
Tous les moyens de nous bannir tous deux:
Une telle victoire à notre honneur importe,
Les momens ſont trop chers; préſentons-nous, crois-moi,
Si tu peux obtenir que l'on t'ouvre la porte,
Je ſaiſirai l'inſtant de paſſer avec toi.
Non, non, lui dis-je, ta préſence
Pourroit nous nuire, il faut agir avec prudence;
Je me charge ſeul du ſuccès.
Deviſant ainſi de nos faits,
Remarquant la porte entr'ouverte,
Vous ſçavez que je ſuis alerte,
Je me gliſſe furtivement,
Et vole à leur appartement:
D'abord ma crainte fut extrême,
En voyant tant d'attraits je tremblai pour moi-même:
Mais, ſans perdre de temps j'arme auſſi-tôt ma main
De deux traits invincibles
Que je plonge dans leur ſein,
Et les rends l'une & l'autre au même inſtant ſenſibles.
Mon triomphe devint complet.
J'apperçus auſſi-tôt deux Cavaliers aimables,
Sages, en tout recommandables,
Dignes de remplir mon projet;

Du plus près que je peux j'approche de ces Belles,
Et, ſecondé du vent que me prêtent mes aîles,
Je forge, au feu de leurs beaux yeux,
Eclatans de leur flamme & brillans d'étincelles,
Ces traits victorieux,
Qui, de ces deux Epoux heureux,
Doivent rendre à jamais les amours immortelles.
Tous les quatre bleſſés juſques au fond du cœur,
Tous les quatre à la fois ſentent même douleur.
Tandis que chacun ſe déſole,
Et que l'on cherche l'aſſaſſin,
Adroitement je m'échappe & m'envole,
Et cours chercher le Médecin.
L'Hymen, à qui j'avois donné parole,
M'attendoit au paſſage, & parut à propos :
Là, je lui rends compte en deux mots
Du bon état de ſes affaires ;
Que des Belles, ainſi que de leurs tendres meres,
Il étoit ſûr d'être accueilli :
Je l'embraſſe avec joie ; & prends congé de lui.
L'Hymen entre auſſi-tôt, préſente ſa requête,
Et demeure enchanté de l'accueil qu'on lui fait :
Depuis ce jour enfin, on le chomme, on le fête,
De myrthe on le couronne, il eſt de tout banquet.
Cette union ſi belle, aujourd'hui doit ſe faire.
De ma gaité, voilà le vrai ſujet, maman :
Ne dois-je pas être content,
Lorſque je contribue au bonheur de mon frere ?



ÉLOGE

DE FEU MONSIEUR

DE CHUBERÉ,

Conseiller honoraire en la Grand' Chambre.

Jamais ami ne fut plus tendre,
Plus délicat, plus accueillant
Que l'homme respectable à qui je voudrois rendre
L'hommage le plus éclatant:
Le projet est hardi, j'en conviens aisément,
Cependant j'ose l'entreprendre.

Chuberé, du Sénat fut long-temps l'ornement;
Né sage, vertueux, sans être trop austere,
Il ne donnoit sa voix qu'avec discernement,
Et soutenoit son sentiment,
Quand il le jugeoit nécessaire.
Là, crainte quelquefois d'allarmer un Confrere,
Qui se livroit trop au talent,
Plus instruit encor qu'éloquent,
Par un argument salutaire
Il le ramenoit doucement,
Et ne trouvoit point d'adversaire.

Il faiſoit ſon unique affaire
De confondre le crime, & venger l'innocent.
Juge équitable, ami ſincere,
Il étoit naturellement,
De la veuve l'appui, de l'orphelin le pere.
Accablé ſous le poids d'un fardeau ſi péſant;
Il n'eut de deſir plus preſſant
Que de fuir loin d'un ſanctuaire
Où la vérité ſouffre, & très-ſouvent s'altere.
C'eſt en vain qu'à ſon zele on ferme tout chemin:
Vous le dirai-je? aidé de ſes propres lumiéres,
Ce généreux ami, trop jaloux de ſa fin,
S'échappe & franchit les barrieres;
Diſparoît comme une ombre & remplit ſon deſſein.

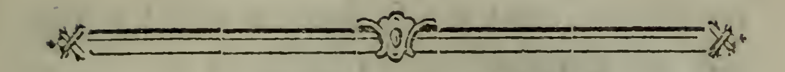
Nous touchons au moment le plus beau de ſa vie,
Moment qui le rendit à lui.
Vous, qui l'avez connu, vous, dont il fut l'appui,
Venez ſeconder mon envie,
Prêtez-moi votre voix, tant de bienfaits reçus
Reſteront-ils dans le ſilence?
L'amitié peint ſes vertus,
Que votre reconnoiſſance
Inſtruiſe l'avenir, qu'il fut un Citoyen,
Un vrai ſage du ſiécle, en un mot, un Chrétien.

Loin du tumulte de la Ville
Le monde n'ayant rien qui pût toucher ſon cœur,
Lui-même il choiſit un aſyle
Dans un ſéjour où régne la candeur:

C'eſt là que du parfait bonheur
Il commença de goûter les prémices,
Parmi des hommes vertueux, (a)
Dont la ſociété faiſoit tous ſes délices,
Il apprit à ſe rendre heureux.
Philoſophe éclairé, mais Philoſophe aimable,
Sa converſation réchauffoit nos eſprits :
Il s'étoit fait un choix d'amis,
Qu'il réuniſſoit à ſa table.
Chaque convive en liberté,
Entraîné par ſon air affable,
Rencontroit par-tout la gaieté;
Et croyoit ce plaiſir durable.

Ils ſont paſſés pour nous, ces jours ſi précieux.
O vous, qui m'écoutez, & qui trouvez des charmes
A mêler vos ſoupirs aux larmes,
Qu'une douleur commune arrache à tous les yeux :
Conſolez-vous, portez vos regards vers les cieux;
En perdant cet ami ſincere,
Que nous pleurons tous aujourd'hui,
S'il nous reſte des vœux à faire,
C'eſt de chercher à vivre & mourir comme lui.

(a) La Doctrine Chrétienne.



BOUQUET,

PRÉSENTÉ

A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE FLEURY,

LE JOUR DE SAINT ANDRÉ, 1741.

Exécuté, en ſa préſence, par la Muſique ordinaire du Roi.



ARGUMENT.

A* UGUSTE fut, ſans contredit, un des plus grands Empereurs Romains; il fut adoré de

* Mercure de France, Décembre, pag. 2531.

ſes peuples, tant par ſa douceur & ſes vertus, que par la ſageſſe avec laquelle il les gouvernoit. Mécène fut ſon ami, ſon premier miniſtre, ſon conſeil : l'Auteur a cru ne pouvoir mieux faire que de comparer à Mécène Son Éminence, puiſque dans le ſage Monarque qu'il a ſi dignement formé, nous retrouvons un Auguſte.

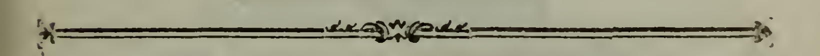
La Muſique eſt de la compoſition de M. l'Abbé Madin, *mort, Maître de la Muſique de la Chapelle du Roi.*





SUJET.

Le Peuple François s'empresse de célébrer un si beau jour par ses chants & ses danses.



UN PLÉBEIEN CHANTE.

Du plus sage des Rois interpréte fidelle,
Mécène de nos jours daigne écouter nos chants:
Nous venons t'exprimer nos tendres sentimens;
D'un regard favorable approuve notre zele.

Le Chœur des Plébeiens répéte ces quatre vers.



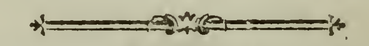
UN PLÉBEIEN CHANTE.

Louis, des Héros le modele,
Fait le bonheur de nos climats :
Tu jouis avec lui de la gloire immortelle,
D'assûrer à nos cœurs un destin plein d'appas.



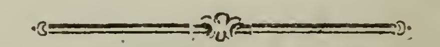
AUTRE PLÉBEIEN.

La Diſcorde s'envole à l'aſpect du tonnerre,
Qu'en de ſi ſages mains le Monarque a remis,
En faiſant la paix ou la guerre,
Tu fais trembler ſes ennemis.



AUTRE PLÉBEIEN.

Des graces qu'en ces lieux Mécène nous diſpenſe;
Célébrons les attraits
Que notre reconnoiſſance,
Egale, s'il ſe peut, les biens qu'il nous a faits.



CHŒUR DE PLÉBEIENS.

De ſes vertus rempliſſons notre hiſtoire :
Vous, Déeſſe, aux cent voix, publiez ſes bienfaits,
Et que ſon nom au temple de Mémoire,
Comme au fond de nos cœurs ſoit gravé pour jamais.



AUTRE PLÉBEIEN.

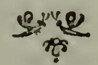
Cet aimable empire
Nous offre mille douceurs.
L'air qu'on y reſpire
Enchante nos cœurs.

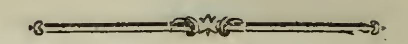
Sans ſoins, ſans allarmes,
Nous vivons ſous d'heureuſes loix:
Ce bonheur plein de charmes,
Nous le devons au plus parfait des Rois.



DEUX PLÉBEIENS.

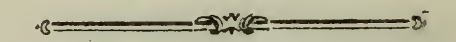
Que le deſtin à nos vœux favorable,
Conſerve de Mécène à jamais les beaux jours,
Quel bien eſt plus deſirable.
Que d'en voir prolonger le cours.





UN PLÉBEIEN.

FAVORIS d'Apollon, consacrez sa mémoire ;
Chantez notre félicité :
Témoins de sa gloire,
Volez à son exemple à l'immortalité.



LE CHŒUR DES PLÉBEIENS
répete :

FAVORIS d'Apollon, &c.





PORTRAIT

DE L'HOMME,

IMITÉ DU CÉLÉBRE

ROUSSEAU.



La vie eſt un tableau de douleur, de triſteſſe,
L'homme à peine eſt-il né qu'il commence à ſouffrir;
Et l'âge qui le ſuit, en s'écoulant ſans ceſſe,
Lui montre à chaque inſtant qu'il doit un jour finir.

Quand il eſt au berceau, toujours il pleure, il crie;
On reconnoît qu'il ſouffre à ſes cris innocens :
A peine goûte-t-il, ce que c'eſt que la vie;
Qu'il n'éprouve déja que douleurs & tourmens.

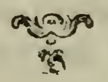
Quand il eſt dans l'enfance on l'accable de peines;
On s'embarraſſe peu de voir couler ſes pleurs :
Cet homme encor enfant porte déja les chaînes
Qui le doivent lier à de plus grands malheurs.

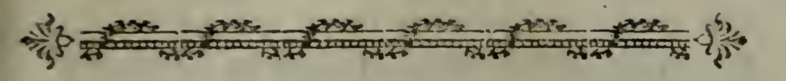
Eſt-il dans l'âge mur ? ce ſont d'autres ſouffrances :
Il entre en des emplois pénibles & fâcheux,
Et ſes yeux plus ouverts lui donnent connoiſſance,
Des maux que lui prépare un monde dangereux.

Entre-t-il en ce monde ? il s'engage, il ſe lie,
Tout, au premier abord, a pour lui des appas,
Il donne dans le piége ; enfin, il ſe marie,
Et ſe jette lui-même en d'autres embarras.

Ce temps ſe paſſe enfin ; l'âge caduc arrive,
De mille infirmités ſon corps eſt accablé,
L'approche de la mort tient ſon ame captive,
Sans donner de repos à ſon eſprit troublé.

Comme il faut ſatisfaire aux loix de la nature,
Sans être regretté de ceux qui l'ont connu,
Il ſe défait d'un corps, qui n'eſt que pourriture,
Et meurt le plus ſouvent, ainſi qu'il a vécu.





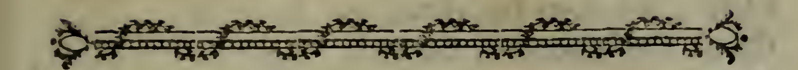
VERS
SUR UNE PRISE D'HABIT.

Quel ſpectacle, grand Dieu ! ta grace triomphante
Conduit à tes autels une Vierge innocente,
Qui ſur ta bonté ſeule appuyant ſon bonheur,
Vient adorer la main qui l'arrache à l'erreur.
Dès ſes plus tendres ans, à la vertu formée,
Ses parens vers toi ſeul guiderent ſa penſée,
Tu bénis leurs travaux ; & cet auguſte jour,
De leur fille, pour toi, prouve quel eſt l'amour.
Rien ne peut altérer le zele qui l'inſpire,
Tout redouble ſa foi, tout vers ſon Dieu l'attire,
Elle vole avec joie en ce ſéjour heureux,
Pour t'offrir déſormais ſes ſoupirs & ſes vœux.
Sourde aux pleurs, ſourde aux cris d'un monde qui l'aſſiége,
Elle ferme l'oreille à ſa voix ſacrilége,
Et n'ouvre enfin les yeux ſur ſon éclat trompeur,
Que pour jetter ſur lui des regards pleins d'horreur.
Seulement empreſſée à calmer ta juſtice,
Elle vient, ô mon Dieu ! s'offrir en ſacrifice,
S'immoler, demander, en face des autels,
D'être unie avec toi par des nœuds éternels.
Seigneur ! daigne te rendre à tant d'ardeur propice ;
Ta grace a commencé, que ta bonté finiſſe :
Cette Vierge ſoumiſe à ta divine loi,

Sent qu'elle ne ſçauroit ſe ſauver que par toi.
Approchez, Eſprits-forts, Enfans de Babylone;
Ce ſuperbe appareil, je le ſens, vous étonne;
Vous ſoupirez; hélas! je ne veux qu'un moment,
Pour voir évanouir, ce pieux mouvement.
Accablés ſous le joug qu'impoſe la molleſſe,
Vous reviendrez bientôt du trouble qui vous preſſe;
Il en coûteroit trop à vos lâches deſirs,
Pour renoncer au monde & quitter ſes plaiſirs;
Approchez & voyez cette Vierge fidelle,
Répondre avec tranſport à la voix qui l'appelle,
Changer, j'oſe le dire, en déplaiſir cuiſant,
Ces biens que vous cherchez avec empreſſement.
Parmi de chaſtes ſœurs, une ſainte Prieure,
Cette illuſtre maiſon, qui devient ſa demeure,
Contre un monde profane, au menſonge livré,
Sera pour ſa jeuneſſe un aſyle aſſuré.
Les fréquentes leçons qu'y dicte la ſageſſe,
Deviendront l'aliment du zele qui la preſſe:
L'exemple augmentera, s'il ſe peut, ſa ferveur,
Et le Dieu d'Iſraël fortifiera ſon cœur.



VERS



VERS

SUR LE BEAU BAS-RELIEF,

REPRÉSENTANT

L'ANNONCIATION DE LA VIERGE,

Placé dans l'Eglise de S. Louis du Louvre, par M. le Moine, Sculpteur du Roi.

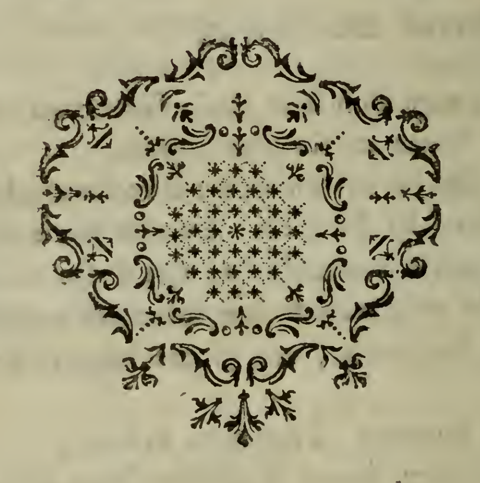
Sous le nom d'un saint Roi, fameux par sa justice,
La piété forma ce superbe Edifice.
Germain (*a*) fut l'Architecte; il recherchoit le beau:
Le Phidias (*b*) du siécle, éternise son zele,
Sous les coups redoublés de son docte cizeau,
Ce temple enfin reçoit une splendeur nouvelle,
L'Artiste inimitable, une gloire immortelle.

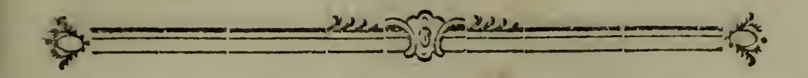
Le Zoïle ignorant, l'Amateur éclairé,
De mouvemens divers se sentent l'ame émue;
C'est ainsi qu'un travail, fait pour être admiré,
Etonne à la premiere vue.

(*a*) Excellent Orfévre du siécle.

(*b*) Sculpteur & d'un mérite distingué.

O toi, qui nous fus cher, ami si révéré !
Qu'un chef-d'œuvre, Germain, digne de ton génie ;
Pour un moment du moins te rappelle à la vie :
Viens, porte tes regards sur ce sçavant tableau,
Placé près du lieu saint où repose ta cendre ;
Les beaux Arts aiment à s'y rendre,
Ton ombre les arrête autour de ton tombeau.





DERNIERES PAROLES

D'UN MOURANT.

Tout va finir pour moi : de mon heure derniere
Je ſens approcher le moment ;
Et la mort déja prête à fermer ma paupiere,
Sur mon corps foible & languiſſant
Va bientôt aſſouvir ſa rage meurtriere.
De mes ſens révoltés enſemble confondus,
Je ne ſçaurois calmer le déſordre funeſte :
La nature aux abois joue enfin de ſon reſte,
Et voit avec regret ſes efforts ſuperflus.





VERS

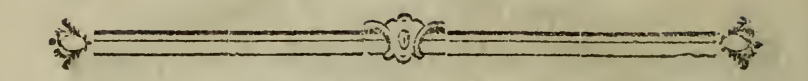
Sur la Convalefcence du Roi, (*a*)

France, le Ciel te rend ton Maître,
Ce Héros qu'il forma pour faire ton bonheur;
Qui par les fentimens t'a toujours fait connoître,
Qu'il n'eftime rien tant que régner fur ton cœur:
Ceffe de répandre des larmes,
Il renaît pour fécher tes pleurs;
Et ce jour fortuné qui finit tes douleurs,
T'affure un deftin plein de charmes.
Refpecte en ce grand Roi, l'ouvrage du Très-haut!
Pour ta félicité, fa bonté le conferve,
Quelle grace à lui rendre; un Prince fans défaut
Eft le Maître qu'il te réferve;
Le front ceint de lauriers, cueillis par fa valeur,
Il vient frapper mes yeux d'une fplendeur nouvelle;
La vertu, la prudence, appui de la grandeur,
Rendront fa mémoire éternelle.
Oui, mon Dieu, vous parlez en ce jour par fa voix,
Et Louis devient le modele,
Sur lequel vous voulez que fe forment les Rois;
Peuple foumis à fa puiffance,

(*a*) Mercure de France, Octobre 1744, pag. 2315.

Favorisé du Ciel, adore sa clémence;
Redouble, s'il se peut, ta tendresse & tes vœux;
Content de ta reconnoissance,
Il prendra soin de ses jours précieux.
Couvert d'une gloire immortelle,
Paris, tu vas revoir ce Roi victorieux;
Ne cesse d'élever tes chants jusques aux cieux;
Sers ton Dieu, sers ton Prince avec le même zele;
Son exemple aujourd'hui doit ranimer ta foi;
Avec des qualités si dignes de ton Roi,
Tu mériteras qu'on t'appelle
L'héritage du juste & la Ville fidelle.





A FEU MONSIEUR

DE SAINT-YVES,

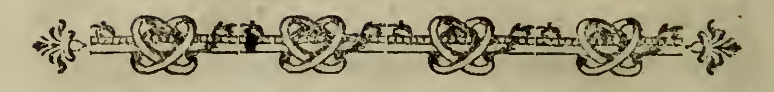
Célébre Oculiſte (a), *connu autrefois à Saint Lazare ſous le nom de* Frere Charles.

Le Ciel à me punir, trop lent dans ſa vengeance,
Las enfin de flatter une lâche eſpérance
Qui nourrit le pécheur, par un prompt châtiment
Me fit ſentir l'effet de ſon reſſentiment.
Juſtement irrité, d'une atteinte imprévue,
Sa juſtice me frappe, & privé de la vue,
Ainſi qu'un autre *Saul* je demande un chemin,
Cent & cent fois tracé de ſa divine main,
Quand un ami, témoin du chagrin qui m'obſede,
M'a fait en mes malheurs entrevoir un reméde:
Saint-Yves, me dit-il, Oculiſte ſçavant,
Fait ſur cette ſcience admirer ſon talent.
Nous nous trouvons ici peu loin de ſa demeure,
Je m'offre, ſi tu veux, de t'y mener ſur l'heure;
L'eſpérance à la fin ranimant mes eſprits,

(a) Il avoit guéri l'Auteur d'une fluxion très-dangereuſe.

J'accepte la partie & vole à ton logis.
Alors ſans héſiter, comme un autre *Ananie*,
Tu vins à mon ſecours & me rendis la vie :
Du doigt du Tout-puiſſant, admirant la grandeur,
C'eſt à lui, me dis-tu, que tu dois ton bonheur.
Ce miracle, mon fils, eſt ſon unique ouvrage,
Aux pieds de ſes autels allons lui rendre hommage.
J'aurois en vain cherché le reméde à tes maux,
Si Dieu n'eût pris le ſoin de bénir mes travaux.
Ah ! puiſqu'il daigne enfin te rendre la lumiere,
Affronte des vertus la pénible carriere :
Quand Dieu de ſes bontés nous ouvre les tréſors,
Il exige de nous de généreux efforts.
Reçois, mon cher ami, cet avis ſalutaire,
Comme partant de Dieu qui toujours nous éclaire,
Ce feroit être ingrat qu'être ſourd à ſa voix,
Peut-être a-t-il parlé pour la derniere fois.





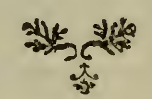
VERS

Sur la Naissance de Notre-SEIGNEUR.

Air : *Du Prince malade, Comédie Italienne.*

LE Roi des Rois vient de naître,
Pour mettre fin à nos maux ;
Bergers, laissez vos troupeaux,
Venez tous le reconnoître ;
Peuple chrétien, c'est le Maître,
Qui sçait trouver aussi-tôt
Le reméde qu'il vous faut.

ADAM eut la jouissance
De cet heureux siécle d'or,
Il en jouiroit encor
Sans sa désobéissance ;
Mais JESUS, par sa naissance,
Répare enfin pour jamais,
Les torts qu'Adam nous a faits.





A MONSIEUR

CARLE VANLOO,

Nommé premier Peintre du Roi.

De Rubens & Vandick, imitateur fidelle,
Plus précieux encore au gré des connoiſſeurs,
Vanloo, dont les talens ſi chers à tous les cœurs,
Rendent le nom célébre & la gloire immortelle :
Permets que l'amitié qui me lie avec toi,
Aux ſiécles à venir apprenne,
Qu'un pinceau, qui, toujours au ſublime t'entraîne,
Sçut un jour captiver les regards de ton Roi.
Ce Prince bienfaiſant, des bons Rois le modele,
D'un premier Peintre enfin voulant faire le choix,
Au moment même ſe rappelle
Maints chefs-d'œuvre à ſes yeux expoſés mille fois;
Il parle : le Miniſtre, (*a*) à qui dans ſa ſageſſe,
Il a remis le ſoin d'encourager les Arts,
De ſon Maître auſſi-tôt obſervant les regards;
Et croyant deviner l'objet qui l'intéreſſe,
Oſe te propoſer, avec un doux ſouris,
Le Monarque prononce, & tu reçois le prix.
Ne te repoſe pas au faîte de la gloire,

(*a*) M. le Marquis de Marigny.

Par tes ſçavans tableaux placés au plus grand jour ;
Du plus ſage des Rois illuſtre encor l'hiſtoire ,
Les beaux Eſprits du temps l'écriront à leur tour ;
Leur plume & ton pinceau dans la main de l'Amour ,
Doivent à nos neveux faire aimer ſa mémoire.



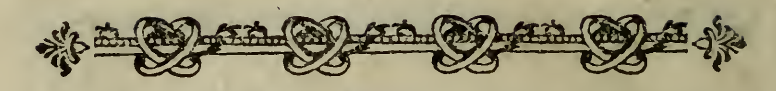


A MADEMOISELLE

DE * * *,

Sur sa Convalescence.

AIMABLE MILADY, nous souffrons avec vous:
L'ame abattue, en proie aux plus vives allarmes,
L'on ne s'entend plus parmi nous
Que par les soupirs & les larmes.
Dévoré par la crainte & rongé de chagrin,
Un chacun se demande: avez-vous des nouvelles?
Pouvons-nous espérer? parlez: comme sont-elles?
En tremblant, on répond: rien ne semble certain.
Mais l'espoir qui du misérable,
Suspend les plus cruels tourmens;
Dans la douleur qui nous accable
Vient rendre le calme à nos sens:
Nos vœux sont exaucés, le bulletin arrive;
On se l'arrache, on lit; & par lui l'on apprend,
Que Milady heureusement
Ne verra pas la sombre rive,
La joie aussi-tôt se répand,
Et dans nos cœurs au moment passe;
Sur ces fronts qui n'offroient que tristesse, que glace,
On voit renaître l'enjouement,
Et les ris reprendre leur place.



VERS

SUR L'EXPOSITION DES TABLEAUX

AU SALLON DU LOUVRE:

Année 1761. (a)

QUEL ſpectacle pompeux vient frapper nos regards!
Quel triomphe eſt offert à la docte peinture;
Cent chefs-d'œuvres divers, avec éclat épars,
De lauriers immortels couronnent la nature,
Et ſemblent réunis pour la gloire des arts.
LOUIS s'offre à mes yeux: Dieux! quelle main hardie
Tranſporte à l'avenir le portrait de mon Roi.
Vanloo (*b*), cette heureuſe ſaillie,
Ce ſuccès étonnant, qui n'étoit dû qu'à toi,
Immortaliſe ton génie:
Ce n'étoit pas aſſez que le plus tendre amour,
Dans le fond de nos cœurs eut gravé ſon image;
Il falloit expoſer au jour
Un monument qui ſçût en être enfin le gage.
Séduit par cent morceaux rares & précieux,
Dont le choix preſque ineſtimable,

(*a*) Mercure de France, Octobre.

(*b*) Premier Peintre du Roi d'Eſpagne.

Forme dans ce Palais un coup d'œil admirable :
Sur *la Tour*, ſur *Roſlin*, on arrête les yeux ;
Ces *Rygauds* de nos jours, nés pour peindre les Dieux,
Triomphent, occupent la ſcene,
Et rivaux ſans diſſenſion ;
C'eſt à qui, dans la route où la gloire les mene,
Atteindra la perfection.
Un ſublime talent (*a*) me rappelle à moi-même :
Admirons ! c'eſt ici qu'avec un goût extrême
Les arts ont rapproché leur chefs-d'œuvres ſçavans.
Vanloo(*b*), *Duſmont*, *Reſtout*, *Boucher*, Peintres d'hiſtoire,
Dont les noms ne ſçauroient paſſer qu'avec les temps,
S'efforcent à l'envie d'obtenir la victoire :
Pierre, dont le génie en tous lieux eſt vanté,
Marche d'un pas égal à l'immortalité.
Le Dieu qui préſide au Parnaſſe,
Content de leurs fréquens ſuccès,
Près des *Coypels*, des *Juvenets*,
A déja déſigné leur place.
En dépit de leurs envieux,
Je les vois couronnés par les mains de la gloire :
Ainſi, l'Artiſte vertueux,
Verra, de ſon vivant, reſpecter ſa mémoire.
Qu'apperçois-je ! ô prodige ! ô moment deſiré !
La Sculpture eſt portée à ſon plus haut degré :
Le Moyne, *Falconet*, *Vaſſe*, *Mignot*, *Pigale*,

(*a*) L'Hiſtoire.
(*b*) Carle Vanloo, célébre Peintre.

Nous l'offrent en ces temps dans toute ſa vigueur ;
Et l'Antiquité leur rivale,
Reprend ſous leur cizeau ſa premiere ſplendeur.
Parcourons ce charmant aſyle ;
Ici plus d'une main habile,
Prend, pour ſe diſtinguer, des chemins différens :
Il eſt de ces heureux talens,
Dont les yeux enchantés chériſſent l'impoſture :
Cochin, *Cars* & *le Bas*, par leur préciſion,
Du ſage connoiſſeur font l'admiration :
Vernet, *Chardin*, *Machy*, rivaux de la nature,
Nous la préſentent dans ſon beau :
Payſage, Animaux, Figure, Architecture,
Tout s'anime ſous leur pinceau.
D'une nature ſimple, imitateur ſévere,
Greuze ſçait dans un goût nouveau,
Saiſir l'art de ſurprendre & le ſecret de plaire.
Pour rendre à l'avenir les faits les plus brillans,
Et conſacrer ton auguſte mémoire,
Dit à LOUIS, la Muſe de l'Hiſtoire,
Minerve a ſçu former ces hommes excellens ;
Ils vont me ſeconder dans un ſi noble ouvrage :
Tandis que j'écrirai tes exploits glorieux,
Leur ſublime crayon en tracera l'image,
J'enchanterai les cœurs, ils charmeront les yeux.

*



ÉPITAPHE

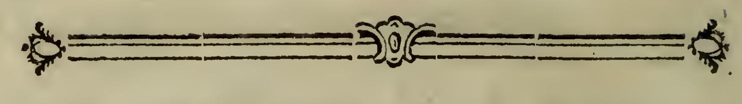
DE MONSIEUR

COLIN DE BLASMONT,

Sur-Intendant de la Musique du Roi.

Ci gît le gracieux BLASMONT,
Qui nâquit enfant du Génie :
Pour nourrice il eut Polymnie,
Et pour précepteur Apollon.





ÉPITAPHE

DE MONSIEUR L'ABBÉ

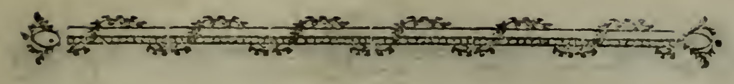
DE LA CAILLE,

Célébre Astronome, de l'Académie des Sciences.

Sous cette tombe gît un célébre Astronome;
Sçavant sans croire l'être, & de plus, honnête homme:
Sa sagesse nous éclairoit;
C'étoit l'homme que dans Athene,
Jadis le fameux Diogene,
La lanterne à la main cherchoit.



ÉPITAPHE



ÉPITAPHE

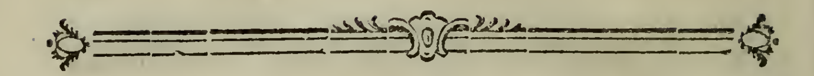
DE FEU MONSIEUR

GABRIEL,

Premier Architecte du Roi, Inſpecteur général de ſes Bâtimens.

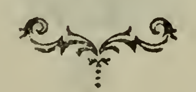
O toi, dont le fatal ciſeau
Vient de trancher les jours d'un ami reſpectable:
Cruelle Atropos, non, ta main impitoyable,
En le conduiſant au tombeau,
Ne peut, malgré l'horreur de tes demeures ſombres,
Enſévelir ſon nom dans d'éternelles ombres.
GABRIEL, tes vertus, tes ſublimes talens,
Sçauront te garantir du caprice des temps.
Toujours cher à notre mémoire,
Minerve, dont tu ſçus careſſer les enfans,
Se charge du ſoin de ta gloire.

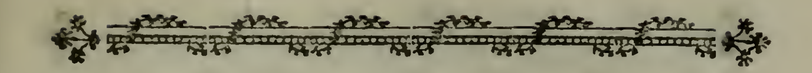




L'IMPORTUN.

RIEN ne me déplaît tant, lorſque je vais en Cour,
Que de rendre à chacun compte de mon voyage ;
L'un demande combien durera mon ſéjour ;
    L'autre, qui n'eſt guere plus ſage,
        Avec précipitation
Me vante ſon crédit, veut m'être néceſſaire,
Et tout cela d'un air qui ſent l'affection.
Voulant mettre à profit ſi bonne occaſion,
Je réponds humblement : je voulois vous le taire,
Mais, puiſqu'il eſt ainſi, je vais être ſincere :
        Je demande une penſion,
        Pour me tirer de la miſere ;
Et j'ai, pour réuſſir dans une telle affaire,
        Grand beſoin de protection.
        Je viens à l'application :
Ces gens qui m'aſſailloient prennent ſitôt le large.
    C'eſt alors que finit la converſation,
Qui, je vous l'avouerai, m'eſt très-ſouvent à charge.





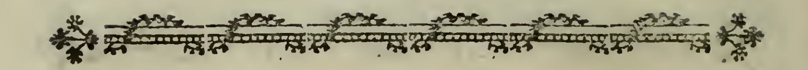
ÉPITAPHE

DU JOURNAL ÉTRANGER.

Ci gît le Journal étranger, (*a*)
Dont les jours furent en danger
Du même instant qu'il prit naissance :
Il vécut toujours languissant,
Tombant sans cesse en défaillance,
Et sans cesse nous menaçant
D'un prochain dépérissement :
Malgré la science profonde
Des plus habiles Médecins,
Il vient de périr dans leurs mains,
Regretté de fort peu de monde,
Car à peine fut-il connu :
Et sans ce monument fait pour donner à croire
Qu'il eut du moins quelque vertu,
On en auroit si peu mémoire,
Qu'on douteroit qu'il eût vécu.

(*a*) L'Auteur en étoit, lors de son établissement.





ÉPIGRAMME.

D'AUCUN ſoin je ne m'embarraſſe,
Et me garde d'avoir l'eſprit trop curieux ;
Un mortel a mauvaiſe grace,
De vouloir pénétrer dans le ſecret des Dieux.





VERS

SUR L'EXPOSITION DES TABLEAUX

AU SALLON DU LOUVRE,

En 1763.

As-tu vu le Sallon ? disoit Marthe à Glaudeine :
Si je l'ons vu ? sans doute : il en vaut bien la peine.
Il est tout entouré de tant, tant de tableaux ;
On ne peut deviner lesquels sont les plus beaux.
Qu'est-ce qui t'a flatté ? l'Ecole Militaire ;
Et ityla dans un coin, qui peint Monsieur son pere.
On disoit comm'ça : c'est des célébres Vanloos.
Pour moi, qui ne m'y connois guere,
Je disois mon avis, sans trop sçavoir pourquoi ;
Et je m'applaudissois qu'on pensât comme moi ;
Mais encor, qu'as-tu vu ? la famille de France,
Qui de tout bon François fait l'unique espérance,
Comme elle est aujourd'hui notre admiration.
Ces augustes Enfans, je le tiens par avance,
Du bon Papa feront la consolation.
De ityla qui peint des orages,
Des mers, des ports, des villages,
Eh-quoi ! tu ne me parles pas ?

Oh dame, c'eſt un fier qui fait là du fracas.
Vraiment, tout le monde l'admire;
Selon ce que j'entendois dire:
Il y tient, ma foi, bien ſon coin.
Il fait voir des vaiſſeaux ſi loin, ſi loin, ſi loin,
Que pour les entrevoir, ce n'eſt pas trop vous dire,
De bezicle on auroit beſoin.

C'eſt fort bien: mais encor, parle en ta conſcience?
As-tu ſçu remarquer ce tableau précieux,
Qu'on aborde avec affluence,
Qui tire les larmes des yeux?
O mon Dieu, oui: hélas! j'en pleure de mémoire,
Et m'en rappelle enfin l'hiſtoire.
Ah! que pour eux ces jours étoient bien différens!
Je me ſouviens qu'il doit s'être paſſé deux ans.
Depuis que je n'ai vu cette aimable famille,
Ils ſe reſſemblent tous, on diroit: les voilà.
Chacun admiroit ce Papa,
Donnant un époux à ſa fille,
Payant ſa dot argent comptant.
Tout étoit dans la joie & paroiſſoit content.
De ce tableau flatteur a diſparu la ſcene.
Ils rioient: aujourd'hui, les voilà dans la peine.
Que je plains bien ces bonnes gens:
Voyez-vous? me diſoit un homme charitable,
Avec quel tendre ſoin & quels empreſſemens
On cherche à ſecourir ce Vieillard vénérable:
C'eſt à qui fera voir le plus d'attention.

Je viens à l'application :
Quel exemple pour la jeuneſſe !
Ces ſoins officieux, rendus par nos enfans,
Nous conſolent dans la vieilleſſe.
Par ſon abattement, ſes yeux preſque mourans,
On diroit qu'il leur marque, en ces triſtes momens
La ſenſibilité qu'il porte à leur tendreſſe.
Enfin, les yeux baignés de pleurs ;
D'un tableau ſi touchant, pénétrée, attendrie,
De la foule je ſuis ſortie,
J'ai gagné l'eſcalier pour cacher mes douleurs.





A MONSIEUR

DE VALIERE,

Lieutenant - Général des Armées du Roi.

Toi, dont la Déesse aux cent voix,
Publie en nos climats la gloire ;
Qui par les plus brillans exploits,
Sur les pas de Louis enchaîne la victoire :
Toi, l'ame des succès du plus sage des Rois,
Qu'il prend soin de former au grand art de la guerre;
Instruit par son exemple, enhardi par son choix,
Ton bras ne lance son tonnerre
Que pour forcer les tyrans de la terre
A respecter ses vertus & ses loix.
Valiere, c'est offrir mon encens à ton pere, (*a*)
Que célébrer un fils, le soutien de nos droits.
Ce Héros, dont toujours la gloire sera chere,
Par toi se voit renaître une seconde fois :
Ce nouveau grade, enfin, dont Louis te décore,
Réjouit ici tes amis.
A la fleur de tes ans, Héros naissant encore,
Quel effroi ne doit pas frapper ses ennemis !

(*a*) Feu Monsieur son pere vivoit pour lors.



VERS

PRÉSENTÉS PAR DEUX JEUNES ENFANS,

A leurs Pere & Mere, le jour de leur fête.

L'AINÉ.

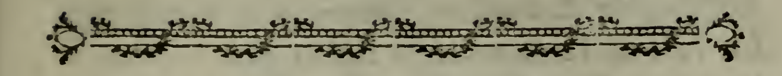
DANS l'âge tendre, avec peine, on s'exprime,
Le cœur y rend mal aisément,
Ce qu'il veut dire & ce qu'il sent.
Le mien, dans ce grand jour, en devient la victime:
Le temps vous instruira de mes vrais sentimens.
La foiblesse de mes ans,
Jointe à mon peu d'expérience,
Ne m'offre en cet heureux moment,
Pour composer un compliment,
Que les mots de respect & de reconnoissance.

LE CADET.

Toute la nuit j'ai cherché dans ma tête,
Les moyens d'arranger un joli compliment,
Qui puisse au jour de votre fête,
Vous prouver que mon cœur vous aime tendrement.
Je sens bien ce qu'il faudroit dire;
La plume en main, je crois l'ouvrage fait:
Mais lorsque j'entreprends d'écrire,

Je ne puis finir un couplet.
Contentez-vous d'un cœur qui brûle de vous plaire;
Si je puis réussir dans ce noble projet ;
Mon compliment, loin d'être à faire,
Par vos bontés se trouve fait.





LETTRE D'HENRY IV,

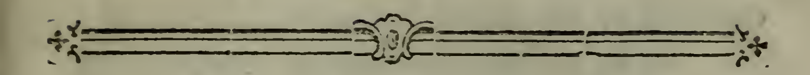
Écrite des Champs Élifées, à Madame la Princeffe de TALMONT, en lui envoyant fon Portrait, qu'elle defiroit avoir.

DES bords de l'Achéron, agréez qu'HENRY quatre,
Ce Roi dont la fortune, autant que les revers,
Ont intéreffé l'Univers,
Qu'aux plaines de Coutras, jadis on vit combattre,
Qui, vainqueur de foi-même & de fes ennemis,
Scut, en leur pardonnant, s'affurer des amis :
Agréez, dis-je, avec inftance,
Que fous les étendards de la reconnoiffance,
Mon efprit avec vous s'entretienne en ce jour;
Rien ne nous eft caché dans le fombre féjour :
Je connois vos vertus, votre augufte naiffance.
Votre amitié pour moi, que faute d'exiftence,
Je ne puis payer de retour,
M'eft trop chere ici-bas pour garder le filence :
J'ai tendrement aimé le beau fexe, & mon cœur
Mefuroit fes plaifirs par les foins de lui plaire;

J'ai ſçu, ſur ſa douceur, former mon caractere;
De l'art de l'enflammer je faiſois mon bonheur:
Et ſi par mille exploits j'ai fait trembler la terre,
J'étois aſſuré qu'un vainqueur,
Eſt bien cher à l'amour au retour de la guerre,
Le ſexe ayant toujours couronné la valeur.
Je voltigeois de belle en belle;
J'étois inconſtant; mais, hélas!
Si j'euſſe de mon temps vu briller vos appas,
HENRY fût devenu fidele. (a)
Le don de mon Portrait a pour vous des attraits;
Daignez le recevoir, ainſi que mon hommage;
Le reſpect ſeul en fait les frais:
Puiſſe-t-il être ici le gage
De ce deſir qui me préſage,
Que vous ne m'oublierez jamais.
Rendez mon ſort digne d'envie,
Je vous devrai ce bien flatteur:
C'eſt jouir encor de la vie,
Que de vivre dans votre cœur.

(a) Journal des Dames: Février 1765.





VERS

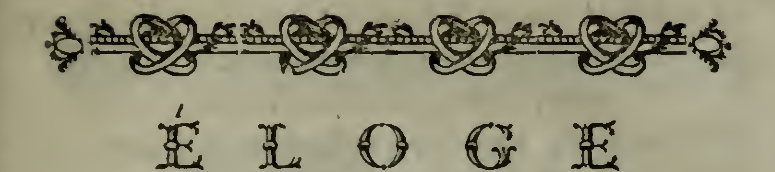
A FEU MONSIEUR

RIGAUD,

Chevalier de Saint Michel, & célébre Peintre de Portrait.

TOI, qui ſçus de nos jours, par ton brillant génie,
Charmer également & le cœur & les yeux:
RIGAUD, dont le pinceau ſublime, gracieux,
Répand dans tes tableaux une grace infinie,
Qui reçus en naiſſant, comme un préſent des cieux,
Cet art qui nous devient chez toi ſi précieux :
Permets qu'une Muſe novice,
Dans l'art de célébrer des hommes tels que toi,
Laiſſant de te louer, le trop pénible emploi,
Connoiſſant ton bon cœur, aujourd'hui s'enhardiſſe,
A te peindre ici ſes beſoins :
Je ſuis né ſans talens, & de plus, ſans fortune,
On ne peut même en avoir moins ;
Mais, le deſir d'avoir, ſans ceſſe m'importune ;
Avec du goût & peu de bien,
Quand je jette les yeux ſur tes divins ouvrages,
Qui, du vaſte univers, captivent les ſuffrages,

Que je ſens que leur prix ſurpaſſe mon moyen ;
Je ne crains point de te le dire,
Je ſuis rongé par le chagrin ;
Et brûlant d'obtenir un morceau de ta main,
J'éprouve à chaque inſtant le plus cruel martyre :
Mais, c'eſt en vain que je deſire ;
Si tu ne change mon deſtin,
Il me faut renoncer au bonheur où j'aſpire :
Je te ſçais, bon ami, ſincere, généreux,
Eh ! que pour toi c'eſt un ſupplice,
De ſçavoir quelqu'un malheureux :
Si tu voulois m'être propice,
RIGAUD, tu le peux aiſément ;
Je ne demande qu'une eſquiſſe,
De ton loiſir l'amuſement :
Un deſir bien noble m'anime ;
Ce don ſi cher, pour moi ſera
Une preuve de ton eſtime ;
Eh ! ton préſent m'honorera.
La louange toujours bleſſa ta modeſtie,
Je remets ton éloge à la poſtérité :
Dans les ſiécles futurs, ton nom, malgré l'envie,
Sera de nos neveux, en tous lieux reſpecté :
Qui diſpenſe aux Héros une ſeconde vie,
Doit jouir avec eux de l'immortalité.



ÉLOGE

DE MONSIEUR

CARLE VANLOO,

Mort, premier Peintre du Roi.

VANLOO n'eſt plus : ſes ſublimes talens,
Sont la gloire de ſa patrie.
Voici le terme de l'envie ;
Ses traits ſont briſés par le temps ;
Et ſa malignité punie,
S'efface à ces derniers momens ;
Comme la mort de quelques Grands,
Qu'on encenſoit & qu'on oublie.

Son nom demeure, & vit dans ſes tableaux ;
Dans les faſtes de la Peinture,
On doit écrire en traçant ſes travaux :
» L'Artiſte qui ſuit la Nature,
» Voit plus d'émules que d'égaux.
A la poſtérité, qui lira ſon hiſtoire,
Il laiſſe un héritage heureux ;
Son talent lui ſurvit pour former nos neveux ;
Leur guide ſera ſa mémoire ;

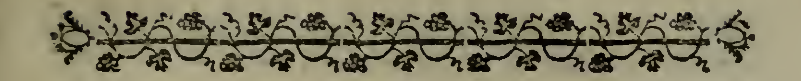
Cent chefs-d'œuvres brillans qui frapperont leurs yeux,
Montreront quels chemins conduisent à la gloire :
Mais, l'exemple de ses vertus,
Reste au siécle affligé, dont la mort le sépare.
Tout sentiment se change en regrets superflus,
Vertus & talens confondus,
Sont un assemblage si rare !

On redemande à VANLOO, qui n'est plus,
Le modele à la fois du plus vertueux pere,
De l'époux tendre, & de l'ami sincere.

Et toi, de ses devoirs heureux dépositaire,
VANLOO, digne héritier d'un nom long-temps fameux,
Entre tes bras notre amitié nous jette ;
Sous les yeux de ton Roi, viens répondre à nos vœux,
Rends nous l'Artiste & l'ami qu'on regrette.



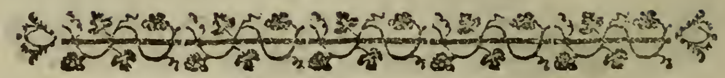
MADRIGAL.



MADRIGAL.

MA plume voudroit bien vous écrire une chofe ;
Ma main fur le papier eft prête à le tracer,
Chaque jour je me fais un plaifir d'y penfer ;
J'y penferai toujours, mais l'écrire je n'ofe.



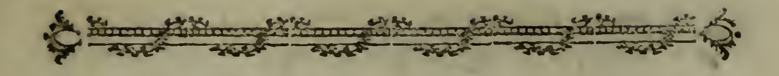


ÉPITAPHE

*DU CHIEN DE MADAME***.*

Je sçavois par mes aboiemens,
Des larrons confondre l'adresse;
Pour tromper leurs soins vigilans,
Nuit & jour je veillois sans cesse:
J'étois muet pour les amans.
Par ces sages arrangemens;
Je fus cher à mon maître, ainsi qu'à ma maîtresse.





ÉPIGRAMME.

Dieux, qui formez les Rois, sans doute,
Vous n'avez pu, jaloux de leurs heureux destins,
De l'immortalité leur dérober la route,
Qu'en leur donnant des Médecins.





ÉPITAPHE

DE SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE FLEURY.

Ci gît l'Ami, le Précepteur,
D'un Monarque chéri, dont il forma le cœur ;
Paſſant, en peu de mots, ſon éloge s'acheve,
Louis quinze fut ſon Eleve !





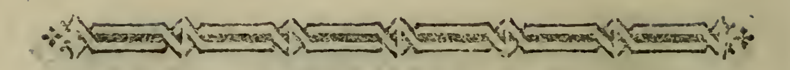
ÉPIGRAMME,

A DAMIS,

Qui faiſoit imprimer ſes Ouvrages, & vouloit les orner d'Eſtampes.

Tu te fais imprimer, Damis ;
Et crois qu'on lira des ſornettes,
Que Cochin orna de vignettes,
Dont le docte burin, fera lui ſeul le prix.
Abandonne un projet, qui n'eſt rien moins que ſage.
Il en ſeroit de ton ouvrage,
Comme jadis de maints & maints écrits,
Que l'on feuilletoit page à page,
Uniquement pour trouver une image.



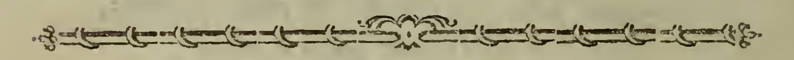


VERS

A UNE JEUNE DAME,

A qui, le jour de ſes noces, on préſenta un Serin dans une cage.

En voyant cet Oiſeau, qu'avec ſoin je retiens ;
Vous penſez, je le ſens, que ſa chaîne l'irrite ?
Détrompez-vous, Iris ; à chérir ſes liens,
Lui-même, ſouvent il s'excite.
Cela vous apprend aujourd'hui,
Ce que toujours vous devez faire :
Pour plaire, ainſi qu'il me ſçut plaire,
Il ne faut que chérir ſa chaîne comme lui.



ÉPIGRAMME.

L'Amour voyant qu'Iris n'aimoit que la bouteille,
Se changea, de dépit, en grappe de raiſin,
Et fut l'attendre un jour ſous une épaiſſe treille,
Pour mieux lui ſouffler ſon venin :
Elle, ſans ſe douter que ce fût une attrape,
Ni du tour que l'Amour dans ce lieu lui jouoit,
Dit en ſentant couler tant de jus de la grappe :
Avouons que je ſuis tombée en bon endroit.



A FEU MONSIEUR

CARTAUD,

Premier Architecte de feu Monseigneur le Duc d'ORLÉANS, lorsqu'il fut reçu Architecte du ROI de la premiere Classe, place dans laquelle il fut installé le jour de sa réception.

DIGNE rival de Michel Ange,
Toi, l'ennemi de la louange;
CARTAUD, reçois mon compliment:
Que vois-je? un grain d'encens peut te mettre en colere;
Tu retorques mon argument:
Ami, comme mes soins ne tendent qu'à te plaire,
Si de peu de talent je me trouve muni,
Mon zele n'est pas moins sincere;
Le compliment, d'ailleurs, devenant nécessaire;
C'est à l'illustre Corps où je te vois uni,
Que de ce pas je vais le faire.

*



VERS

A MONSIEUR L'ABBÉ

MADIN,

Maître de la Chapelle du Roi, qui avoit mis en musique le Bouquet présenté à Son Éminence Monseigneur le Cardinal de Fleury, le jour de Saint André: année 1741. (a)

Madin, que tu sçais bien, par tes tendres accords,
Du cœur & de l'esprit émouvoir les ressorts!
Tes tours brillans, heureux, tes aimables saillies,
N'appartiennent qu'à ces génies
Qu'Apollon sauve de l'oubli!
Dans tes divins transports, dans tes nobles idées,
Qui, soutenus de l'art, dirigent tes pensées:
On croit encore entendre & Lalande & Lully.

(a) Mercure de France: Décembre 1741. pag. 2834.



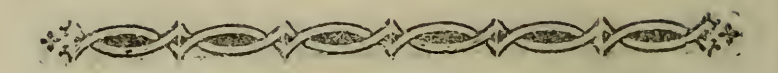
VERS

SUR L'EXPOSITION

DE LA STATUE ÉQUESTRE

DE LOUIS XV.

MONARQUE bien-aimé, Monarque, né pour l'être,
Que pour notre bonheur, le Ciel fit notre Maître;
Regarde, vois ton peuple avec empreſſement :
Reſpecter, admirer, l'auguſte monument,
Que la reconnoiſſance éleve à ta ſageſſe ;
L'ame de tes ſujets ſe montre au plus grand jour ;
Jamais pouvoient-ils mieux ſignaler leur tendreſſe,
Qu'en rendant l'Univers témoin de leur amour ?
Vous, qui voulez jouir d'une immortelle vie,
Princes, pour mériter ces ſolides honneurs,
Qu'à la ſeule vertu ne peut ravir l'envie ;
Soyez comme LOUIS, peres de la patrie,
Vous regnerez ſur tous les cœurs.



LE CERCLE.

Une Critique fine amuse, & peut instruire ;
Mais celui qui se fait un talent de médire,
Est d'abord écouté. Charmé d'être applaudi,
Le succès l'enhardit, & sa bouche indiscrete
Donne bientôt prise sur lui.
Pour finir, en un mot, a-t-il battu retraite,
On le glose lui-même, & tombant sans soutien,
Il devient le mépris de tous les gens de bien.
Il faut, par fois, usant de politique,
Craindre, en trop s'avançant, de révolter les gens,
Epargner les petits, & respecter les grands ;
Et faire voir que la critique,
Ménageant mieux les traits qu'elle a droit de lancer,
Veut corriger les mœurs, & non pas les blesser.





VERS

A MADEMOISELLE

SILVIA,

Célébre Actrice de la Comédie Italienne.

SE peut-il que le temps, tyran de notre vie,
Ait épargné vos graces, vos attraits ;
Depuis plus de dix ans (*a*), que de loin ni de près,
Je n'ai vu ces beaux yeux dont mon ame est ravie ;
Mon cœur les trouve encor plus brillans que jamais :
Ce mérite éclatant, gage unique & fidele,
Du rang que vous gardent les Dieux,
En ce moment m'ouvre les yeux ;
Charmante SILVIA, vous êtes immortelle.

(*a*) L'Auteur avoit été environ ce temps sans mettre le pied à l'Hôtel de Bourgogne.





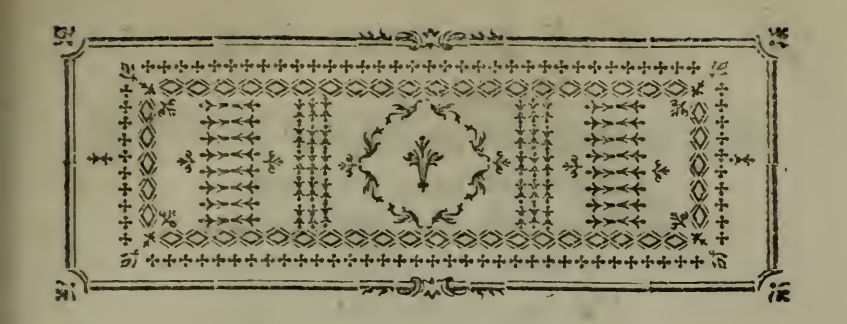
L'HOMME SINCERE.

A la honte du ſiécle, hélas ! il faut le dire ;
Celui qui ſçait le mieux médire,
Eſt celui que l'on trouve avoir le plus d'eſprit,
Et que par préférence un chacun applaudit.
Si je me trouve chez Béliſe,
Qui de ſes charmes croit plus d'un galant épris,
Qu'en ſa préſence je m'aviſe,
De trouver des attraits à la jeune Doris ;
C'eſt aſſez ; je m'en fais bientôt une ennemie :
Tout éloge l'offenſe, & choque ſa fierté :
D'une Belle, telle eſt aujourd'hui la manie,
De n'accorder qu'à ſoi le prix de la beauté ;
Pour calmer le tranſport dont ſon ame eſt ſaiſie,
Je chante la palinodie,
Ne donnant à Doris qu'un frivole agrément,
Convenant même ingénument,
Qu'elle n'eſt rien moins que jolie,
Et que j'en ai jugé trop indiſcrettement :
Ce détour me réconcilie,
Et je rentre en grace au moment.
Penſez-vous que l'on puiſſe être aſſez patient,
Pour écouter paiſiblement,
Un fat, dont je ferois la généalogie,
Se parer d'un beau nom, tailler de l'important,

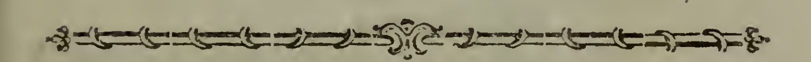
Tandis qu'il prouve le contraire,
Par un air emprunté, qui pour lui n'eſt point fait;
Qui renfermant en ſoi le plus noir caractere,
Cherchant à ſe donner pour tout autre qu'il n'eſt,
S'efforce d'oublier, même juſqu'à ſon pere?
Puis-je me taire enfin, lorſque j'entends Damis,
Déchirer un ami dont la femme eſt coquette,
Et de ſon deshonneur amuſer tout Paris,
Quand de la ſienne on ſçait la conduite ſecrette?
N'eſt-ce pas ſur ſoi-même attirer le mépris?
Verrai-je encor, ſans rompre le ſilence,
La prude Iris pouſſer l'extravagance,
Juſqu'à condamner hautement,
Des plaiſirs, de tout temps, conſacrés par l'uſage;
S'offenſer au ſeul mot & d'amour & d'amant,
Etre en tout ſcrupuleuſe, & d'un rien prendre ombrage;
Quand je ſçais que ſecrettement,
Oubliant ſa morale auſtere,
En héroïne de roman,
Elle mene l'amour cavaliérement,
C'eſt-à-dire, à la mouſquetaire?
Et Lyſimon qui fait le doucereux,
Et le délicat dans ſes feux;
J'ai peine à concevoir, dit-il, d'un air folâtre,
Comment l'on peut aimer ces filles de théâtre,
Sur-tout celles de l'Opéra.
Oſe-t-il avancer cela?
Quand moi-même je puis lui prouver le contraire;
Je l'y ſçais ſi bien attaché,

Qu'au moment que je parle, & la preuve en eſt claire,
Pour lui, Mercure eſt en marché ;
Et tout prêt d'emporter l'affaire,
Si perſonne en ce jour ne couvre ſon enchere.





RECUEIL DE COUPLETS.



PARODIE

D'une Piéce de Claveſſin de feu M. de Blasmont.

VIENS, Liſette,
Seulette,
Du plus fidele des Amans,
Approuver les feux, les ſermens :
Que ton ame
S'enflamme ;
Viens partager ma vive ardeur,
Regne . . . . dans mon cœur.

Aimons-nous,
Quel bien eſt plus doux !
Ne crains point les armes
D'un Dieu plein de charmes :
Liſis,
Des tes attraits épris,
Ne peut-il à ſon tour
T'engager au retour ?
Quoi ! fais-tu tes plaiſirs
De mes ſoupirs !
Vole dans ce ſéjour,
Lance tes traits, Amour.
Finis, puiſſant vainqueur,
Ma langueur.
Viens, &c. (*juſqu'au mot*, dans mon cœur.)

Tu te rends
A mes ſoins preſſans ;
Quels momens !
Dieux ! qu'ils ſont charmans,
Qu'ils flattent mes ſens !
Je te vois ſourire ;
Ta rigueur expire ;
Reçoi,
Pour gage de ma foi,
Ce cœur qui vit pour toi ;
Qui, ſoumis à ta loi,
Ne peut être heureux,
Loin de tes yeux :
Viens, Liſette, &c.

BOUQUET



BOUQUET

A UNE DAME,

POUR LE JOUR DE LA SAINT JEAN.

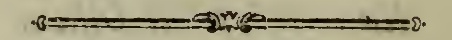


Air : *Ah ! le bel Oiseau.*

DIEU des Vers, à qui je dois
De rimer l'heureux délire ;
Soutiens en ce jour ma voix,
Nourris l'ardeur qui m'inspire :
Je veux chanter Jeanneton,
Pour qui plus d'un cœur soupire :
Je veux chanter Jeanneton,
Et cela sur le bon ton.

C'est sa fête, il faut saisir
Un moment si favorable,
Préparé par le plaisir,
Il n'en est que plus aimable :
Je veux chanter Jeanneton,
L'ornement de cette table :
Je veux, &c.

Aide-moi, Dieu de mon cœur,
Pour peindre, en ami ſincere,
Son eſprit & ſa douceur,
Son aimable caractere :
Il faut chanter Jeanneton,
Et le don qu'elle a de plaire :
Il faut, &c.



Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Quand Tircis veut ſur l'herbette
Faire entendre une chanſon,
Tout s'accorde à ſa muſette,
L'écho chante à l'uniſſon :
Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom,
Que celui de ma Jeannette.
Non, non . . . .
Que celui de Jeanneton.

Les roſſignols, la fauvette,
Tout devient dans ce canton,
De l'amitié l'interpréte ;
Chacun dit à ſa façon :
Non, non, &c. . . . .

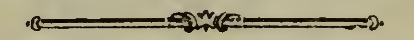
Ne prétendez plus, Ninette,
Vous, Sufette, & vous, Fanchon;
Que dans une chanfonnette,
L'amour place votre nom:
Non, non, &c.

S'il arrive qu'on admette
Mes vers au facré vallon;
Qu'à l'envi chacun répéte,
Le refrain de ma chanfon:
Non, non, &c.





BOUQUET
A UNE DAME,
LE JOUR DE SAINT LOUIS.



Air : *La bonne aventure.*

Des Muſes beau nourriçon,
Gratez-vous la tête :
Pour célébrer Louiſon,
Il nous faut une chanſon ;
C'eſt demain ſa fête, ogué ;
C'eſt demain ſa fête.

D'annoncer ici nos vœux ;
Tout nous autoriſe ;
Portez les miens juſqu'aux cieux,
Et chantons à qui mieux mieux,
L'aimable Louiſe, ogué,
L'aimable Louiſe.



Pour prendre avec moi le ton,
Qu'à boire on s'apprête :

La table eſt mon Hélicon,
Et Bacchus mon Apollon :
Célébrons Louiſe, ogué,
Célébrons ſa fête.



Air : *Ces braves Inſulaires.*

La Saint Charles eſt grand'fête,
Qu'amis, parens, tous d'un air honnête,
A la chommer s'apprête :
Que l'on boive auſſi-tôt
A Charlot . . . . (*quatre fois.*)

Que l'on chante bien haut ; (*bis.*)
C'eſt un homme eſtimable,
Qui ſçait, qui fait, d'un air agréable,
Les honneurs de ſa table.
Ah ! qu'il fait bon chez lui :
Reſtons-y . . . . . . (*quatre fois.*)

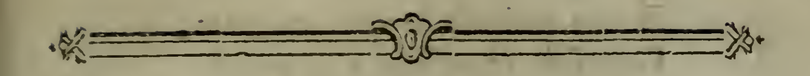
Si l'on vante ſon vin,
Le verre d'une main ;
De l'autre une bouteille

Pleine d'un jus, dont l'odeur réveille,
Et qu'il verſe à merveille;
Il vous dit poliment :
Buvez-en . . . . . (*quatre fois.*)

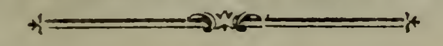
⁂

Buvons tous largement,
Le vin eſt excellent;
Et célébrons un Maître,
Qui ſçait ſi bien nous faire connoître,
Qu'il veut notre bien être;
Il eſt aſsûrément
Tout charmant. (*quatre fois.*)





POUR LE JOUR DE LA SAINT CHARLES.



Air : *Du Maréchal.*

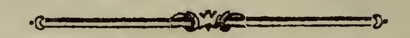
⁂

Le plaiſir paſſe, & n'a qu'un temps,
Charlot, profitez des inſtans;
Qu'une bonne ſanté vous donne,
Et tous les cœurs ſeront contens :
Pour voir renaître le printemps,
Il faut jouir de ſon automne :
Tôt, tôt, tôt,
Crions haut,
De Charlot,
C'eſt la fête,
Qu'à la bien chommer on s'apprête.

⁂

Pour faire honneur à ce feſtin,
Et mettre le convive en train,
Que du logis la Souveraine,
Agace voiſine & voiſin;

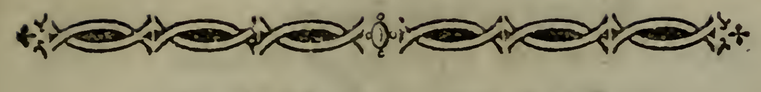
Et que toujours le verre en main,
Cent fois ce refrain elle amene :
Tôt, tôt, tôt, &c.



Air : *V'la c'que c'eſt qu'd'aller au bois.*

Si Charlot, dit certain cerveau,
Ne peut rimer avec tonneau :
Rimons en *in*, jamais en eau:
Ceſſons toute guerre,
Reprenons le verre,
Egoutons la pinte & le pot.
Pour rimer à l'ami Charlot.



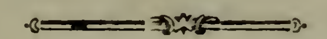


PARODIE

D'un air de M. B*LAISE*, *dans les* Dieux traveſtis, *Comédie Italienne :* *1742.*



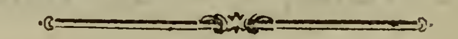
QUAND Bacchus à l'Amour ſe lie,
Quel deſtin eſt plus glorieux ?
On doit à ces vainqueurs le bonheur de la vie :
Sous leurs loix, on eſt trop heureux;
Qu'ils regnent ſur nos cœurs, qu'ils triomphent ſans ceſſe,
Sans Bacchus, ſans l'Amour, tout devient ennuyeux.
Ah ! quelle ſage & douce ivreſſe,
Lorſque, pour nos plaiſirs, ils s'accordent tous deux !



Air : *Sarabande d'Iſſé.*

De Saint Martin, célébrons tous la gloire,
C'étoit un Saint, qu'on ne mettoit en train,
Qu'avec ce jus divin.
Fameux gourmet, Patron de feu Grégoire,
Les fiers buveurs,

Briguent tous ſes faveurs.
Pouvons-nous trop rappeller la mémoire,
D'un Saint qui ne nous parloit que de boire,
Qui troqua ſans chagrin,
Pourpoint & caſaquin,
Contre un verre de vin.



Air : *Berger, qu'as-tu fait de mon cœur ?*

Lorſque l'amour, d'un nœud puiſſant
Nous lie & nous engage,
Plus l'objet nous paroît charmant,
Plus on craint qu'il voyage :
S'il voyage, vous dit l'amour,
Je ne réponds point du retour.

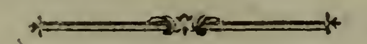
Si jamais l'objet de vos feux
Vous prétexte un voyage ;
Ne faites que pour vous des vœux.
Vous ſeul ferez naufrage :
Vous m'implorerez vainement,
L'amour change comme le vent.

*



Même air.

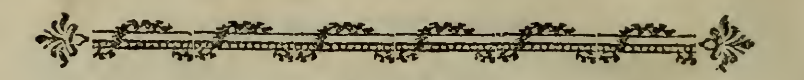
Jeune Iris, vous avez des rats,
Dont le genre m'enchante.
Ah! ne vous en défaites pas,
Ils vous rendent charmante;
Vous leur devez ces traits vainqueurs,
Qui vous font regner ſur les cœurs.



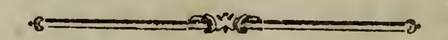
Même air.

Regner ſur un peuple éclairé,
Dont l'amour eſt ſincere;
Mériter d'en être adoré,
Le gouverner en pere:
De LOUIS, voilà, trait pour trait,
Le caractere, le portrait.

Parques, juſqu'à cent ans paſſés,
Conduis ſa deſtinée:
Si tu n'as pas de fil aſſés,
Prends en ſur ma fuſée.
Ah! j'ai trop vécu, ſi ta main
N'exécute pas mon deſſein.



CHANSON.



Air : *Connoissez-vous la femme, la femme à Jean Vincent.*



UN Monsieur d'importance,
Galant & fait au tour ;
Me vante chaque jour
Ses soins & sa constance.
Ah! ah! ah! je lui dis, Monsieur,
Que je crains pour mon cœur,
Que jé crains pour mon cœur!



Que craignez-vous, la belle ?
Je crains avec raison,
Qu'un si joli garçon,
Ne devienne infidéle.
Ah! ah! ah! si c'étoit Monsieur,
J'en mourrois de douleur. (*bis.*)

⁂

Un air tendre nous touche,
Il demande ma main ;
Je lui donne, soudain,
Il la porte à sa bouche.
Ah ! ah ! ah ! je lui dis, Monsieur,
Que vous tentez mon cœur ? (*bis.*)

⁂

Ma mere étoit sortie,
Lors de notre entretien ;
Dame, il parloit si bien,
Que j'en fus attendrie.
Ah ! ah ! ah ! je lui dis, Monsieur,
Prenez, prenez mon cœur ? (*bis.*)

⁂

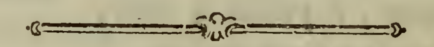
Gardez-vous, jeunes filles,
D'écouter un amant,
Qui n'est constant, qu'autant
Que vous restez gentilles.
Ah ! ah ! ah ! qui donne son cœur,
Fait souvent son malheur.





Air : *Bouchez, Naïades, vos Fontaines.*

L'Amour fait que langue discrete,
Ne sçauroit se taire & caquete;
On donne enfin dans le paneau,
Grace aux soins de ce petit traître,
Qui sur ses yeux porte un bandeau,
Quand sur sa bouche il devroit être.



Même air : *Sur la Naissance du Duc d'Aquitaine.*

Du Ciel la bonté souveraine,
Nous accorde un Duc d'Aquitaine;
Que de Héros pour nous régir,
Et pour embellir notre histoire:
LOUIS, je lis dans l'avenir,
Qu'ils hériteront de ta gloire.

Air : *Ces braves Insulaires.*

Notre galante âneſſe,
La nuit, le jour, appelle ſans ceſſe,
Dans l'ardeur qui la preſſe;
Quelque gentil ânon,
Han, hi, hon, han, hi, hon, han, hi, hon.

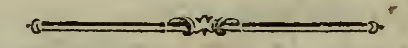
Sortons de la maiſon,
Pour trouver le mignon;
Courons la pretentaine,
Diſoit l'âneſſe à notre voiſaine,
Raſſemblons dans la plaine,
Les ânes du canton,
Han, hi, hon, han, hi, hon, han, hi, hon,



Air : *La fanfare de Saint-Cloud.*

Avec ardeur on s'empreſſe
De chercher le vrai plaiſir;
Qui ne ſçait que la ſageſſe

Enſeigne l'art d'en jouir ;
Qui de ſon cœur eſt le maître,
Eſt heureux ſans paſſion ;
Le vrai bien ne doit ſon être
Qu'à l'imagination.



Même air que deſſus.



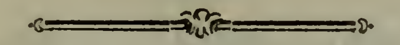
Sous les loix de l'Hymenée,
Depuis trois mois mes parens,
Ont fixé ma deſtinée ;
Mon époux a ſoixante ans,
Nous faiſons fort bon ménage ;
Il eſt content, le patron,
Autant qu'on l'eſt à ſon âge,
En imagination.



Air : *De Joconde.*

L'Amour avec moi deviſant,
Me propoſa de boire ;
J'acceptai l'offre, me flattant
D'obtenir la victoire ;

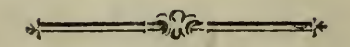
Mais ce Dieu, dans les yeux d'Iris,
Sçut ſi bien ſe défendre,
Que ma foi, je me trouvai pris,
Quand je penſois le prendre.



Air : *A boire, à faire.*

Il n'eſt point de plus grand malheur,
Diſoit Lucas, ſortant de viſiter ſa cave,
Que de voir ſa moitié, libre de toute entrave,
Marchander, ou plutôt mettre à prix notre honneur;
Dans la fureur qui le tranſporte,
Lucas (alors il étoit nuit)
Entend que de ſa cave on veut forcer la porte;
Plus furieux cent fois, il deſcend & tout fuit.
Dieu du Vin, ſe dit-il, on a juré ma perte;
Ton temple eſt mon caveau, viens m'aider au moment,
Fermons-en de concert la porte exactement:
Qu'importe, que l'Amour tienne la ſienne ouverte.





Autre Air : *A boire, à faire.*

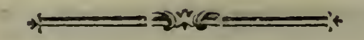
L'Amour, ce petit Dieu rusé,
Voulant, à plus d'un cœur, faire nouvelle breche;
Fut surpris de se voir à sa derniere fleche,
Et que son arc étoit brisé,
Il ne put retenir ses larmes;
Mais pour dissiper son chagrin,
Et lui donner le temps de rétablir ses armes,
Bacchus fit, à grands flots, couler son jus divin.



Air : *De M. de Blasmont, Caractere de l'Amour.*

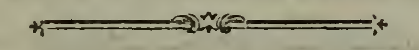
Que le Dieu de la tendresse,
Dans vos yeux paroît charmant;
C'est par vous qu'il intéresse,
Qu'il triomphe en ce moment.
Qui vous voit se dit sans cesse :
On n'est heureux qu'en aimant.





Même air *que dessus.*

Sans le Dieu de la bouteille,
Tout plaisir est languissant;
Sa liqueur douce & vermeille,
Calme les maux d'un amant:
Il nous charme, il nous réveille;
On n'est heureux qu'en buvant.



Air: *De Dame Ragonde; jamais la nuit.*

Est-il un sort plus déplorable:
Je portois un flacon plein d'un jus précieux,
Je le laisse échapper, il se brise à mes yeux.
Pénétré de douleur, je reste inconsolable:
Il étoit destiné pour vous,
Lucas, Grégoire en avoit fait l'emplette;
Je m'écriai, dans mon juste courroux,
Que de vin répandu (*bis.*) ah! que je le regrette.



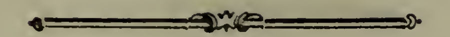
Air : *A faire.*

Mes chers moutons, vous vous plaignez, peut-être,
Que loin de vous garder des loups,
Sans ſouci je vous laiſſe paître :
Hélas ! calmez votre courroux.
L'amour qui fait toute ma peine,
Ne permet pas qu'en penſant à Climene,
Je puiſſe encor être occupé de vous.



Air : *A faire.*

Que ſous les loix du Dieu de la bouteille,
Il eſt doux de s'engager,
On peut, à l'ombre d'une treille,
Boire, & rire ſans danger ;
Mais, pour peu qu'on s'expoſe,
A folâtrer avec l'Amour :
Ce badinage un jour,
Nous coûte toujours quelque choſe.



Air : *Relantanplan, tambour battant.*

Se rendre l'effroi de la terre,
Porter l'épouvante en tous lieux ;
C'eſt-la ce qu'on ne doit point faire,
Quand on peut faire beaucoup mieux.
Si vous aimez tant le vacarme,
A Cythere l'on vous attend,
Un beau minois mene un Gendarme.
Relantanplan, tambour battant.



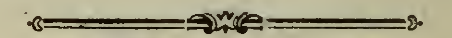
Même air *que deſſus.*

Jeunes Galans qui voulez plaire,
Qui lorgnez un objet charmant ;
Si de Paphos vous voulez faire,
L'heureux trajet ſans accident ;
Choiſiſſez vous jeune Bergere,
Embarquez-vous, prenez le vent,
Conduiſez-la droit à Cythere,
Et cela ſans perdre un inſtant.



Même air.

Dans l'âge aimable où la nature,
Peint à vos cœurs le ſentiment;
Fillette, attendez ſans murmure,
Que pour vous s'explique un Amant;
Si le Galant par aventure,
Parle d'Hymen, qu'il ſoit preſſant,
Il faut l'obliger à conclure,
Et cela ſans perdre un inſtant.



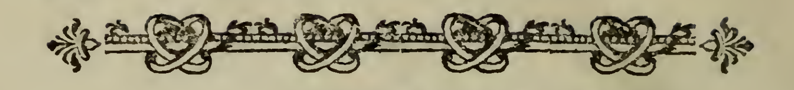
Air : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

Dans cet âge vainqueur
Où l'on n'aime qu'à rire;
J'exprimois, ſur ma lyre,
Les tranſports de mon cœur;
Les oiſeaux de nos bois,
Charmés de mon langage,
Mêloient leur doux ramage
Aux accens de ma voix.

Nos ſons les plus touchans
Attiroient ſur l'herbette
La Bergere folette,
Pour entendre nos chants ;
Les plaiſirs & les jeux,
Amis de la jeuneſſe,
Nous ſecondoient ſans ceſſe,
Dans nos chants amoureux.

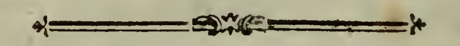
Le temps qui fuit toujours,
M'a laiſſé ſans défenſe ;
Je n'ai plus la puiſſance
D'arrêter les amours :
En regrets ſuperflus
Mon ame ſe tourmente,
Aujourd'hui que je chante,
On ne m'écoute plus.





CHANSON

DES FRANCS-MAÇONS.



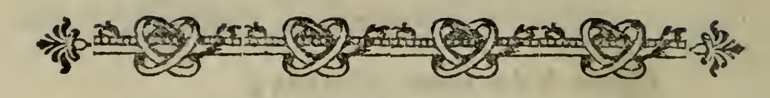
Air : *De Jephté, Opéra:* Nous vivons dans l'innocence.

Non, de la Maçonnerie,
Rien n'égale la ſplendeur ;
Grace à l'aimable génie,
Qui nous prête ſa douceur :
Chez nous regne une harmonie,
Qui charme & ſéduit le cœur.

Dans nos fêtes l'on ſupprime
Tout propos trop ennuyeux,
Le même eſprit nous anime,
Nous formons les mêmes vœux :
On ſe cherche, l'on s'eſtime,
Quel deſtin eſt plus heureux.

Quant à ſes ames vulgaires,
Que notre ſilence aigrit;
S'ils ſçavoient les loix auſteres
Que la vertu nous preſcrit;
Ils verroient que nos myſteres
Forment le cœur & l'eſprit.





BOUQUET

A FEU MONSIEUR GERMAIN,

Orfévre du Roi.

POUR LE JOUR DE LA S. THOMAS, ſa fête.



L'horoſcope accompli, *Comédie Italienne.*

PUISQUE c'eſt aujourdhui la fête
Du Maître aimable de ces lieux ;
Courage, Muſe, qu'on s'apprête
A la célébrer de ſon mieux ;
Faute de fleurs, chantez ſa gloire,
Et dans le temple de mémoire,
Gravez ſur le marbre & l'airain,
Le nom du célébre GERMAIN (*a*).

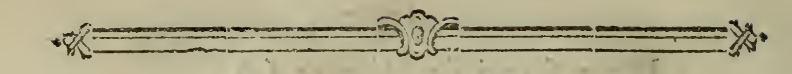
(*a*) Un des plus célébres Orfévres de ce ſiécle.

Digne favori de Minerve (*a*),
Vous, à qui, par un choix heureux,
Cette Divinité réſerve
Le ſoin de rendre un nom fameux,
Ma Muſe, en ce jour, vous appelle:
Partez ; & d'accord avec elle,
Gravez ſur le marbre & l'airain,
Le nom du célébre GERMAIN.

Vous, que pour jamais il illuſtre,
Digne fruit du plus tendre amour (*b*),
Songez à ſoutenir le luſtre
Qu'il répand ſur vous en ce jour ;
Que dans les fêtes du Parnaſſe,
L'on puiſſe voir de race en race,
Gravé ſur le marbre & l'airain,
Le nom du célébre GERMAIN.

(*a*) Feu M du Vivier, fameux Graveur de ce ſiécle.
(*b*) Feu M. Germain a laiſſé deux fils.



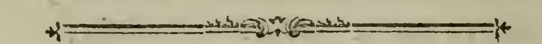


VERS

*A MONSIEUR ***.*



Je ſuis d'une tendreſſe extrême,
Mon cœur eſt fait pour votre amour:
S'il vous touche autant qu'il vous aime,
Qu'il ſoit donc payé de retour;
Mais je crains que quelque Bergere
N'entreprenne de vous charmer,
Qui, peut-être, aura l'art de plaire,
Quand j'ai pour vous celui d'aimer.

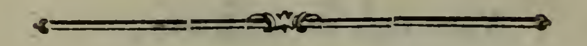


RÉPONSE SUR LES MÊMES RIMES.

*A MADEMOISELLE ***.*

Pour vous mon ardeur eſt extrême,
Elle eſt l'ouvrage de l'amour;
Comme il ſçait combien je vous aime,
Il eſt garant de mon retour.
Ne craignez point qu'une Bergere

Puiſſe quelque jour me charmer ;
Je n'en ſçais pas qui ſache plaire
Mieux que celle qui ſçait aimer.



Air : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Vous croyez qu'il eſt facile
De rimer ſur le moment ;
Un Couplet, un Vaudeville,
Qui ſoit tourné galamment ;
Deux ou trois tours de prunelle,
Dont plus d'un cœur eſt féru,
Renverſe notre cervelle,
N'eſt-ce pas un impromptu ?



Même air *que deſſus.*

La Bergere qui m'engage,
Prenoit le frais du matin ;
Secrétement ſous l'ombrage,
Je m'en approche ſoudain ;
Elle fuit, veut ſe défendre,
Mes ſoupirs ont prévalu,

La Belle a daigné m'entendre ;
N'eſt-ce pas un impromptu.

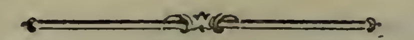


Vous avez un air ſévere,
Votre abord eſt impoſant,
Que le bonheur de vous plaire
N'eſt-il l'œuvre d'un moment ;
Montrez-nous un cœur ſenſible ;
Tant ſoit peu moins de vertu :
Alors il ſera poſſible
De vous faire un impromptu.



La jeuneſſe ſur ſes traces
Voit voltiger les plaiſirs ;
Autrefois j'ai vu les graces
Recueillir tous mes ſoupirs,
Les porter à ma Bergere,
Et prévenir ſes refus,
Dans cet âge où l'on ſçait plaire,
J'aurois fait maints impromptus.





Air : *De Joconde.*

ENVOI.

Allez, mes vers, trouver BLASMONT, (*a*)
Allez ſous ce grand Maître,
Mériter ſur le double mont,
Qu'il vous faſſe connoître.
Comme vous êtes mes enfans,
Votre intérêt me touche;
Vous recevrez mille agrémens,
En paſſant par ſa bouche. (*b*)

(*a*) Il chantoit avec beaucoup de grace.

(*b*) Feu M. de BLASMONT, Sur-Intendant de la Muſique du Roi, avoit demandé les Couplets à l'Auteur.

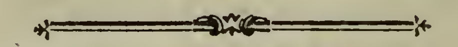




BOUQUET

A UNE JEUNE DAME,

LE JOUR DE LA SAINT JEAN.



Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

DE chanter vos appas,
L'on a bâti ſans peine
De vers mainte douzaine,
Dont amour fait grand cas ;
Ne m'entendez-vous pas ?

Faut-il donc tant d'hélas!
Pour apprendre à Jeannette
Qu'on ſoupire en cachette
Pour ſes naiſſans appas ;
Ne m'entendez-vous pas ?



A



A LA MÊME.

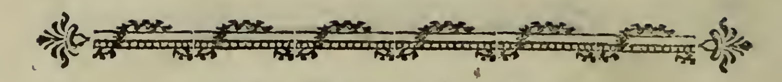


Air : *Ahie, ahie, Jeannette.*

Quand avec un ris malin,
D'un regard elle vous guette;
On croit paſſer ſon chemin;
C'eſt l'amour qui vous arrête,
Ahie, ahie, ahie, ahie, ahie, ahie, Jeannette,
Jeannette, ahie, ahie,

Comme nous connoiſſons tous,
De quel prix ſeroit l'emplete;
Il n'en eſt point entre nous,
Qui, la voyant, ne répéte:
Ahie, ahie, ahie, Jeannette,
Jeannette, ahie, ahie,





COUPLETS
SUR LA BATAILLE DE FONTENOY.

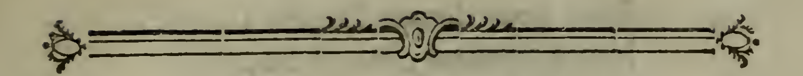


Air : *V'la ce que c'eſt qu'd'aller au bois.*

NAITRE pour des faits inouis,
V'la ce que c'eſt qu'd'être LOUIS :
Se montrer à ſes ennemis,
Autant redoutable,
Qu'il eſt adorable :
Les vaincre, en faire ſes amis (*a*),
V'la ce que c'eſt qu'd'être LOUIS.

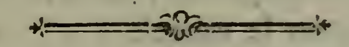
Inſpirer l'amour & l'effroi,
V'la c'que c'eſt qu'd'être un grand Roi :
Du Soldat, s'arroger l'emploi ;
En grand Capitaine,
Partager ſa peine,
A l'univers donner la loi ;
V'la c'que c'eſt qu'd'être un grand Roi.

(*a*) Le Roi, ſur le champ de bataille, ordonna qu'on eût ſoin des Anglois bleſſés, & qu'on les traitât en amis.



VAUDEVILLE,

Chanté par les Harangeres de la Halle, le 10 Septembre, jour des réjouiſſances publiques. (*a*)



*Sur l'*air : *O pégué, ma Commere.*

FAISONS tretous paroître
Qu'elle eſt notre gaieté;
Puiſqu'enfin notre Maître
Eſt en pleine ſanté :
Célébrons tous, ma chere,
Notre félicité,
O pégué, ma Commere,
Ma Commere, ô pégué.

Le Ciel qui le conſerve,
Rend nos jours pleins d'attraits;
Sa bonté le réſerve

(*a*) Mercure de France : Octobre 1744, pag. 2315.

Pour nous donner la paix ;
Notre bonheur, ma chere,
Eſt des plus aſſuré,
O pégué, ma Commere, &c.

Non, jamais Capitaine
N'acquit plus de renom ;
Je l'avons vu ſans peine,
Affronter le canon :
Dans le danger, ma chere,
Le premier expoſé,
O pégué, ma Commere, &c.

Ses ennemis ſoupirent
De ſe voir abattus ;
Mais, en ſecret, admirent
Sa valeur, ſes vertus.
Juſqu'au bout de la terre,
LOUIS eſt reſpecté,
O pégué, ma Commere, &c.

Quand j'ons fait le voyage
De Metz pour l'aller voir ;
D'abord ſon bon viſage
Ranima notre eſpoir ;
Il nous reçut, ma chere,

Avec tant de bonté,
O pégué, ma Commere, &c.

En voyant ſa préſence,
Je vinmes à trembler;
D'un air de complaiſance
Il ſçut nous raſſurer,
En nous diſant, ma chere:
Enfans, je ſuis ſauvé,
O pégué, ma Commere, &c.

Les yeux, baignés de larmes,
J'embraſſions ſes genoux;
Senſible à nos allarmes,
Il pleuroit comme nous;
Ah! que LOUIS, ma chere,
A le cœur bien planté!
O pégué, ma Commere, &c.

Des Princes de la terre,
LOUIS eſt le plus grand;
Je cherchons à lui plaire;
Il eſt ſi bienfaiſant;
Vive LOUIS, ma chere,
Vive le bien-Aimé!
O pégué, ma Commere, &c.

Par des cris d'allégreſſe,
Perçons le firmament;
Dans l'ardeur qui nous preſſe,
Répétons hautement:
Vive LOUIS, ma chere,
Vive le bien-Aimé;
O pégué, ma Commere, &c.

Allons droit à l'image (*a*)
De ce Héros charmant;
Offrons-lui notre hommage,
Juſqu'au dernier moment;
Qu'à ſes genoux, ma chere,
Notre amour ſoit porté;
O pégué, ma Commere, &c.

On trouvera l'air de ce Vaudeville, noté, qui eſt du feu Sieur Gilliers, dans le ſecond volume du Mercure de France: Septembre 1729, page 2246.

(*a*) Le jour des illuminations, l'Auteur avoit placé, ſous un dais, le portait du Roi.



VAUDEVILLE.



TANT qu'Ilas s'enorgueillira
Du poste brillant qu'il occupe :
Le public n'est pas une dupe,
Il le blâmera ;
Mais, quand, placé pour être utile,
Avec grace il refusera,
Et sera d'un abord facile :
On l'applaudira.

Tant que Philis se montrera,
D'une coquetterie extrême,
Et peu fidelle à ce qu'elle aime,
On la blâmera ;
Mais, quand, dans l'ardeur qui la presse,
D'un seul amant elle fera
L'unique objet de sa tendresse ;
On l'applaudira.

Tant que Lysandre publiera,
Qu'en secret la foible Bélise
Le préfére, le favorise;

On le blâmera ;
Mais, quand, dans l'ombre & le ſilence,
A lui-même il ſe cachera,
Les faveurs qu'amour lui diſpenſe ;
On l'applaudira.

Près d'une fille d'Opéra,
A moins que Plutus ne l'amene,
Un jeune galant perd ſa peine ;
On le blâmera :
Quand en héros de la finance
Au foyer il s'annoncera,
Et qu'il fera de la dépenſe :
On l'applaudira.





FÊTES

DE MARINIERS ET DE MARINIERES.



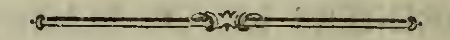
Une Mariniere.

Contre les feux du Dieu du jour,
Dans les eaux l'on trouve un aſyle ;
Mais contre ceux du tendre amour,
L'onde ne peut offrir qu'un ſecours inutile :
Son flambeau plus ardent que le flambeau des cieux,
Embraſe les Tritons dans leurs grottes profondes,
Thétis a reſſenti ſes feux,
Et Neptune, à ſon tour, s'enflamme au fond des ondes.





VAUDEVILLE.



Vous qui filez depuis long-temps,
Les nœuds d'une chaîne parfaite :
Que ne bruſquez-vous la fleurette,
Vous trouverez ces doux inſtans ;
Menez la belle à la guinguette,
    Liron, lirette ;
Donnez moitié chair & poiſſon,
Vous la prendrez à l'hameçon.

Amant, qui d'un époux grondeur,
Craignez la préſence importune,
Et qui voulez tenter fortune,
C'eſt peu de vanter votre ardeur ;
Du jaloux acquittez les dettes,
    Liron, lirette :
Faites les frais de ſa maiſon,
Vous le prendrez à l'hameçon.



Une fillette à qui l'amour
N'a jamais fait ſentir d'allarmes ;

Dans ce Dieu ne voit que des charmes,
Qui la raviſſent nuit & jour.
En ſuivant de près la Poulette,
Liron, lirette;
De bon cœur, dans l'occaſion,
On la voit mordre à l'hameçon.

⁂

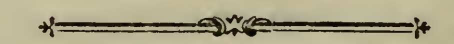
L'on dit qu'à la pêche des cœurs,
L'aimable Dieu de la tendreſſe,
Nuit & jour s'occupe ſans ceſſe,
Pour les combler de ſes faveurs;
De moi s'il vouloit faire emplette,
Liron, lirette:
Sans crainte, j'irois ſans façon,
Mordre moi-même à l'hameçon.





A MONSEIGNEUR

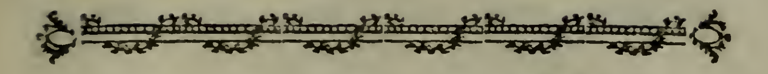
LE PRINCE DE CONDÉ.



Air : *Bouchez, Naïades, vos Fontaines.*

CONDÉ, ſucceſſeur de la gloire,
De tant d'aïeux que la victoire
Suivoit au bout de l'univers :
Roi, bien-aimé, qu'un peuple adore,
Tes ennemis ſeront aux fers,
S'il vient à ſe montrer encore.





A UNE DAME AIMABLE,

Un peu ſur le retour.



Sur l'air : *A l'ombre de ce vert Bocage.*

COMME dans leur premiere aurore,
Vos yeux enflamment tous les cœurs,
Et votre tein conſerve encore
L'éclat des plus vives couleurs;
Le temps qui s'envole ſans ceſſe
En ménageant votre beauté,
Vous a laiſſé de la jeuneſſe,
Les graces, la vivacité.





DIVERTISSEMENT.

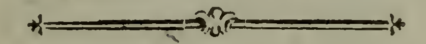
VAUDEVILLE.

BEAUTÉS, qu'en ſecret l'amour bleſſe;
Songez que l'aimable jeuneſſe,
Eſt un temps qui met en crédit,
Et comme l'âge où l'on ſçait plaire,
Eſt un temps qui ne dure guere,
Cherchez à le mettre à profit.

Pour faire l'homme d'importance,
Damis donne dans la dépenſe,
Et ne vit que ſur le crédit :
Tous les jours il eſt en emplettes,
Et ſa femme acquitte ſes dettes,
N'eſt-ce pas tout mettre à profit.

Ma mere me prêche ſans ceſſe,
De fuir Lyſandre & ſa tendreſſe,
Je lui promets ſans contredit :
Elle me croit bien innocente,
Mais qu'un moment elle s'abſente,
Je mets tout le temps à profit.

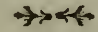
Quand une Piéce peut vous plaire,
Votre bon goût, loin de s'en taire,
Sans partage nous applaudit;
Si cet ouvrage a l'avantage
De mériter votre ſuffrage,
Nous ſçaurons le mettre à profit.



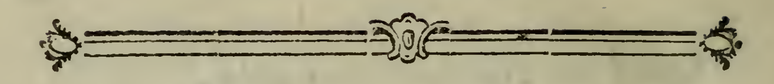
Air: *Pour nous, la femme eſt un aiman.*



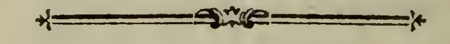
Je croyois oublier Climene,
Et me venger de ſes mépris;
Mais de l'ingrate un doux ſouris,
Me force à reprendre ma chaîne.
C'eſt vainement (*bis.*)
Qu'on fuit un objet charmant;
Maîtreſſe aimable eſt un aiman.



Rappellez-vous cette coquette
Qui vend ſes meubles chaque jour,
Mille fois rendu par l'amour,
Nul galant n'a battu retraite.
C'eſt vainement (*bis.*)
Qu'on fuit un objet charmant;
Maîtreſſe aimable eſt un aiman.

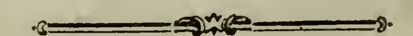


RONDE DE TABLE.

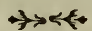


Air : *O gué, lon, la, Bergere.*

LORSQUE dans l'autre monde,
J'arriverai,
Si l'on boit à la ronde,
Je m'y plairai :
Si l'on peut encor s'enflammer,
Que l'on puiſſe aimer,
Qu'il fera
Bon là,
O gué, lon, la, lanlere ;
O gué, lon, la.



Air : *Chériſſons le trait qui nous bleſſe, Opéra, Caracteres de l'Amour.*



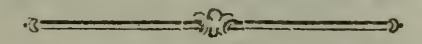
Jouiſſez, aimable jeuneſſe,
Du printemps de vos beaux ans :
Aimez & buvez ſans ceſſe,
Pour goûter des plaiſirs charmans,

Entre

Entre le vin & la tendresse,
Il faut partager ses momens;
L'Amour inconstant & volage,
Du papillon nous peint l'image;
Il s'envole sur le retour:
Les plaisirs que dispense l'amour,
Passent bientôt de la mémoire;
Mais celui que l'on trouve à boire,
Se renouvelle chaque jour.

☞ *Ces paroles & l'air furent un impromptu fait à table en société : j'ai parodié dans les* Caracteres de l'Amour *le même air, Opéra de M. de Blasmont, où l'on le trouvera : les paroles commencent ainsi :*

Chérissons le trait qui nous blesse,
Regnez seul, Amour constant:
Regnez, triomphez sans cesse.



Air : *C'est chez vous qu'on voit couler.*

Je ne veux,
Pour que mon cœur désormais soit heureux,
Je ne veux
Jamais former aucuns nœuds:
Le nom d'amour & d'amant
Ne m'offre rien de charmant;
Je vis tranquille & n'aspire qu'au bien
De n'aimer rien.

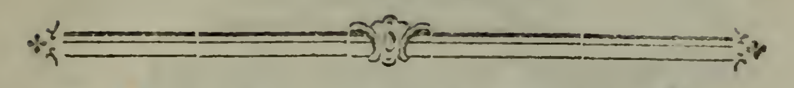
Air : *De MM. Rebel & Francœur :* Dieu des Ames que tes.

Cette rofe,
Fraîche éclofe,
Nous annonce le printems :
Sur l'herbette
Joliette,
Folâtrons quelques inftans.
Quel boccage,
Quel ombrage ;
Belle Iris, arrêtons-nous :
Ces retraites
Semblent faites
Pour des biens encor plus doux.

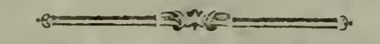


Air : *A faire.*

Hymen, recevez de nos cœurs
L'hommage légitime,
Vous pouvez calmer les rigueurs
Dont notre ame eft la victime :
Sous vos loix engagez-nous.
Tout ce qui refpire
Confeffe que fous votre empire
On goûte les biens les plus doux.



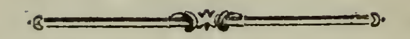
VAUDEVILLE.



AUTREFOIS une ardeur fidelle
Prouvoit les tranſports des amans ;
S'il en eſt qui près d'une Belle,
Conſerve encor ſes ſentimens !
Laiſſez faire,
Lere, lanlere ;
Laiſſez faire au temps.

Si le ſort, à nos vœux contraire,
Nous unit avec un jaloux
Galans, il n'eſt pas néceſſaire,
De nous dire alors : vengez-vous ;
Laiſſez faire,
Lere, lanlere ;
Laiſſez faire à nous.





Air : *Comme un Coucou que l'Amour.*

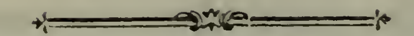


Vieil époux qui tenez en cage
Un jeune tendron de vingt ans,
Si la paix eſt dans le ménage,
Elle n'y ſera pas long-temps.



Air : *A boire, & à faire.*

C'eſt vainement que dans mon verre,
Tu vois briller un jus charmant :
C'eſt vainement que dans mon verre,
Le puiſſant Dieu du vin deſcend.
Un vainqueur toujours triomphant,
Plus craint que le Dieu du tonnerre,
Un vainqueur toujours triomphant;
Lui déclare aujourd'hui la guerre.



Air : *Sens dessus dessous, sens devant derriere.*

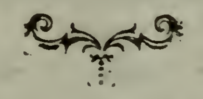
Sur un Opéra composé de morceaux, pris dans différens Auteurs.

De maints Auteurs les plus parfaits,
Il a saisi les quolibets ;
Il les a rangés de maniere,
Sens dessus dessous, sens devant derriere.
Qu'à présent ils se trouvent tous
Sens devant derriere, sens dessus dessous.



Air : *Que je chéris mon.*

Que ne puis-je vous enflammer,
Mon aimabe Bergere :
L'amour m'apprend à vous aimer,
Mais non pas à vous plaire.



I. MENUET.

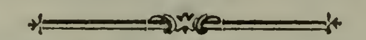
Dans Pyrithoüs, Opéra de feu M. Mouret.



Pour nous faire un heureux deſtin,
Buvons tous du ſoir au matin;
Que Bacchus triomphe ſans ceſſe,
Qu'il ſoit l'ame de ce feſtin.
Verſe, ami, juſques à demain,
Ce nectar que produit le Rhin
Pour chaſſer l'ennui qui nous preſſe,
Le reméde eſt divin. (*fin.*)
Loin d'ici tout eſprit chagrin,
Que toujours notre verre plein
De ce jus pétillant & fin,
Nous égaye & nous remette en train.
Pour nous, &c. *juſqu'au mot fin.*
Que l'Amour, ce petit badin,
Voie ici négliger ſes charmes;
Offrons au Dieu du raiſin,
Nos ſoupirs, nos ſoins, & nos larmes,
Le verre à la main,
Ramenons tour à tour ce refrein.
Pour nous faire, &c. *juſqu'au mot fin.*



II. MENUET.



En amour on ſe flatte en vain,
De jouir d'un bien ſouverain ;
Le plus fin
Y perd ſon latin,
Et ſouvent n'éprouve que dédain. (*fin.*)
Le beau ſexe eſt un vrai lutin,
Dont l'abord eſt fier & hautain :
Le caprice,
La malice,
Le régiſſent ſans fin.
En amour, &c. *juſqu'au mot fin.*
N'aimons plus, formons le deſſein
De braver un Dieu ſi mutin :
Le bon vin
Eſt le médecin
Qui rend le cœur ſain.
En amour, &c. *juſqu'au mot*, n'éprouve que dédain.

Pour nous faire un heureux deſtin,
Buvons tous, &c. *juſqu'au mot fin*, le reméde eſt divin.

Air : *De M. de* BLASMONT.

Un jour qu'Iris dans un feſtin,
Me preſſoit le verre à la main,
De lui verſer à boire ;
Je me flattois, divin Bacchus,
Que ſes refus
Ne tiendroient plus
Contre ton jus. (*fin.*)

Tout m'aſſuroit de la victoire ;
En bégayant,
Elle comptoit déja l'hiſtoire :
Ses yeux en feu, ſon enjouement,
Du ſort le plus charmant,
M'annonçoient le moment.

Un jour qu'Iris, &c. *juſqu'au mot fin.*

Mais ſe doutant de mon deſſein,
Elle me dit, d'un air malin :
Veux-tu m'en croire,
Ne mets ta gloire
Qu'à me verſer de ce nectar divin.

Un jour qu'Iris, &c. *juſqu'au mot fin.*



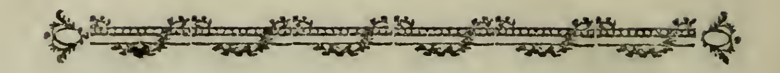
A UNE JEUNE DAME,

Qui reprochoit à l'Auteur de ne lui avoir pas dédié cet Ouvrage; il lui donna pour excuſe, que ſi elle n'étoit au commencement, il l'a mettroit à la fin.

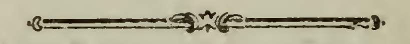


Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Je vous offre, Iris, cet Ouvrage,
Comme le fruit de mes loiſirs;
Si vous agréez mon hommage,
C'eſt enchérir ſur mes plaiſirs.
Souffrez qu'avec vous je m'écrie,
Vous le voyant prendre en faveur :
Qu'il eſt des inſtans dans la vie
Qui font le vrai plaiſir du cœur.



ADIEU DE L'AUTEUR.



Air : *La bonne aventure.*

Ces vers partent d'un Vieillard,
Qui n'a que du zele ;
On mérite peu d'égard,
Quand on s'annonce ſi tard,
Auprès d'une Belle, ô gué,
Auprès d'une Belle.

Fin du premier Tome.

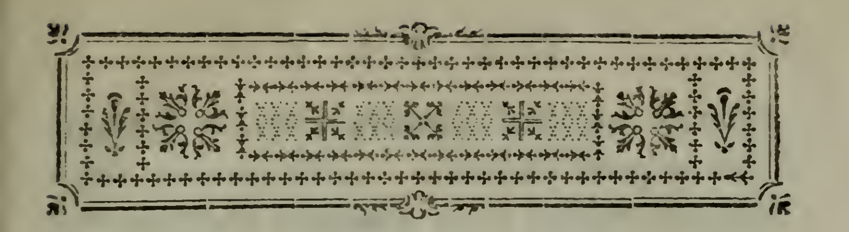


TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table du Tome premier.

ERRATA DU TOME PREMIER.

MARS ET VENUS.

Page 132, *effacez le seizieme Vers, & lisez* :

Que la Gloire & l'Amour, touchés de mon tourment;
Te ramenent bientôt fidéle & triomphant.

LE STRATAGEME DE L'AMOUR.

Page 163, *Scene sixieme, Vers huitieme*, soumis; *lisez* soumise.

CHANSON DES FRANCS-MAÇONS.

Page 281, *ligne premiere*, Quant à ses; *lisez* ces.

BOUQUET A M. GERMAIN.

Page 283 *ligne* 13, que dans les fêtes; *lisez* les fastes.

RECUEIL DE COUPLETS.

Page 294, *ligne* 11, Jusqu'au dernier; *lisez* Jusqu'au tendre.



